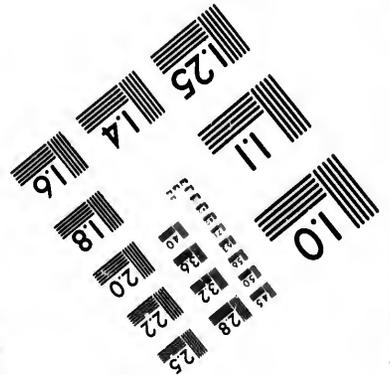
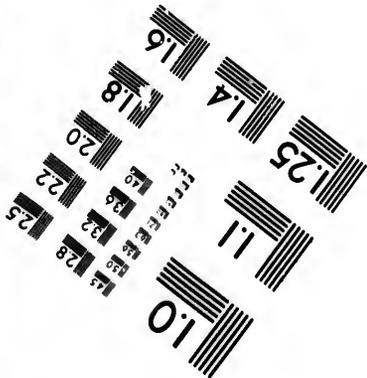
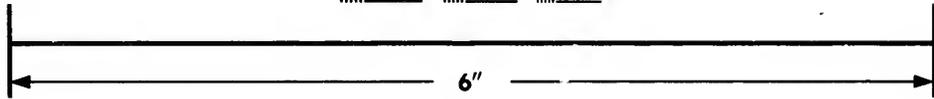
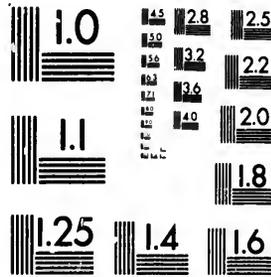


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: | Wrinkled pages may film slightly out of focus. |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

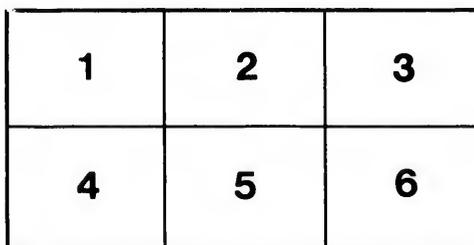
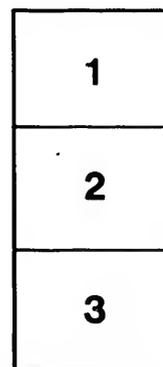
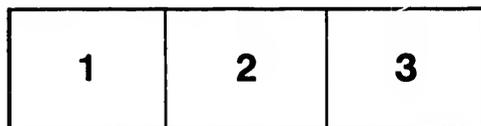
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

S

Chez

W/EC

MŒURS
DES
SAUVAGES
AMERIQUAINS,
COMPAREES AUX MŒURS
DES PREMIERS TEMPS.

Par le P. LAFITAU, de la Compagnie de Jesus.

Ouvrage enrichi de Figures en taille-douce.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez } SAUGRAIN l'aîné, Quay des Augustins,
 } près la rue Pavée, à la Fleur de Lys.
 } CHARLES-ESTIENNE HOCHEREAU, à l'en-
 } trée du Quay des Augustins, au Phénix.

MDCCLXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY



John Orlebar
of the Middle Temple Esq

Sa
ch
Fig
de
ore
cô
ave
sto
mâ
nou
sent
gur
sar
& c
de s
se.
des
Bret
7


EXPLICATION
DES PLANCHES
ET FIGURES
 CONTENUES
 DANS LE III. TOME.

PLANCHE I.

17

CETTE Planche nous met au fait des premiers habillemens des hommes, & de leurs parures, de ce qui a donné lieu à la fable des Satyres, & de l'idée symbolique qu'on avoit attachée aux cornes des animaux. Des trois premières Figures, celle du milieu représente une Isis soiffée de la dépouille d'un Taureau avec ses cornes & ses oreilles. *Cuperus in Harpocrate, pag. 109.* A ses côtés sont un Jupiter Ammon 1. & un Lyfimachus. 2. avec des cornes à la tête, attachées comme si elles étoient inhérentes. *La Chauffe Mus. Rom. sec. primâ. Tab. 4. G. 19.* Les Figures du second rang nous font voir deux Satyres. 3. tels que les représentent les anciens monumens. Ils sont entre la Figure d'un ancien Germain. 4. *Commentaire de César de la nouvelle Edition d'Angleterre, pag. 138.* & celle d'un Amériquin. 5. tel qu'ils ont coutume de se mettre lorsqu'ils vont en guerre. Les figures du 3^e. rang nous montrent une continuation des idées des premiers temps dans les Cimiers des Ducs de Bretagne. 7. *Vulson de la Co.ombiere, Théâtre*

EXPLICATION

Honneur, Tom. 1. pag. 49. & d'une ancienne famille de Flandres. 8. *Recherche des Antiquités & Noblesse de Flandres de l'Epinoy*, Liv. 1. pag. 312. Le médaillon du milieu représente un Prince de la Maison de France, combattant dans un tournois contre un Duc de Bretagne, l'un & l'autre a son casque surmonté de son Cimier. *Vulsen de la Colombe*, loc. cit.

PLANCHE II.

On voit ici un détail des habillemens & des ornemens des Sauvages. 1. 2. Figures de Sauvages des Nations Iroquoises & Huronnes vêtus à la moderne, homme & femme. 3. 4. Figures des mêmes vêtus à l'antique. 5. Collier des Anciens auquel est pendu ce qu'on nommoit *Bulla* chez les Romains. *La Chauss. Mus. Rom. sect. 5. Tab. 6.* 6. Collier des Sauvages auquel est attachée une grande pièce de porcelaine, parallele à la *Bulla* des Romains. 7. Collier des Anciens, parallele à ceux que portent les Sauvages & qui semble avoir été de même matiere. *Montfaucon, Ant. Expl. Tom. 3. Planche 157. pag. 268.* 8. Brasselet de porcelaine travaillée en petits Cylindres. 9. Caracolis des Caraïbes ou Sauvages Meridionaux. 10. Sac à petun des Sauvages Septentrionaux. 11. & 12. Les deux parties des Brodequins que les femmes Caraïbes des Antilles mettent au-dessus & au-dessous du gras de la jambe, & qui sont pour elles une marque d'ingenuité & de liberté.

PLANCHE III.

La Planche 3. nous met sous les yeux les Peintures Caustiques & Hieroglyphiques. 1. Piéte ancien *Theodore de Bry India Occid. part. 1. Icon. 1.* 2. Sauvage peint, parallele au Piéte représenté dans la Figure premiere. *Crensius, Hist. Canad. pag. 79.*

DES PLANCHES ET FIGURES.

Entre ces deux personnages est un Sauvage de l'Amerique Septentrionale, 3. gravant son portrait sur un arbre, & écrivant à sa maniere ce qu'il veut faire connoître par cette espece de monument. Dans le bas de cette Planche sont détaillées ces sortes de peintures, dont chacune peut être regardée comme une Lettre. La premiere porte que le Sauvage nommé les deux Plumes, a. b. de la Nation de la Gruë, c. & de la famille du Bœuf sauvage, d. accompagné de 15. Guerriers, h. a fait un prisonnier, f. & enlevé trois chevelures, g. au sixième voyage qu'il a fait pour aller en guerre, k. & au quatrième où il a commandé le parti, i. Dans la seconde il est dit, que le Sauvage nommé les deux flèches, a. b. de la nation du Cerf, c. & de la famille du Loup, d. est allé en Ambassade portant le Calumet de paix chez la Nation de l'Ours, e. accompagné de 30. personnes, h. Dans l'une & dans l'autre Figure le Sauvage est non-seulement représenté par sa figure hieroglyphique, mais il est encore peint dans son entier, dans la premiere avec ses armes, e. & dans la seconde tenant le Calumet & la Tortue f.

PLANCHE LV.

73

On a gravé dans cette Planche deux ménages des Sauvages de l'Amerique Meridionale & Septentrionale. Le Cabanage des premiers est une Case en forme de Carbet dont on ne voit qu'une moitié; un Caraïbe y est suspendu dans son Hamac sous lequel est un petit feu. De cinq femmes Caraïbes, l'une ratisse le manioc, l'autre l'écrase, la troisième passe la farine du manioc par un hibichet, la quatrième fait le pain de Cassave, & la cinquième porte du bois pour faire bouillir la marmite. Le Cabanage opposé représente une Cabane Iroquoise ouverte, où l'on voit une femme faisant la sagamité, un enfant qui fait rôtir un poisson & un épy de bled d'indé. Hors de la

E X P L I C A T I O N

Cabane sont trois femmes, la première pile le bled d'inde dans une pile de bois, la seconde l'écrase entre deux pierres grain à grain, & la troisième travaille à un sac pour mettre des provisions de farine; au bas de la Planche sont gravés quelques épis de bled d'inde, la plante du manioc & une patate; à l'autre extrémité est une presse pour séparer le suc du manioc qu'on exprime aussi avec un couplevre, dont on voit une figure pendante à l'un des bouts du Carbet.

P L A N C H E V.

103

Cette planche est distribuée en deux sujets. Le premier représente le Conseil general des Floridiens, & l'épreuve des Guerriers propres à faire la campagne. Le Chef assis sur son Trône, est au milieu des Anciens, des Nobles, & des Devins qui y paroissent distingués par leur manteau; un homme debout les harangue, & porte ensuite à chacun la coupe de cassine qu'il doit avaler. Les femmes d'une part préparent la cassine, & de l'autre on voit un de ces hommes habillés en femme, que j'ai dit être semblables aux Prêtres de Cybèle ou de Venus Uranie, & que les Européens ont nommé les Hermaphrodites. Je m'étois persuadé d'abord que ce nom leur avoit été donné par les Européens, trompés & séduits par quelques apparences, qui les avoient induits dans l'erreur de croire qu'ils étoient Hermaphrodites réellement & de fait: mais je commence à croire qu'il faut qu'il y ait quelque fondement de cette erreur dans le nom même que ces Peuples donnent à cette sorte de Prêtres, pour marquer précisément leur état mixte, de l'homme dans la réalité, & de la femme dans leur profession, & dans l'habillement qu'ils portent comme les femmes: ce qui fait un composé androgyne, mais qui est purement symbolique. Herodote m'autorise dans ce sentiment; car, au Liv. 4. N. 67. il appelle Androgynes certains

DES PLANCHES ET FIGURES.

hommes parmi les anciens Scythés qu'on nommoit *Enarées*, qui étoient habillés en femmes, & qui étant dévoués au culte de Venus-Uranie, avoient reçu d'elle une maniere de divination particulière; ces hommes se rapportent fort à cette espèce d'Américains. Le second sujet représente la maniere de faire la Chica, l'Ouicou ou Caouin, & la maniere de le boire, ce que les François ont appelé faire un vin.

Les Devins y sont pareillement spécifiés par leur manteau.

PLANCHE VI.

124

Cette Planche est aussi distribuée en deux sujets. Le premier est une danse de Religion des Peuples de la Virginie. Je n'en ai point parlé, parce qu'il en est fait mention dans la Relation de Smith, & dans toutes les Relations de la Virginie. Le second est une représentation d'une partie de la danse des Bresiliens décrite par le Sieur de Lery, & que j'ai rapportée à la page qui y répond.

PLANCHE VII.

140

Maniere de faire le sucre d'Erable. Les femmes occupées à aller chercher les vaisseaux, qui sont déjà pleins de l'eau qui coule des arbres, portent cette eau, & la versent dans des chaudières qu'on voit sur le feu, & auxquelles une femme veille, tandis qu'une autre assise, pétrit avec les mains cette eau épaissie, & en état d'être mise en consistance de pain de sucre. Au-delà du Cabanage & du Bois, paroissent les champs, tels qu'ils sont à l'issue de l'hiver; on y voit les femmes occupées à leur donner la première façon, & à semer leur bled d'inde de la maniere dont je l'ai marqué à la p. 69.

EXPLICATION

PLANCHE VIII.

158

Cette planche divisée en deux sujets, fait voir dans celui d'en haut un ancien Marcoman tout armé d'osier, parallele à un Sauvage armé aussi de bois & d'écorce de pied en cap. *Le Marcoman est pris des Commentaires de Cesar de la nouvelle Edition d'Angleterre, pag. 30. & le Sauvage, des Voyages de Champlain, Edition de Paris 1632. pag. 291.* Entre ces deux peronnages est la *Buchette* ou le signal de l'enrôlement des Sauvages, parallele aux symboles de l'Antiquité qu'on appelloit *Tessera*, dont j'ai donné quelques Figures. La première est un symbole des Chrétiens. *Cabinet de sainte Genevieve, pag. 1. Fig. 6.* Les autres sont tirées de *La Chaussée Mus. Rom. sect. 5. Tab. 8.* La Médaille qui est au bas, représente une femme tenant d'une main un de ces symboles, & de l'autre une corne d'abondance avec l'Inscription *LIBERALITAS AUG.* Elle est de *Balbinus.* Ces symboles se trouvent en plusieurs autres Médailles des Empereurs. Le second sujet représente un parti de Guerriers sortant de leur Village à la file les uns des autres. Leur Chef est à la tête chantant sa chanson de mort.

Les deux Planches suivantes concernent la navigation des Peuples de l'Amerique.

PLANCHE IX.

159

Dans le premier sujet que cette Planche présente, est un canot des Eskimaux, tel que je l'ai décrit à la page 205. Au-dessus sont gravés quelques monumens de l'ancienne Egypte, où l'on voit de petits bateaux de papier, paralleles à ceux d'écorce dont se servent les Sauvages. *Montfaucon, Ans. Expliq. Tom. 2. Planche 142. pag. 150.* Le sujet d'en bas fait voir un radeau de courges sèches, vuidées &

DES PLANCHES ET FIGURES.

bien bouchées , au-dessous duquel est peint un habitant du Pérou conduisant une Balze.

P L A N C H E X.

178

Saults & Cascades. On voit ici les Rivières se précipiter selon les divers degrés de la hauteur des Terres. Dans l'éloignement se présente une de ces cascades que leur extrême élévation rend impraticables. Les Sauvages obligés de quitter le lit de la Rivière beaucoup au-dessus de la chute , y font portage de leurs canots & de leurs équipages pour venir la reprendre au-dessous. La Rivière dans un second lit égal & de niveau , coule tranquillement devant un village , auprès duquel on distingue sur une pointe avancée deux Sauvages qui travaillent à une pyrogue , deux canots de la façon des Abenaquis , & un autre de celle des Outaouacs. Au-dessous est un rapide qu'on peut sauter. Deux Sauvages le descendent & deux autres remontent terre à terre en piquant de fonds.

P L A N C H E X I.

180

Voyage sur les neiges & campement d'hiver. Les Sauvages paroissent ici , les uns portant leur équipage sur des bretelles , & les autres le tirant après eux sur leurs traînes. Le Graveur a oublié de les envelopper de leurs fourrures , ainsi que la saison le demande. D'autres arrivés au lieu du rendez-vous , dressent le Cabanage. Quelques-uns s'occupent du soin de dresser la chaudière , de couper du bois ; & quelques autres font du feu à leur manière par la Terebration. La Raquette qu'on voit en l'air , est fort bien faite & fort ressemblante.

EXPLICATION

PLANCHE XII.

229

Siège d'un Fort ou Village palissadé. La Planche s'explique par elle-même, & n'a pas besoin d'une plus ample explication.

PLANCHE XIII.

238

Conduite des prisonniers, & leur entrée dans le Village. Le premier sujet représente la maniere d'arracher les Esclaves, & de les garder pendant la nuit. On voit à côté un des Guerriers qui passe une chevelure, & la prépare de la maniere dont ils ont coutume de préparer les peaux & que j'ai expliquée à la pag. 29. Le second sujet fait voir les Esclaves exposés à la mauvaise reception qu'on leur fait à leur arrivée dans les Villages de leurs Vainqueurs ou des Alliés de ceux-ci. La marche commence par ceux du parti des Vainqueurs qui portent les chevelures, suivent trois prisonniers, qui tiennent en main la Tortue & le bâton orné de plumes de Cigüe. Les gens du Village rangés en deux hayes & armés de bâtons, y sont disposés à les bien recevoir.

Fin de l'Explication des Planches & Figures du troisieme Tome.



T A B L E DES CHAPITRES

C O N T E N U S

DANS LE TROISIÈME TOME.

I. **O**ccupations des hommes dans le
Village. pag. 11

II. Occupations des femmes. 57.

III. De la Guerre. 146.

Fin de la Table du III. Tome.



Approbation du Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus dans la Province de France, permets au Pere Jos. FR. LAITAU de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, intitulé, *Mœurs des Sauvages Americains, comparées aux Mœurs des premiers temps*; lequel Livre a été lu & approuvé par trois Théologiens de nôtre Compagnie, en foy de quoi j'ai signé la présente Permission. A Paris ce 15. May 1722.

PAUL BODIN.

APPROBATION.

J'A Y lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé, *Mœurs des Sauvages Americains, comparées aux Mœurs des premiers temps*, dont on peut permettre l'impression. A Paris le 12. Aoust 1722.

CHERIER.

meil
d'inc
est a
hom
l'on
coup



M Œ U R S
 D E S
 SAUVAGES
 AMERIQUAINS.
 COMPARE'S AUX MOEURS
 DES PREMIERS TEMPS.

Occupations des Hommes dans le Village.

L'HOMME né pour le travail, languit & s'ennuye dans le repos. Il lui faut une occupation; s'il n'en a point, il en cherche & s'en donne, & souvent au défaut d'une meilleure, il s'en fait une de s'inquiéter, ou d'inquiéter les autres. Cette proposition, qui est assez exactement vraie de la plupart des hommes chez les Peuples de l'Europe en qu'il on remarque beaucoup de vivacité & beaucoup d'action, ne l'est pas tout-à-fait tant par

agnie
 per-
 neme
 Livre
 aura-
 s. par
 rouvé
 gnie
 rmiC

Garde
 Mours
 Mours
 mette

2.

R.

2 MORURS DES SAUVAGES

rapport aux Sauvages de l'Amérique. Ceux-ci se font un honneur de leur oisiveté ; La paresse , l'indolence , la fainéantise sont dans leur goût & dans le fonds de leur caractère : de sorte que n'ayant ni sciences ni métiers , n'ayant plus d'ailleurs , ou presque plus les exercices réglés du temps passé qui pouvoient les tenir en haleine , ils sont les gens du monde les plus desœuvrez ; & si l'on en excepte certaines petites choses qui ne leur demandent pas beaucoup de temps , moins encore de sujétion & d'application , ils sont presque toujours les bras croisez , ne faisant autre chose que tenir des Assemblées , chanter , manger , jouer , dormir , & ne rien faire.

Quelque dure que fût la vie des Lacedémoniens & des Crétois , & quelque précaution qu'eussent pris les Législateurs de ces Républiques , on peut dire néanmoins que n'ayant que la guerre pour objet , & ayant banni de chez eux les Arts , l'Etude des Sciences , leur vie étoit proprement une vie oisive & paresseuse , laquelle fit donner à ces derniers , par un Poëte dont parle S. Paul , * le terme injurieux de *Ventres Pigris* , qui donne en deux mots une idée parfaite de cette fainéantise , ou ils étoient tombez , sur-tout après que s'étant relâchez de la rigueur de leur première discipline , ils se laissèrent entièrement énerver par la mollesse.

Les occupations de leur compétence les plus laborieuses sont , de dresser les palissades de leurs Forts , de faire ou de réparer leurs Cabanes , de préparer les peaux dont ils font leur vêtemens , de travailler à quelques petits meubles domestiques , de mettre en état leurs équipages de Guerre , de Chasse ou de Pê-

* P. Paul. ad Tim. 1. 7. 11.

es
eux-ci se
parelle,
leur goût
de forte
n'ayant
exercices
les tenir
onde les
certai-
nent pas
de sujet-
que tou-
tre chose
manger,

Lacedé-
e précau-
rs de ces
oins que
& ayant
les Scien-
vie oisive
ces der-
aul, * le
donne en
fainéan-
out après
leur pré-
èrement

e les plus
rades de
eurs Ca-
ils font
es petits
tat leurs
de Pê.

A M E R I Q U A I N S.
che, enfin des'orner, & de se mettre sur leur
propre.

Des Villages.

Ils choisissent assez bien l'emplacement de leurs Villages. Ils les situent, autant qu'ils peuvent, au milieu des meilleures Terres sur quelque petite éminence, qui leur donne vûe sur la Campagne, de peur d'être surpris, & au bord de quelque ruisseau, qui, s'il est possible, serpente à l'entour, & fasse comme un fossé naturel aux Fortifications que l'Art peut ajouter à un terrain, lequel se défend par lui-même. Ils ménagent au centre de leurs Villages une place assez grande pour y tenir des assemblées: Les Cabanes y sont assez serrées les unes contre les autres, ce qui les expose à un danger continuel du feu, la matière en étant aussi combustible qu'elle l'est: Leurs ruës sont peu allignées, chacun bâtissant où le sol lui paroît plus propre & moins pierreux.

Les Villages les plus exposez à l'Ennemi, sont fortifiez d'une Palissade de quinze à vingt pieds de haut, & composée d'un triple rang de pieux, dont ceux du milieu sont plantez droitz & perpendiculairement, les autres sont croisez & entrelacez en manière de chevaux de frise, & doublez par-tout de grandes & fortes écorces à la hauteur de dix ou douze pieds. Ils pratiquent en dedans le long de cette palissade, une espèce de banquette ou de chemin des ronces fait avec des arbres couchez en travers, tout joignant la palissade, & qui portent sur de grosses fourchettes de bois fichées en terre, ils y ménagent de distance en distance des Redoutes ou des Guéri-

MOEURS DES SAUVAGES

tes qu'ils remplissent en temps de Guerre de pierres pour se défendre de l'escalade, & d'eau pour éteindre le feu. On y monte par des troncs d'arbres entaillez par degrez qui leur servent d'échelle, la palissade a aussi ses ouvertures pratiquées en guise de creneaux.

La nature du terrain détermine la figure de leur enceinte. Il y en a de Polygones; mais le plus grand nombre sont de figure ronde & sphérique, comme l'étoient la plupart des Villes anciennes. La palissade n'a qu'une issue par une porte étroite, & placée de biais qui ferme avec des barres de traverse, & par où l'on est contraint de passer de côté. Ils ont soin aussi de laisser un assez grand chemin entre la palissade & les Cabanes. Ces Villages sont peu fournis, & les plus gros n'ont gueres au-dessus de cent Cabanes, d'un, de trois, de cinq, ou même de sept ferx, dans lesquelles il y a quelquefois plusieurs ménages.

Les Sauvages de l'une & de l'autre Amérique se fortifient à peu près de la même manière; mais il est moins ordinaire à ceux de la Méridionale, & généralement aux Peuples errans de recourir à ces sortes de fortifications; à moins qu'ils ne soient actuellement en guerre, & qu'ils ne soient fort exposez aux insultes de leurs ennemis.

Des Cabanes.

Les Cabanes de toutes ces Nations sont encore aujourd'hui la montre de la pauvreté & de la frugalité des hommes nez dans l'enfance du Monde; & si l'on en excepte les habitans du Pérou & du Mexique, qui bâtissoient de petites maisons de pierre, où il n'y avoit ni

AMÉRIQUAINS.

magnificence, ni art, ni commodité, & quelques autres Peuples de leur voisinage, qui font à leurs demeures un enduit de chaux ou de ciment assez passable, tout le reste des Nations sauvages n'a que de misérables cases ou chaumières, connues dans l'Antiquité sous le nom de *Máparia* ou *Tuguria*, lesquelles sont toutes propres à donner une idée parfaite de la misère.

Les Auteurs nous peignent les premiers Hommes, comme n'ayant pour toute retraite que les troncs des rochers ou le creux des arbres. Qu'ont ajouté à cette première barbarie les Peuples du Nord de l'Amérique, & ceux du Sud qui habitent dans les Païs sujets à être noyez par de fréquentes inondations ? Les Eskimaux, les Sauvages du Détroit de Davis, de la Nouvelle-Zemble & les Californiens, se retirent dans des Cavernes que la nature leur a préparées pour leur en épargner la peine, ou en font d'artificielles dans lesquelles ils passent un hyver fort long presque sans en sortir : peu différens des bêtes qui se creusent des Tanières : au lieu que pendant l'Été ils couchent en pleine campagne sous les arbres, ou tout au plus sous quelques Cabanages faits de peaux de Loup Marin. Il faut qu'ils soient bien endurcis & bien faits aux injures de l'air pour pouvoir vivre de la sorte dans des climats aussi rigoureux. Sur les bords de l'Orénoque, du fleuve des Amazones & en quelques autres endroits, on voit des Villages en l'air au milieu des Palus & des Marécages. Ils s'élevé dans ces Païs noyez des palmes d'une hauteur prodigieuse qui croissent fort près les unes des autres. C'est sur ces palmes que les Naturels du païs construisent leurs habitations. Ils lient ces ar-

DES MŒURS DES SAUVAGES

Les uns bres l'un à l'autre par des poutres transversales & édifient sur ce plancher élevé de vingt à trente pieds de terre, des demeures qui semblent plutôt être faites pour des Vautours, que pour des hommes. C'est un plaisir, dit-on, de voir avec quelle adresse les femmes chargées de leurs enfans & de leur bagage domestique, montent par des troncs grossièrement écôtez dans ces especes de nids. Ce n'est pas seulement contre les inondations que ces Peuples prétendent se garantir par des azyles aussi extraordinaires. Ils se mettent par-là à couvert contre les incursions subites de leurs ennemis, contre les surprises des Crocodiles & des Tygres, & contre l'incommodité des Maringuoins ou Cousins, lesquels ne peuvent pas s'élever si haut, & leur deviendroient insupportables sans cette précaution. Les Conquerans de la Nouvelle-Espagne trouverent des Nations nombreuses logées de cette sorte, lesquelles leur donnèrent bien de la peine à vaincre, & leur firent périr beaucoup de monde. * Il y a encore en Afrique, vers les Côtes de Guinée, un des anciens Peuples Atlantiques, nommé les *Vétéres*, dont les Villages sont ainsi bâtis en l'air sur des pilotis au milieu des eaux.

Les Nations errantes comme les Algonquines, n'étant pas long-temps dans un même endroit, se contentent de faire des Huttes extrêmement basses, ou pêle-mêle avec le grand nombre de Chiens qu'elles nourrissent, elles sont dans le centre de la mal-propreté & de l'incommodité. Les Nations sédentaires ont des logemens un peu plus spacieux & plus solides.

Les maisons des premiers Egyptiens étoient

* Loyer, *Rélation du Voyage d'Issni*, p. 152.

AMÉRIQUAINS.

bâties de cannes & de roseaux, * selon Diodore de Sicile. † Plinè dit la même chose des Peuples Hyperboréens. Les cannes, les roseaux, les bois, & les feuilles de Palmiste & de Latanier, les écorces d'Orme & de Bouleau, sont aujourd'hui la matière de celle des Sauvages.

Quant à leur forme, quelques-unes sont rondes, comme les Tabernacles ou les Tentes des Anciens, comme les Tours des Mosyncéens, des Tyrrhéniens & des Gaulois Parisiens. Telles sont les Cabanes des Peuples de la Floride, des Natchez à la Louisiane, & de plusieurs autres Peuples.

¶ Les Carbers & les Cases des Caraïbes sont ovales. Le Carber ou Case commune a environ soixante à quatre-vingt Pieds de longueur, § & est composé de grandes fourches hautes de dix-huit à vingt pieds. Ils posent sur ces fourches un Latanier **, ou un

A 4

* Diodor. Sic. Lib. 1. cap. 7.

† Plinius, Lib. 16, cap. 36.

§ Du Teyre, Traité 7. c. 1. §. 10.

¶ Rochefort, Hist. Morale des Antilles, chap. 15.

** Le Latanier est une espèce de Palmiste; il sort d'une grosse motte de racines; il n'est gueres jamais plus gros que la jambe il est presque partout égal & se lève droit, comme une flèche, quelquefois jusques à la hauteur de 40. à 50. pieds. Il a tout autour un doigt d'épaisseur d'un bois dur comme du fer, & tout le reste est filandreux comme le cœur des Palmistes; au lieu de branches, il n'a que de longues feuilles, qui étant épanouies, sont rondes par le haut, & plicées par le bas à la façon d'un éventail. Elles sont attachées à de grandes queues, lesquelles forment de certains filemens qui entourent le corps de l'arbre comme une grosse toile rousse & fort claire; ces feuilles étant liées par petites faisceaux, servent à couvrir les cases, & la peau qu'on enlève de dessus les queues, est propre à faire des cribles, des paniers & plusieurs autres petites curiosités que les Sauvages tiennent entre leurs meubles les plus précieux. Ils font aussi du bois de cet arbre, des arcs, des massues dont ils se servent au lieu d'épée, des zagayes qui sont de petites lances; ils

MOEURS DES SAUVAGES

autre arbre fort droit qui sert de faîte, sur lequel ils ajustent des Chevrons, qui touchent jusqu'à terre des deux côtez. Ils le couvrent de feuilles de Latanier, de roseaux, de cannes, de joncs, ou d'autres herbes qu'ils savent enlacer les unes dans les autres si proprement, qu'ils y sont bien à couvert des pluies & des autres injures du temps. Mais comme les Carbets ne reçoivent de jour que par la Porte, laquelle est si basse qu'on ne peut gueres y entrer sans se courber, il y fait ordinairement fort obscur & on doit y être très-incommodé de la fumée des feux que chacun a soin d'entretenir sous son Hamac. Les Cases particulières sont de la même forme que le Carbet. Les femmes qui les habitent, y entretiennent une grande propreté, & ont soin de les balayer souvent; les jeunes gens ont aussi le soin de balayer le Carbet, & de le tenir propre. * Le Pere du Tertre dit que dans le Carbet, outre la porte commune, il y en a une autre particulière plus petite, par laquelle aucun des Sauvages ne passe, & n'oseroit même passer. Ils prétendent qu'elle est destinée pour les esprits, lorsqu'ils sont appelez par leurs Boyez ou Devins dans leurs évocations magiques.

Les Cabanes des Brésiliens sont faites en forme de berceau, & de même matière que celles des Caraïbes; Elles sont fort longues; cinq ou six Cabanes composent un gros Village. Il est vrai que dans chaque Cabane il y a jusqu'à soixante & quatre-vingt personnes partagées en différens ménages.

qu'ils dardent avec la main contre leurs ennemis, & ils en munissent la pointe de leurs flèches, qui sont par ce moyen aussi pénétrantes que si elles étoient d'acier.

a Du Tertre, loc. citat.

Ce n'est pas sans raison qu'on a donné aux Iroquois le nom d'*Hosinnonhianni* ou de *Faiseurs de Cabanes* : ce sont en effet ceux de toute l'Amérique qui sont logez le plus commodément. Cependant ce nom ne leur convient pas tellement, qu'il ne pût être appliqué aux Hurons & à quelques autres de leurs Voisins, qui ont pris d'eux la même manière de se bâtir.

Cabanes Iroquoises.

Ces Cabanes sont aussi en forme de tonnelle ou de berceau de jardin ; elles sont larges de cinq ou six brasses, haute à proportion, & longues selon la quantité des feux. Chaque feu emporte vingt ou vingt-cinq pieds de plus sur la longueur de celles qui n'en ont qu'un, lesquelles n'excèdent point le nombre de trente ou quarante pieds ; chacune de ces Cabanes porte sur quatre poteaux par chaque feu, qui sont comme la base & le soutien de tout l'Édifice. On plante dans toute la circonférence, c'est-à-dire, dans toute la longueur des deux côtes, & aux deux pignons, des piquets pour assujettir les écorces d'Orme qui en font les murailles, & qui y sont liées avec des bandes faites de la Tunique intérieure, ou de la seconde écorce du bois blanc. Le carré étant élevé, on fait le ceintre avec des perches courbées en arc, qu'on couvre aussi d'écorces longues d'une brasse, & larges d'un pied ou de quinze pouces. Ces écorces enjambent l'une sur l'autre comme l'ardoise. On les assujettit en dehors avec de nouvelles perches, semblables à celles qui forment le ceintre en dedans, & on les fortifie encore par de longues

10 MOEURS DES SAUVAGES

pièces de jeunes arbres fendus en deux, qui régissent dans toute la longueur de la Cabane de bout en bout, & qui sont soutenuës aux extrémités du toit, sur les côtes, ou sur les ailes, par des bois coupez en crochet, qui sont disposez pour cet effet de distance en distance.

Les écorces se préparent de longue main; on les enleve des arbres qu'on cerne lorsqu'ils sont en sève, parce qu'alors ils se dépouillent mieux; & après leur avoir ôté leur superficie extérieure, laquelle est trop raboteuse, on les gale les unes sur les autres, afin qu'elles ne prennent pas un mauvais pli, & on les laisse ainsi sécher. On prépare de la même manière les perches & les bois nécessaires à la construction de l'Edifice; & quand le tems est venu de mettre la main à l'œuvre, on invite la jeunesse du Village, à qui l'on fait festin pour l'encourager, & en moins d'un ou de deux jours tout l'ouvrage est sur pied, plutôt par la multitude des mains qui y travaillent, que par la diligence des Travailleurs.

Après que le Corps du Bâtiment est achevé, les particuliers qui y ont intérêt, travaillent ensuite à leur aise à l'embellir par le dedans & à y faire les compartimens nécessaires, selon leurs usages & leurs besoins. La place du milieu est toujours celle du foyer, dont la fumée s'élevant s'exhale par une ouverture pratiquée au sommet de la Cabane dans le lieu qui y répond, & qui sert aussi à y donner du jour. Ces Edifices n'ayant point de fenêtres, ne sont éclairés que par le haut de la même manière que le célèbre Temple de la Rotonde bâti par Agrippa, qui se voit encore en entier à Rome.

Cette ouverture se ferme par une ou deux écorces ambulantes qu'on fait avancer ou retirer, comme on le juge à propos, dans le tems des grandes pluyes, ou de certains vents qui feroient refouler la fumée dans les Cabanes, & les rendroient très-incommodes. Je parle seulement ici des Cabanes construites selon la forme Iroquoise; car celles qui sont bâties en rond & en manière de Glacière, n'ont pas même d'ouverture par le haut; de sorte qu'elles sont & beaucoup plus obscures, & qu'on y est beaucoup plus en proye à la fumée.

Le long des feux, de chaque côté, régnent une Estrade de douze à treize pieds en longueur sur cinq ou six de profondeur, & autant à peu près de haut. Ces Estrades fermées de toutes parts, excepté du côté du feu, leur servent de lit & de sièges pour s'asseoir, ils étendent sur les écorces qui en font le plancher des Nattes de jonc & des peaux de fourrure. Sur cette couche, qui n'est guère propre à entretenir la mollesse ou la fainéantise, ils s'étendent sans autre façon enveloppez dans les mêmes couvertures qu'ils portent sur eux durant le jour. Ils ne savent pour la plupart ce que c'est que se servir d'oreiller. Quelques-uns néanmoins, depuis qu'ils ont vû la manière Françoisse en font un d'un morceau de bois ou d'une natte roulée. Les plus délicats en usent qui sont faits de cuir fournis de poil de Cerf ou d'Original; mais en peu de tems ils sont si gras & sales, & font tant d'horreur à voir, qu'il n'y a que des gens aussi mal propres que les Sauvages, qui puissent s'en accommoder.

Le fonds de l'Estrade sur lequel on couche, est élevé à un pied de terre tout au plus,

12 MOEURS DES SAUVAGES

ils lui donnent cette élévation pour n'être pas incommodés de l'humidité, & ils ne lui en donnent pas davantage, pour éviter d'autre part l'incommodité de la fumée, qui est insupportable dans les Cabanes quand on s'y tient debout, & qu'on y est un peu exhaussé.

Les écorces qui ferment les Estrades par-dessus, & qui font le Ciel du lit, leur tiennent lieu d'Armoires & de garde-manger, où ils mettent sous les yeux de tout le monde leurs plats & tous les petits ustensiles de leur ménage. Entre les Estrades sont placées de grandes caisses d'écorce, en forme de Tonnes & hautes de cinq à six pieds, où ils mettent leur bled lorsqu'il est égrené.

Au lieu de ces Estrades, les Sauvages Méridionaux se servent de lits suspendus qu'on nomme Hamacs, & qui sont un tissu de coton ou de fil d'écorce d'Arbre travaillé fort proprement. Ils les attachent aux principaux piliers de leurs Carbets, ou bien à des Arbres lorsqu'ils sont en voiage. On y est couché très-commodément, & il y a du plaisir d'y être en plein air à l'ombre sous des feuillages pendant la grande chaleur du jour. Les Caraïbes ne les quittent guère & y passent une grande partie du tems à ne penser à rien. Ceux qui n'ont point de Hamac se font une autre sorte de lit qu'on appelle Cabane, ce sont plusieurs bâtons en quarré posez de long & en travers, sur lesquels on met quantité de feuilles de Balisier & de Bananier. Ils sont aussi suspendus par les quatre coins & soutenus par des cordes faites de racine ou d'écorce d'Arbre.

Les Cabanes Iroquoises ont issué des deux côtés. A chaque bout il y a une espèce de tambour ou de petit appartement séparé, & un vestibule extérieur.

Ils font dans ces tambours, aussi-bien que dans l'entre-deux des Estrades qui sont libres, de petits Cabinets des deux côtés où ils mettent leurs Nattes pour les jeunes gens quand la famille est nombreuse, ou pour s'en servir eux-mêmes dans les temps où le voisinage du feu ne leur est plus si nécessaire. Ces Cabinets sont élevés de trois à quatre pieds pour le garantir de l'importunité des puces, par-dessous ils mettent la provision de leur petit bois.

Leur vestibule extérieur se ferme en Hyver avec des écorces, & leur sert de bucher pour le gros bois, mais en Esté ils l'ouvrent de tous côtés pour prendre le frais, plusieurs mettent pendant les grandes chaleurs leurs Nattes sur le toit de ces vestibules, lequel est plat & n'est pas si exhaussé que leurs Cabanes. Ils couchent ainsi à l'air sans se mettre en peine du serain.

Quoi qu'on puisse aller & venir dans les Cabanes le long des feux des deux côtés entre le foyer & les Nattes, ce n'est pourtant point un lieu commode pour se promener; aussi le Sauvage quelque part où il soit, à moins qu'il ne soit actuellement en route, est toujours assis ou couché, & ne se promène jamais. Ils sont même aussi surpris de voir les Européens aller & venir toujours sur leurs mêmes pas, que l'étoient les Peuples d'Espagne dont parle Scrabon, lesquels voiant quelques Centurions de l'Armée Romaine se promener de cette manière, crurent qu'ils avoient perdu l'esprit, & s'offrirent à eux pour les conduire dans leurs Cabanes. Car ils croyoient, ou qu'il falloit se tenir tranquillement assis dans sa tente, ou qu'il falloit avoir envie de se battre.

14 MOEURS DES SAUVAGES

Les portes des Cabanes sont des écorcés mobiles & suspenduës en dehors par en haut. Point de clef ni de ferrure. Au tems passé rien ne fermoit chez les Sauvages. Quand ils alloient pour long-tems en campagne, ils se contentoient d'arrêter leurs portes avec des traverses de bois, pour les défendre contre les chiens du Village. Pendant tous les siècles qui nous ont précédé, ils ont vécu dans une grande sécurité, & sans beaucoup de défiance les uns des autres, les plus soupçonneux portoient leur meuble les plus précieux chez leurs amis, ou le cachaient dans des trous faits exprès sous leurs Nattes, ou dans quelque lieu inconnu de leur Cabane. Quelques-uns ont maintenant des coffres ou de petites caissettes, d'autres fortifient leurs Cabanes par les pignons avec des planches grossièrement faites, & y mettent des portes de bois avec des serrures qu'ils achètent des Européens, dont le voisinage leur a souvent appris à leurs dépens, que ce qu'ils avoient fermé n'étoit pas toujours en sûreté.

Ils doublent leurs portes pour se garantir du froid & de la fumée; & ils en font comme une seconde avec des couvertures de peau ou de laine. Dans les froids communs & ordinaires leurs Cabanes sont assez chaudes, mais quand le vent de Nord-Oüest tire, & qu'il fait un de ces tems rigoureux du Canada qui dure des sept à huit jours de suite à faire fendre les pierres, alors le froid y ayant pénétré, je ne sçais comment ils peuvent y durer, étant aussi peu couverts qu'ils le sont, sur-tout ceux qui couchent loin des feux. Pendant l'Eté elles sont assez fraîches, mais pleines de puces & de punaises, elles sont

aussi très-puantes quand ils y font sécher leur poisson à la fumée.

* Les maisons des Lacédémoniens n'étoient sans doute, ni plus magnifiques ni plus commodes, leur Législateur leur ayant ordonné de ne les faire que de bois, & de n'employer que la Hache pour la construction de tout l'Ouvrage, & tout au plus la scie pour en faire les portes. Il n'avoit pas voulu leur permettre de se servir d'aucun autre instrument, ni d'aucune autre matière qui eût pû dans la suite tenter les particuliers d'affecter de se distinguer du commun, par des Ouvrages plus solides & travaillez avec plus de propreté. Il en avoit appréhendé une émulation, laquelle domant entrée au luxe & à la magnificence; les eût fait sortir de cet état de médiocrité & d'égalité qu'il avoit jugé seul capable de maintenir la République dans cet état florissant, d'où déchoient les Empires qui paroissent le mieux affermis, lorsque les particuliers sortent des bornes de la modestie.

Des Habillemens.

Nos premiers pères ne s'apperçurent de leur nudité qu'après le péché. Ils en furent choqués eux-mêmes, mais † ils ne firent que pourvoir alors à la bienséance, par quelques feuillasses ¶ qui ne servoient qu'à cacher ce qui pouvoit blesser la pudeur sans les garantir de la rigueur des saisons Dieu leur fit ensuite des Tuniques de peaux, dit l'Écriture. Adam & Eve inspirèrent sans doute à leurs enfans de s'en couvrir à leur exemple, & d'avoir ce respect les uns pour les

† Plutarch, in Lycurgo. ‡ Gen. cap. 3. v. 7. § Ibid. v. 20

26 MOEURS DES SAUVAGES

autres, qui ne les exposât pas à ressentir la même honte qu'ils avoient eüe lorsque leurs yeux furent défilés après leur crime. Mais il ne paroît pas que leurs ordres ou leurs conseils ayent été généralement suivis. Quelques Nations des plus grossières, sur-tout celles qui habitoient les climats les plus chauds, persévérèrent dans une nudité entière ou presque entière. Quelques autres ne se couvrirent pas mieux que les premiers hommes au premier moment de leur confusion, n'employant que des feuilles, des porcelaines, des écorces & quelques tissus légers. Le plus grand nombre crût qu'il suffisoit de dérober à la vüe ce qui pouvoit blesser la modestie, soit qu'ils négligeassent par paresse ou faute d'industrie pour subvenir à leur nécessité, soit qu'accoutumés dès leur bas âge aux injures de l'air, ils ne pensassent pas avoir besoin des secours qu'on s'est procuré depuis contre l'inclémence des Saisons. Cela paroîtroit sans doute surprenant & peu croiable, si nous n'avions encore quantité de peuples entièrement ou presque tout nus, dans des climats assez rigides, lesquels nous obligent de croire ce qui seroit contre la vraisemblance, s'il n'étoit justifié & vérifié par leur exemple.

Ceux donc qui dans les commencemens s'habillèrent le mieux, furent ceux qui se servirent des dépouilles des animaux, qu'ils avoient pris dans leurs Troupeaux, ou qu'ils avoient tués à la Chasse. Ce fut-là longtemps le Manteau Royal des Princes, & l'ornement des Héros. Hercule n'étoit paré que de la peau du Lion * de Némée : l'un des Argonautes suivant Jason pour avoir

e s
entit la
ue leurs
e. Mais
ou leurs
s. Quel-
sur-tout
es plus
dité en-
s autres
remiers
ur con-
es, des
es rissus
u'il suf-
pouvoit
geassent
subve-
nés des
ne pen-
qu'on
nce des
surpre-
ons en-
ent ou
ts assés
pire ce
s'il n'é-
e.
emens
qui se
qu'ils
qu'ils
long-
s, &
t paré
: l'un
avois







F
P
a
v
h
&
B
p
o
L
d
p

n
F
C
d
d
r
q
d
&
o
l
c
I
d
c
o
c
P
l
a
d
m
P

1. 2.

part à l'expédition de Colehos, court vers le Rivage, † & arrive couvert d'une belle peau de Taureau qui luy descendoit jusques aux Talons : Accstes en Sicile vient au devant d'Enée qui abordoit sur ses Terres, habillé d'une belle peau d'Ours de Lybie, & tenant à la main son Arc & ses flèches : Bacchus & sa suite n'avoient pour toutes parures que les peaux des Chèvres sauvages, ou bien des Tigres, des Panthères, & des Léopards qu'on a depuis attelés à son Char, dont l'invention est sans doute beaucoup postérieure à son temps.

On ne peut presque point douter que ce ne soit à ces sortes de vétemens, que les Faunes & les Satyres doivent leur forme. Ces espèces d'hommes extraordinaires avec des cornes à la tête, des pieds de chèvre & des queue's pendantes par derrière n'ont rien de réel, & ne doivent leur existence qu'à l'imagination des Poëtes, aux expressions Hiéroglyphiques des premiers temps, & à l'ignorance des siècles postérieurs, qui ont ainsi défiguré des hommes véritables, lesquels étoient sans doute moins bêtes que ceux qui les ont crus tels.

Les peuples de la suite de Bacchus, c'est-à-dire les hommes des premiers temps, se couvroient de la peau des animaux, & surtout des Chevreuils. Ils en attachoient les cornes à leur tête, comme un ornement que j'ai vû moi-même sur celles de nos Sauvages. Ils noioient ces peaux sur leurs poitrines avec les pattes de devant, & laissoient pendre celles de derrière avec la queue. Cette manière d'habillement aura donné lieu aux Poëtes, de nous en faire une peinture allé-

gorique, de la même manière qu'ils en ont évidemment fait une des Centaures, pour nous désigner les peuples qui trouvèrent les premiers la méthode de dompter les Chevaux, & de les rendre dociles au frein. Ces Poètes n'ont jamais crû qu'il y ait eû une espèce de gens moitié Hommes & moitié Chevaux, ou bien moitié Hommes & moitié Chèvres. Mais le genre d'écrire & le goût même des premiers siècles, donnant dans les allusions & les figures Emblématiques, ils prenoient plaisir à envelopper tout ce qu'ils avoient à dire sous des idées fabuleuses qui étoient comme autant d'énigmes que comprenoient fort bien ceux à qui ils parloient, mais que n'ont pas assez compris ceux qui sont venus trop tard après eux.

* Diodore de Sicile parlant du Dieu Anubis, qui étoit adoré en Egypte sous la forme d'un Chien & de Macédon lequel étoit aussi honoré sous la figure d'un Loup, dit que le premier étoit un grand Capitaine, † dont l'habillement étoit la dépouille d'un chien, & le second un autre guerrier célèbre qui étoit vêtu de la peau d'un Loup. Le même Auteur assure la même chose, que je viens de dire, au sujet des Centaures. On trouve dans les anciens Monumens des figures d'Anubis avec la tête d'un Chien, ou bien avec la tête d'un homme couvert de la peau d'un Chien: de Jupiter Ammon sous la forme d'un Bélier, ou bien avec une tête de Bélier sur le corps d'un Homme, ou simplement avec des cornes de Bélier, & avec

* *Diod. Sic. lib. 1. p. 17.*

† *Idem, lib. 4. p. 187.*

La seule dépouille d'une tête de Bélier. Il en est de même d'Isis & des autres Divinités Egyptiens.

Les Cornes étoient anciennement, la marque de la puissance, de la force, & de l'autorité souveraine. Plusieurs témoignages de la sainte Ecriture & de la Théologie payenne, nous prouvent incontestablement que c'étoit-là l'idée commune de l'antiquité. Les cornes des Divinités des Rois Orientaux & des Césars, lesquels ont voulu être ainsi représentés, n'ont point d'autre signification, & sans remonter si haut; les cornes des Cimiers des Ducs de Bretagne & de plusieurs familles d'Allemagne font voir, qu'il n'y a pas encore long temps, qu'on pensoit en Europe, comme ont pensé les Anciens, & comme on pense encore aujourd'hui en Amérique, en particulier chez les Iroquois, ou le terme *Ganudgaronni* verbe relatif; formé sur celui d'*Onnagara*, qui veut dire une corne, signifie élever quelqu'un & le rendre considérable.

Le Théâtre des Grecs & des Romains avoit conservé jusques dans les derniers temps, l'habillement des Satyres dans sa simplicité Antique, & la Robe qu'on appelloit *Satyrica*, n'étoit qu'une peau de Chevreuil ou de Léopard, qu'on nommoit *Pellis Hinnulei*, *Isale*, *Trage*, *Pardalis*, *Chlamis Florida*, *Purpureum Pallium*, *Venabulum Dionysiacum*. Le *Syrma* des Pièces Théatrales étoit aussi un long Manteau de fourrures, l'ornement des Rois Barbares, qui nous est encore représenté par le Manteau Royal des Têtes Couronnées, lequel est bordé & fourré d'Hermines.

En Europe, en Asie, en Afrique, plusieurs

Nation n'ont point eu absolument d'autres vêtements pendant plusieurs siècles. Au temps de Crésus, * un Lydien nommé Sandanis s'attira l'indignation de ce Prince, pour luy avoir donné un conseil plein de sagesse, mais qui étoit contraire à son ambition. Car pour le détourner de faire la guerre aux Perses, lesquels vivoient alors comme des Sauvages: » Vous allez, luy dit-il, Grand » Roy, faire la guerre à des peuples, qui » n'ont pour tout vêtement que des Brayers » de cuir, & quelques peaux dont ils se » couvrent: qui vivant dans des pais stériles, ne se nourrissent pas de ce qu'ils » voudroient manger, mais de ce qu'ils » peuvent attraper: qui n'ont point l'usage du vin, & ne connoissent que l'eau pour toute boisson. Enfin qui n'ayant rien de bon, ne vous offrent rien que vous puissiez gagner, si vous êtes assés heureux pour les vaincre, au lieu que vous devez faire réflexion, que vous avez infiniment à perdre, si vous avez le malheur d'être vaincu.

† Tacite fait foy, que les Germains n'avoient point d'autres vêtements que des fourrures. Hérodote l'assure des Africains, Varron des Gétules & des Sardes, Virgile des Peuples de Scythie & de Thrace, Arrien de ceux de l'Inde, & Diodore de Sicile le rapporte aussi des Egyptiens.

¶ Après même qu'on eût trouvé l'usage des Toiles & des Etoffes, on ne laissa pas de se servir encore des Fourrures pendant un

* Herodor. lib. 1. n. 71.

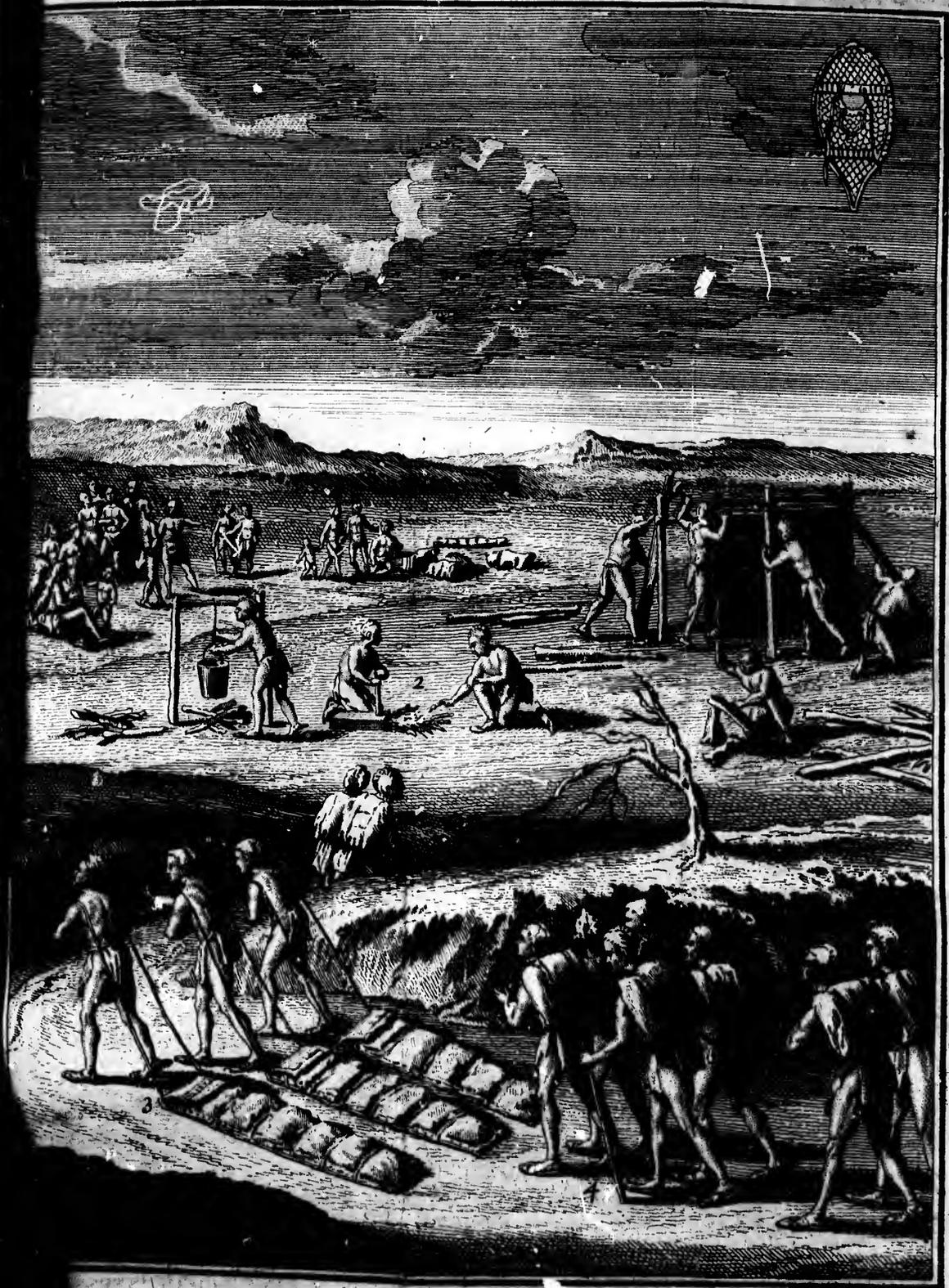
† Tacit. de Morib. Germ. Herodot. Lib. 4. n. 189. Virgil. Lib. 1. Georg. Varro. Lib. 2. Rei. Rust. Arrian. Lib. 8. Diod. Sic.

¶ Lib. 1. cap. 7. Vide de his Tiraquellum; In Moris in Lib. 20. Cap. Dier. Alex. ab Alexand.

3
 d'autres
 i tempo
 andans
 our luy
 ageffe ,
 on. Car
 erre aux
 ime des
 Grand
 les , qui
 Brayers
 nt ils se
 pais ste-
 ce qu'ils
 e qu'ils
 l'usage
 eau pour
 rien de
 ous puis-
 eux pour
 vez faire
 iment .
 r d'être
 ins n'a-
 les four-
 quains ,
 Virgile
 ce , Ar-
 de St-
 l'usage
 aiffa pas
 ndant un



89. Virgil
 . Diod. Sic
 is in Lib. 20



très long-tems , chez les Peuples qui travailloient le Chanvre, le Lin & les Soyas. Homère nous représente par tout ses Héros, vêtus de peaux de Lion, d'Ours, de Loup, de Chevreuil, &c. * Il n'est pas jusques à Paris, Alexandre, dont il fait un Damoiseau, lequel n'a pour tout ornement qu'une peau de Léopard. Cependant Hélène, Pénélope, & les autres Dames Grecques & Troyennes sçavoient fort bien travailler à l'éguille.

On avoit trouvé dès les premiers temps, le secret de rendre flexibles & maniables ces peaux, lesquelles sans préparation deviennent durcir, se rétrécir & devenir inutiles. On laissoit le poil des Bêtes dont la toison est douce & chaude, & on dépoilloit entièrement des deux côtés, celles dont le poil est dur & peu flexible. On leur donnoit outre cela quelque ornement, soit dans la maniere dont on les tailloit, soit dans les figures qu'on y traçoit, soit dans les couleurs qu'on y mettoit.

Les Peuples de Lybie paroissent avoir été des premiers, qui ont mis cet Art en usage. C'est ce qu'Hérodote nous fait connoître par ces paroles. „ Les Grecs ont pris des Lybiens Numides l'habit & les Egides des Statuës de Minerve, avec cette différence, qu'aux Egées des femmes Lybiennes, les franges pendantes ne sont point des Serpens, mais de simples courroyes, quant au reste elles sont faites sur le même modèle, & le Nom même témoigne, que l'habit des Simulachres de Minerve est venu des Lybiens, car les femmes de Lybie mettent par-de sus leurs vêtements

* Homer. Iliad. 3.

22 MOEURS DES SAUVAGES

des Egées c'est-à-dire, des peaux de Chèvres courroyées, qui ont de la frange, & qui sont teintes en rouge. C'est de ces Egées, c'est-à-dire, de ces peaux de Chevre dépouillées de leur poil, que les Grecs ont pris le Nom d'Egides.

Du Ryer s'est embarrassé dans sa traduction en expliquant le mot Egide par celui de Bouclier. Car quoique l'usage ait consacré ce terme pour signifier le Bouclier de Pallas, & qu'on lui ait donné ce nom en effet, parce que les Boucliers des Anciens étoient couverts de peaux de Bouc, ou de quelque autre animal, dont le cuir fut encore plus fort, il n'y a néanmoins nul terme dans le Grec qui signifie un Bouclier, & il n'en est nullement question en cet endroit, mais seulement de la Robe qu'on mettoit sur les autres habits des Statuës de Minerve. Ce qui est évidemment expliqué, par la description que fait Hérodote de l'habillement des femmes de Lybie, qu'il dit être absolument semblable à celui dont on couvroit les Simulachres de Pallas, avec cette unique exception, que les habits des femmes de Lybie n'avoient point de Serpens ou de figures de serpens pendantes: mais seulement des franges & des courroyes de cuir.

On pourroit dire peut-être, que le mot *Egide*, signifie un Bouclier en cet endroit, parce que dans les temps les plus reculés, la Robe, dont les hommes se servoient pour se couvrir leur servoit aussi de Bouclier, ce que je ne nie pas. Car en effet, * Apollonius de Rhodes nous représente Ancée l'un des Argonautes, qui armant sa main droite d'une Hache, & se couvrant avec le bras gauche de la peau d'un

* Apoll. Rhod. Lib. 2, ver. 111.

Ours noir & horrible, s'élançant plein de colère pour combattre les Bébryciens, mais ce n'est pas ce qu'on entend par un Bouclier ordinaire.

Les Carthaginois avoient appris des Phéniciens la manière de préparer ces cuirs, & le sçavant M. † Huet prétend, que c'est par les uns & par les autres, que s'est perpétué l'art de faire les beaux Maroquins qui nous viennent d'Afrique & du Levant, & qui sont aujourd'hui d'un si grand commerce.

Puisque tous les Scythes étoient aussi habillés de peaux, il n'est pas surprenant, que les Parthes & les Nations du Pont, dont le Pais étoit compris dans ces vastes régions de la Scythie, fussent de six excellens ouvriers en cuir. Les Romains les aiant soumis à leur Empire, Auguste leur assigna sept Maisons à Rome dans la douzième région, où étoit la Piscine publique, & les Empereurs voulurent avoir toujours depuis des ouvriers Parthes de cette Nation, ou qui préparassent les cuirs à la façon des Parthes.

Le plus grand commerce de l'Assyrie se faisoit de ces sortes de peaux, disent M. Huet & M. l'Abbé * Girolalo, qui rapportent sur cela le témoignage des Anciens. † Polybe assure qu'on en tiroit la plus grande quantité & la meilleure, des Régions du Pont pour l'usage des Romains. C'étoit aussi la même Province qui leur fournissoit le plus grand nombre d'Esclaves & les mieux faits.

Dans les pais Meridionaux de l'Amérique, la nudité des Sauvages est entière ou presque

† Huet du commerce. p. 66.

* P. Vistor, Lib. de Regionib. Urbis. Romæ.

‡ Polyb. Lib. 4.

24 MOEURS DES SAUVAGES
entière. Ceux qui habitent les climats les plus froids & qui sont les plus élevés vers le Pole Arctique, ont mieux pourvû à la décence & au besoin par les vétemens de peaux & de fourrures, que tous les Peuples qui en usent, préparent avec beaucoup de propreté.

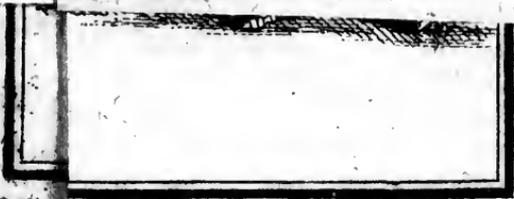
Les Eskimaux, les autres Peuples de la terre de Labrador, du Détroit de Davis, & du voisinage de la Nouvelle Zemble, sont tellement vêtus que tout est couvert excepté le visage & les mains. Ils se font des Chemises de vessies & d'intestins de Poissons, coupés par bandes égales & cousus fort proprement. Cette chemise ne descend que jusques aux reins; & elle a un capuchon qui couvre bien la tête & le col. Elle ne s'ouvre point sur la poitrine; & afin qu'elle ne se déchire point, elle est ourlée par ses bords d'un cuir fort noir & délié.

Ils mettent sur cette chemise une Casaque de peaux de Loup marin, ou bien de Cerf & d'autres animaux qu'ils prennent à la chasse, fort bien préparées & garnies de leur poil. Ils coupent ces peaux par bandes de différentes couleurs, & les cousent si bien les unes aux autres, qu'elles ne paroissent faire qu'une même pièce: la Casaque descend un peu plus bas que la chemise, & se termine en pointe sur le devant. Les cuisses & les jambes sont couvertes par une sorte de haut-de-chaussé & de bas, qui sont de même matière, & semblent ne faire qu'un tout ensemble.

Les femmes sont entièrement couvertes comme les hommes, mais leur Casaque est différente, en ce qu'elle descend jusqu'au gras de la jambe, & qu'elle est serrée par une ceinture à laquelle elles attachent pour ornement plusieurs osselets fort pointus, & de la longueur

ES
imats les
és vers le
la décen-
peaux &
es qui en
propreté.
de la ter-
is, & du
ont telle-
excepté le
Chemises
, coupés
prement.
ques aux
ivre bien
int sur la
re point.
fort noir

Casaque
e Cerf &
ent à la
es de leur
es de di-
bien les
ent faire
écend un
rmine en
s jambes
haut-de-
e matiè-
nsepple.
ouvertes
aque est
au gras
par une
ur orne-
& de la
ongueur



Tom. III. Pag. 24.





lon
fril
vien
dép
ge b
L
Sau
en p
forte
Sou
L
ne q
de to
Cabr
crain
C
Gau
large
Ils la
repli
ceint
devar
pied
ques
appre
néan
de far
envel
couv
Les
ment
tent u
noïé
mi-ja
des fo
les H
nes,
les re
7

longueur d'une aiguille de tête. Les plus frileuses, comme sont ordinairement les vieilles, sont ces sortes de Casques de la dépouille de certains Oiseaux dont le plumage blanc & noir, fait un assez joli effet.

Les habillemens des Iroquois & des autres Sauvages moins Septentrionaux, consistent en plusieurs pièces, qui sont le Brayer, une sorte de Tunique, les Bas ou Mitasses, les Souliers & la Robe.

Le Brayer est le seul nécessaire & qu'ils ne quittent point. Ils se dépouillent aisément de tous les autres quand ils sont dans leurs Cabanes, ou qu'ils en sont gênez, sans crainte de blesser la modestie.

Ce Brayer, que nos Iroquois nomment *Gaccaré*, est, pour les hommes, une peau large d'un pied & longue de trois ou quatre. Ils la font passer entre les cuisses, & elle se replie dans une petite corde de boyau qui les ceint sur les hanches, d'où elle retombe par devant & par derrière, de la longueur d'un pied ou environ. J'en ai vû à Rome à quelques Statuës des Anciens Egyptiens qui en approchoient un peu, avec cette différence néanmoins, que les Egyptiens, avant que de faire retomber cette pièce sur le devant, enveloppoient leurs cuisses qui en étoient couvertes en dehors.

Les femmes s'enveloppent plus modestement: celles des Nations Algonquines portent une espèce d'Etole ou de Robe sans bras, nouée sur les épaules, laquelle pend jusqu'à mi-jambes, ainsi qu'on les voit aux Statuës des femmes Egyptiennes. Les Iroquoises & les Huronnes, ainsi que les Lacédémoniennes, n'ont qu'une espèce de juppe ceinte sur les reins, & qui finit au-dessus du genou.

Elles ne les font pas descendre plus bas, pour n'en être pas embarrassées lorsqu'elles travaillent à la terre.

La Tunique est une sorte de Chemise sans bras, faite de deux peaux de Chevreuil, minces & légères, dépouillées entièrement de leur poil & découpées en guise de frange par le bas, & à la naissance des épaules, absolument de la même manière que les Cuirasses à la Romaine. Cette Tunique, qui est particulière aux Nations Huionnes & Iroquoises, est de tous leurs vêtemens celui qui leur paroît le moins nécessaire, & plusieurs s'en passent aisément, particulièrement les hommes.

Pendant qu'ils sont en voïage & durant la rigueur de l'hyver, ils ont des bras postiches, lesquels ne tiennent point à l'habit ou à la Tunique, mais qui sont liés ensemble par deux courroyes qui passent derrière les épaules.

Les bas ou *Mitasses*, ainsi que les François les nomment, se font d'une peau repliée & cousüe, laquelle s'étrecit dans le même sens que la jambe, & à qui on laisse en dehors une frangé ou un rebord de quatre doigts de largeur. Les femmes les font monter jusques aux genoux, & les attachent au dessous avec des jartières joliment travaillées en poil d'Élan & de Porc-Epy. Les hommes les portent jusques à mi-cuisses, & les attachent sur les hanches à la ceinture qui tient leur Bra-
yer.

Ces bas qui n'ont point de pied, s'emboitent dans des fouliers d'une peau simple, sans talon & sans semele de cuir forr. On la fronce un peu sur les doigts du pied où elle est cousüe, avec des cordes de boyau, à une pe-

tite languette de cuir. On reprend ensuite tous les plis avec des courroyes de la même peau, qu'on passe dans des trous pratiqués de distance en distance, & qu'on lie au-dessus du talon, après les avoir croisées sur le col du pied. Cette chaussure n'est nullement différente de celle de Rois Parthes, dont on voit plusieurs Statuës à Rome; & entr'autres deux de pierre de Touche qui sont d'une très-grande beauté, & que Clement XI. a fait placer au Capitole, peu de temps avant que de laisser au Monde Chrétien, le regret d'avoir perdu un si saint Pontife.

Quelques-uns font monter ces souliers jusques à mi-jambes, pour être moins incommodés des néges, & alors la manière dont on les attache les fait ressembler assez bien à la chaussure qu'on donne aux Héros & aux gens de guerre dans la Milice Romaine.

La Robe est une espèce de couverture en quarté, longue d'une brasse en un sens, sur une brasse & demie dans l'autre. On laisse à quelques-unes le poil. D'autres sont entièrement dépoüillées: quelques-unes sont faites de peaux entières d'Elan, de Cerf ou de Biche, de Bœuf Illinois, &c. D'autres sont de pièces rapportées de plusieurs peaux de Castor ou d'Ecureüils noirs. Ces Robes sont frangées en haut & en bas, par des découpures de la peau même, comme les Egées des femmes de Lybie, ou les Egides de Pallas. Du côté de la tête, les découpures sont plus petites, & un peu plus longues vers les pieds. A celles qui sont faites de peaux d'Ecureüils noirs, on attache les queuës de ces animaux à la bordure d'en-bas, & ces queuës ou ces découpures font le même effet que celles qu'on voit aux Aumusses des Chanoines.

28 MOEURS DES SAUVAGES

Les Sauvages s'enveloppent dans ces Robes qu'ils portent d'une manière négligée. Ils les assujettissent seulement avec les mains, & rien ne les attache, si ce n'est dans leurs voïages. Car alors étant chargez de leurs paquets, ils les lient par le milieu du corps avec une ceinture pour n'en être pas embarrasséz. Dans les mauvais tems ils les font passer sur leurs têtes, qui hors cela sont toujours nuës, comme celles des anciens Romains, & ont tout-à-fait l'air de celles que nous presentent les Medailles des Césars.

Pour le present la plüpart des Sauvages qui sont au voisinage des Européens, en conservant leur ancienne maniere de s'habiller, n'ont fait que changer la matière de leurs habits. Ils portent des chemises de toile au lieu de Tunique, des brayers & des Mitasses d'étoffes. A la place de leurs Robes de fourrures, ils se servent de couvertures de laine, de poil de chien, & de belles écarlatines rouges & bleuës. Il y en a aussi beaucoup qui portent une sorte de juste-au-corps à la Françoisë, que les Canadiens nomment *Capots*. Mais, comme je l'ai déjà dit, avant l'arrivée des Européens, tous leurs vétemens étoient de cuir. Les étoffes & les toiles leur étoient absolument inconnuës, & ne sont point encore en usage chez les Nations éloignées, qui ne peuvent pas jouir facilement de nôtre Commerce.

Manière de préparer les Pea. c.

La préparation de ces peaux n'est pas difficile ni de longue haleine. Après les avoir faites macérer dans l'eau assez long-tems, & après les avoir bien racleës, on les rend dou-

ces Ro-
gligée.
mains,
ns leurs
de leurs
du corps
embar-
es font
ont tou-
ens Ro-
lles que
sars.
ges qui
confer-
abiller,
de leurs
toile au
Mitasses
de four-
de lai-
écarlati-
eaucoup
rps à la
ment ca-
, avant
étemens
oiles leur
ne font
ons éloi-
cilement

ces à force de les manier ; de sorte qu'elles séchent, pour ainsi parler, entre leurs mains. Pour les adoucir davantage, on les frotte avec un peu de cervelle de quelque animal, & en peu de tems ces peaux sont fort flexibles, fort douces & fort blanches.

Ils ne passent point à l'huile celles dont ils font leurs souliers, & celles qu'ils veulent mettre à l'épreuve de l'eau ; mais ils suppléent au défaut de l'huile, en les faisant fumer, ce qui produit le même effet. Quand ils sont pressés, il leur suffit de faire un petit trou en terre, sur lequel on suspend la peau cousue en forme de poche, & soutenue par de petites branches qui l'assujettissent en dedans dans toute sa longueur. Ils jettent dans ce trou du bois pourri, & d'autres matières qui ne puissent pas s'enflammer. La fumée qui s'en exhale, ne sortant point au dehors, pénètre bien-tôt cette peau, qu'on peut ensuite fort bien laver sans crainte qu'elle se ride. Cette manière de fumer est la plus prompte, mais elle jaunit les cuirs, ce qui n'arrive pas quand ils les suspendent au haut de leurs Cabanes, sur les perches qui posent sur les poteaux qui la soutiennent & qui environnent les feux. Car la fumée qui s'en élève n'étant point gênée comme elle l'est dans nos tuyaux de cheminée, ou dans ces poches cousues en forme de chauffe d'Hypocras, le pénètre peu à peu d'une manière insensible, sans les jaunir & sans les noircir. C'est de ces peaux qu'on fait les Tuniques qu'ils font encore lessiver après s'en être long-tems servis. Toutes ces peaux sont d'un très-bon usage, & dans l'art de les préparer, elles ne courent point de risque d'être brûlées comme celles qu'on prépare en Europe.

pas di-
les avoir
tems, &
end dou-

Peintures caustiques sur les Peaux.

A l'exemple des Peuples de Lybie, dont nous avons parlé après Herodote, ils peignent ces peaux, & y font des figures de diverses couleurs, qui leur donnent de l'agrément, & en relevent la beauté. Quoique cet ouvrage n'ait pas une grande finesse, il demande cependant beaucoup de travail; car avant d'y mettre la peinture, on grave assez profondément sur la peau préparée, toutes les lignes dans lesquelles le *Minium* & les autres couleurs doivent être insinuées, de la même façon dont les Anciens en usoient pour écrire sur les Tablettes de Cedre enduites de cire, ou bien même pour graver sur le bois & sur l'ivoire, des Portraits & d'autres sortes de Tableaux. Le Graveur burinoit d'abord tous les traits des lettres ou des figures, qu'il vouloit tracer; il faisoit ensuite couler de la cire fondue, & empreinte de diverses couleurs dans ces lignes, & dans ces sillons. Plin.^{*} nomme *Cestrum* ou *Viriculum*, l'aiguille ou le Burin qu'on employoit à cette Gravure. St. Isidore de Séville † le nomme *Graphium. Scriptorium*. Rhodiginus § & d'autres, *Cauterium*. On peut en effet appeller Caustique cette peinture, en prenant ce terme dans un sens métaphorique, comme on en use encore aujourd'hui pour des opérations, où le fer produit la même action que le feu. Car ce seroit une grande erreur de se persuader que ces peintures Caustiques des Anciens qui se faisoient sur l'ivoire & sur le bois, & sur des tablettes enduites de cire, fussent de la même

* Plin. lib. 35. c. 21. † Isidor. Orig. lib. 7. c. 2.
 § Rhodigin. lection. Antiq. lib. 2. c. 21.

ybie, dont
 s peignent
 de diverses
 grément,
 cet ouvra-
 demande
 avant d'y
 profondé-
 les lignes
 autres cou-
 même fa-
 our écrite
 s de cire,
 bois & sur
 fortes de
 bord tous
 qu'il vou-
 de la cire
 couleurs
 s. Pline *
 ille ou le
 avure. Sc.
 rium. Scri-
 Caeterium.
 que cette
 s un sens
 ncore au-
 fer pro-
 ce seroit
 que ces
 ui se fai-
 sur des
 e la mē-

me nature que celles où il faut nécessaire-
 ment employer le feu, de la manière dont
 on en use pour les émaux. Si le Burin dont
 on se servoit pour graver sur l'yvoire, eût été
 un fer rouge qu'on entend par le terme *Cau-*
terium, il eût certainement gâté l'yvoire ou
 le bois, & le feu s'y seroit fait sentir au-
 delà de ce qu'il eût fallu pour exprimer chaque
 trait, ou graver chaque sillon. Si après avoir
 fait couler dans ces traits & dans ces sillons
 les cires colorées, il eût encore fallu les ex-
 poser sur le feu ou dans un fourneau, les
 cires se seroient confonduës, le bois se se-
 roit voilé, & l'yvoire eût éclaté. On n'em-
 ployoit donc le feu dans ces sortes d'ouvra-
 ges, que pour rendre les cires fluides, &
 pour les mettre en état d'être appliquées sur
 chaque trait, après les avoir bien mêlées
 avec les couleurs. Tout le reste de l'ouvra-
 ge n'étoit aussi par conséquent appelé *Cau-*
stique, que métaphoriquement & impropre-
 ment, parce que le Burin faisoit sur l'yvoire
 & sur le bois, le même effet que le feu fait
 ailleurs. Le Burin des Anciens étoit de fer
 ou bien d'os. Il fut même un temps où les
 premiers furent absolument défendus, à
 cause du danger qu'il y avoit d'avoir toujours
 en main un instrument, dont les blessures
 n'étoient pas moins dangereuses que celles
 des Stilets. Les Sauvages originaires ne
 se servoient que de petits osselets bien poin-
 tus.

La peinture que les Sauvages font couler dans
 les sillons qu'ils ont gravez sur les peaux, est
 une espece de *Minium* ou de cinnabre, qu'ils
 tirent d'une terre laquelle est d'un assez beau
 rouge, mais qui ne vaut pas nôtre vermillon.
 Ils la trouvent sur les bords de quelques Lacs

34 MOEURS DES SAUVAGES
ou Rivières. Ils y employent aussi les suc &
les cendres de quelques plantes.

J'ai toujours eu dans l'idée qu'il se pour-
roit bien faire que les Sauvages fissent une
couleur de la nacre de leur porcelaine réduite
en poudre impalpable; car elle est du plus
beau pourpre du monde. Mais ayant négligé
de m'en informer dans le pais, & n'ayant
trouvé personne qui pût m'en rendre com-
pte, je ne puis rien dire sur une chose, la-
quelle auroit pû nous donner de grands é-
claircissemens sur la pourpre des Anciens.
Les Anglois établis à la Virginie, sont à por-
tée de faire cette recherche.

Il est évident par tout ce que j'ai déjà dit
de l'habit de peau des femmes de Lybie, &
de la Robe Théâtrale, soit le *Syrma*, soit la
Satyrique, à qui on donnoit les noms de
Chlamis Florida, ou de *Purpureum-Pallium*, que
cette manière de peindre les peaux de la pre-
mière Antiquité, Il m'est venu sur cela deux
réflexions.

La première est, que lorsque les Auteurs
les plus anciens nous parlent des Robes pein-
tes, & des Robes travaillées à l'aiguille, ils
veulent peut-être parler de cette peinture que
j'ai appelée Cautique, & que par l'aiguille
Babyloniene, Phrygiene, Sémitramiène, Sy-
dioniene, il se peut faire qu'on doive plutôt
les entendre d'un Burin à graver, que d'une
aiguille à coudre.

La seconde, c'est que quoique l'on ne puis-
se nier que l'art de brocher & de mettre les
laines, les fils & les soyes en œuvre pour
s'habiller, ne soit très-respectable pour son
antiquité, il est néanmoins postérieur à celui
de graver & de peindre sur les cuirs, dont la
priorité, si j'ose me servir de ce terme de l'E-

cole, se manifeste encore dans un grand nombre de Nations, qui l'ayant reçu des premiers âges du monde, ont ignoré jusqu'à nos temps l'usage des toiles & des étoffes pour s'en couvrir.

On peut bien attribuer à Pallas l'invention de cette peinture Caustique, & au Burin. Mais je ne sçai si c'est à elle qu'on est redevable de l'art des Tisserands. La raison qui me fait croire l'un, me fait douter de l'autre. Car ce n'étoit sans doute que par respect pour l'Antiquité, & en mémoire des habits qu'elle portoit elle-même, ou qu'elle avoit mis la première à la mode, que les Athéniens faisoient de peaux de Chèvres courtroyées, les vêtements & les Egides de ses Simulachres, à l'imitation des Egées des femmes Lybiennes. Pallas étoit née dans la Lybie, selon la fable, & faisoit mieux le métier de la guerre, que celui de coudre & de filer une quenouille.

Je sçai que ce que je dis ici révoltera d'abord certaines personnes, qui ne croient pas qu'on en puisse ôter l'invention à Minerve, contre le sentiment commun qui lui en attribue tout le mérite. Ce que je dis néanmoins se trouve fondé sur l'Antiquité suffisamment pour faire naître un doute. Car outre que Julius Firmicus * distingue dans la Théologie Historique des Payens, cinq personnes sous le nom de Minerve, qu'il est assez difficile de démêler, Pausanias † fait l'Auteur de cet art Arcas fils de Callisto. Quelques-uns en font honneur aux Lydiens, d'autres aux Egyptiens. Si donc on a regardé dans la suite Minerve comme l'inventrice: Si à Athènes on l'a peinte avec une Lance d'une main, & une

* Julius Firmic. lib. de errore Prof. Relig.

† Pausanias in Arcadic. pag. 232.

34 MOEURS DES SAUVAGES

Quenoüille de l'autre: Si les Poëtes ont feint à sa louïange la fable de son combat d'émulation avec Arachné, cela n'a été que par une espece d'attribution honoraire, parce que les Anciens sous le personnage de Minerve née du cerveau de Jupiter, représentant la sagesse de Jupiter ou du souverain Estre, en avoient fait une Divinité, laquelle présidoit à toutes les sciences & à tous les arts, dont l'invention marquoit de la sagesse & de l'intelligence; ce qui nous est parfaitement bien expliqué par saint Isidore de Séville *.

Peintures Caustiques sur la chair vive.

Ce n'est pas seulement l'art de faire ces sortes de peintures Caustiques, sur les peaux de Chevreuil & des autres animaux que les Sauvages ont hérité de leurs peres, ils en ont encore appris celui de se faire de magnifiques broderies sur la chair vive, & de se composer un habit qui leur coûte cher à la vérité, mais qui a cela de commode, qu'il dure aussi long-temps qu'eux. Le travail en est le même que celui qui se fait sur les cuirs. On crayonne d'abord sur la chair le dessein des figures qu'on veut graver; on parcourt ensuite toutes ces lignes, en piquant avec des aiguilles ou de petits osselets, la chair jusqu'au vif, de maniere que le sang en sorte. Enfin on infinue dans la piqueure du *Minium*, du charbon pilé, ou telle autre couleur qu'on veut appliquer.

L'opération n'en est point extrêmement douloureuse dans le moment qu'on la fait; car après les premières piqueures les chairs sont comme endormies; d'ailleurs les Ou-

* Isidor. Orig. lib. 12. cap. 20.

ES
ont feint
d'émula-
e par une
e que les
ve née du
a sagesso
n avoient
à toutes
l'inven-
l'intelli-
bien ex-

ve.
faire ces
les peaux
que les
ils en ont
gnifiques
e compo-
a vérité,
lure aussi
st le mê-
irs. On
sein des
ourt en-
avec des
chair jus-
en sorte.

Minium,
eur qu'on

èment
n la fait ;
les chairs
les Ou-

AMÉRIQUAINS.

31

vriers de ces sortes de tapisseries travaillent avec tant d'adresse & de promptitude, qu'ils ne donnent presque pas le temps de sentir. Mais après qu'on a insinué les couleurs, les playes s'irritent par cette espece de venin, les chairs s'enflent, la fièvre survient & dure quelques jours; il y auroit même peut-être du danger pour la vie, si l'on faisoit l'ouvrage dans son entier, sur-tout lorsqu'il doit être fort chargé, & s'ils ne prenoient des temps doux & tempérez, pour éviter les inconveniens qui en pourroient arriver dans les grandes chaleurs.

Les Auteurs font mention de cette Peinture Caustique, d'une maniere fort claire & fort distincte. C'est elle qui donna le nom aux Pictes. Ce nom, dit S. Isidore* de Seville, convient parfaitement à l'image que présente leur corps, que l'Ouvrier peint, en y gravant plusieurs figures par plusieurs petits points qu'il y fait avec une aiguille, & dans lesquels il insinué le suc des plantes qui naissent dans leur pays, afin que leur noblesse écrite, pour ainsi parler, sur tous les membres de leur corps, se distingue du commun par le nombre de ces caractères. Solin † parle des mêmes peuples à peu près dans le même sens que S. Isidore. Pomponius

* *Isidor. Origin. lib. 19. cap. 23.* Nec abest gens Pictorum, nomen à corpore habens, quod minutis opifex acus punctis & expressos nativi graminis succos includit, ut has ad sui speciem cicatrices ferat Pictis artibus maculosa nobilitas.

† *Solinus de Magnâ Britanniâ cap. 25.* Regionem tenent partim Barbari, quibus per artifices plagarum jam inde à pueris variaz animalium effigies incorporantur, inscriptisque visceribus hominis, incremento pigmenti notæ crescunt. Neque quidquam, magis patientiaz loco, nationes feræ ducunt, quam ut per memores cicatrices plurimum faciatur bibant.

Mela §, traitant de la Scythie d'Europe, dit des Agathyrses, qu'ils peignoient leurs visages & leurs corps de figures inéfaçables; les grands s'y distinguoient par-là du commun-peuple, à qui il n'étoit pas permis d'en avoir un si grand nombre que les gens de qualité. Lucien * rend le même témoignage des Assyriens. Hérodote † assure aussi que les femmes de Thrace faisoient consister leur noblesse dans la quantité de ces marques, qu'elles faisoient graver sur leurs visages. Je laisse plusieurs autres passages des Historiens & des Poètes, lesquels sont assez connus.

Comme plusieurs Nations perdirent cet usage, & qu'il n'y avoit plus que les Barbares qui en fissent parade, les idées de beauté & de noblesse qu'on y avoit attachées, changèrent bien dans la suite des temps ¶; car cette peinture devint une marque d'infamie parmi les Peuples policez, de sorte qu'il n'y avoit que les esclaves & les criminels qui fussent ainsi notez, soit qu'on leur imprimât des caractères pour les reconnoître & les empêcher de fuir, soit qu'ils vinssent ainsi marquez des pays où on les avoit fait captifs. Les Romains les appelloient par dérision les *Utrés*, & on disoit parmi eux, comme en proverbe, qu'il n'y avoit point de gens plus lettrés que les *Samiens*; parce que les esclaves amenez de Samos, ou peut-être de Samothrace, avoient un plus grand nombre de ces figures. On leur donnoit aussi en général le nom d'*Utriens*, à cause du grand nombre de ceux qu'on amenoit d'Utrie, dont les Peuples excelloient dans ces sortes de piqueures. On

§ Pomponius Mela, lib. 2. cap. 12. * Lucian. de Dea Syria † Herodot. lib. 2. n. 6. ¶ Rhodig. Cælus lib. Antiq. lib. 2. cap. 22.

les appelloit aussi les Bleus (*cauleas*), à cause de la couleur du charbon pilé, qui devient bleuâtre dans la chair où il est insinué, & *caelatos*, les Cizelez, parce que leur corps paroïssoit comme un ouvrage de marqueterie.

Le nom de *Lettrés* ou de *Polygrammates*, ne signifie pas, que tous eussent des caractères de l'alphabet imprimés. Ce terme doit être pris dans un sens plus générique. En effet, Rhodiginus dit qu'on imprimoit aux Athéniens la figure d'un Cheval, à quelques autres celle d'un vaisseau, & ainsi de plusieurs autres figures arbitraires.

Les cruelles incisions, qui sont en usage chez les Amériquains Méridionaux, deviennent des peintures méfaçables; les playes qu'ont fait les dents d'Acoury, dont ils se servent pour cet effet, ne se ferment jamais sans laisser une cicatrice, laquelle devient bleuâtre à cause des cendres corrosives des courges sauvages & des autres drogues qu'ils y infèrent. L'ouvrage n'en est pas si délicat ni si long à finir, que celui qui se fait avec les osselets; mais il est bien plus douloureux, & l'on peut bien dire de ces Peuples ce que Solin a dit des Pictes, que rien ne doit donner plus d'idée de leur patience & de leur constance invincible, que le courage qu'ils ont, à laisser faire sur eux un plus grand nombre de ces playes, dont le souvenir ne doit pas plus s'effacer de leur esprit, à cause de la douleur qu'elles leur ont causée, que la cicatrice peut s'effacer de dessus leur corps.

J'ai fait voir, par leurs différentes initiations, que c'étoit une pratique de leur Religion ancienne. On peut dire aussi, que c'est

§ Sallij, loc. cit.

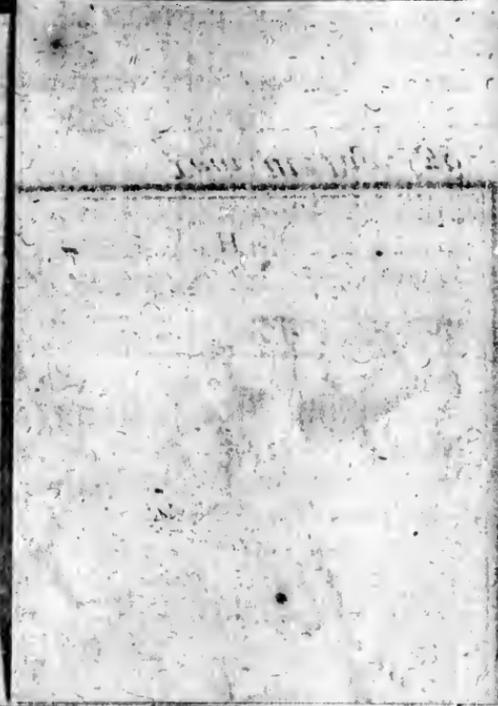
18 MOEURS DES SAUVAGES
chez eux une marque de leur noblesse, ainsi que l'étoit chez les Agathyrses, chez les Peuples de Thrace, chez les Pictes, & généralement chez tous ceux dont les Auteurs nous ont parlé à cette occasion. Car véritablement ils se font honneur de ces marques glorieuses; & l'on doit avoir remarqué dans le cours de leurs initiations, qu'ils en reçoivent un plus grand nombre, à proportion qu'ils s'élevent & deviennent plus considérables, chaque nouveau degré d'élevation exigeant de nouvelles épreuves & une nouvelle cérémonie, dans laquelle on leur fait toujours un grand nombre de ces douloureuses incisions. Je ne sçai si c'est un point de Religion, ou s'il l'a été originairement parmi les Nations de l'Amérique Septentrionale; ce sont au moins des marques de considération, & les nobles se font honneur d'en avoir un plus grand nombre, que ceux qui leur sont inférieurs.

Entre ces Sauvages Septentrionaux, quelques Nations ont plus de goût pour ces Peintures Caustiques que d'autres; elles sont plus communes & d'un travail plus recherché à la Virginie, à la Floride, & vers la Louisiane, que chez celles qui sont plus au Nord, lesquelles en ont moins. Il y en a même quelques-unes, à ce que je croi, qui n'en avoient point l'usage. Les Iroquois me paroissent l'avoir pris de leurs voisins: les hommes sont presque les seuls qui se fassent piquer, & la plupart ne le font qu'au visage, tout au contraire des Bressiliens & Caraïbes, qui regardent, dit-on, comme une marque d'esclavage, d'avoir le visage ainsi marqué. Les femmes Iroquisées ne se font point piquer du tout, si ce n'est quelques-unes en petit nom-

3
ffe, ainsi
chez les
& géné-
Auteurs
éritable-
ques glo-
é dans le
çoivent
on qu'ils
dérables,
exigeant
elle cere-
jours un
es inci-
eligion,
s Nations
sont au
n, & les
r un plus
ont infé-



x, quel-
ces Pein-
sont plus
rché à la
uiffane,
ord, les
ne quel-
avoient
ffent l'a-
hes sont
er, & la
au con-
i regar-
esclava-
Les fem-
quer du
it nom-



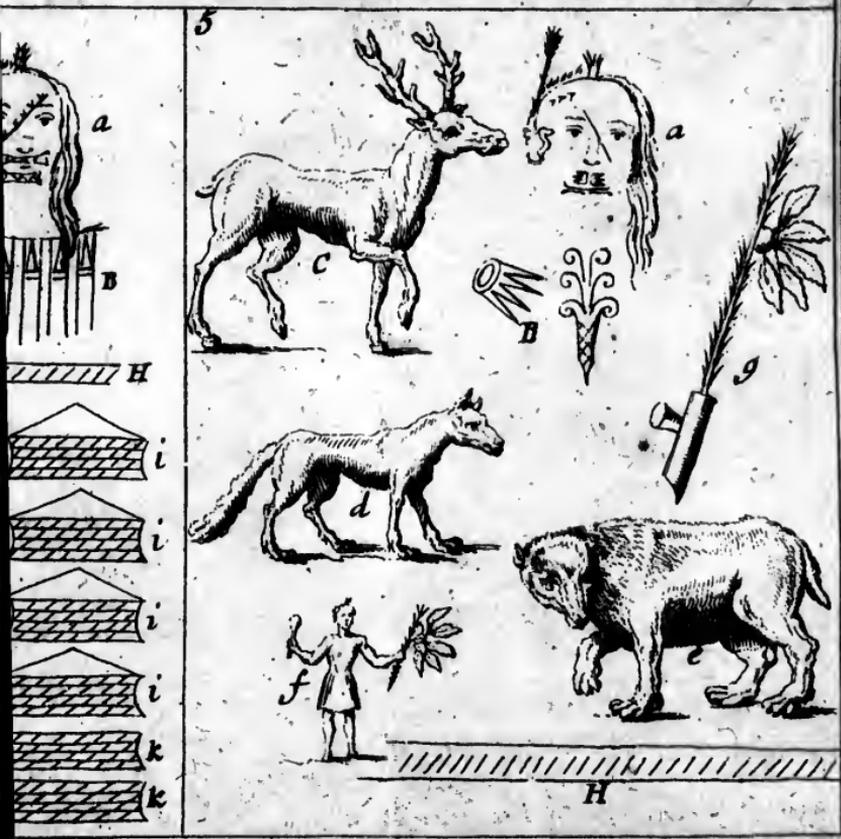


4



5







bu
m
de
tr
de
pa
qu
el
fo
ce
ce
br
en
po
la
de
en
M

fu
de
re
vi
tr
or
ch
ce
un
de
no
P

ce
Pi
bu

bre, lesquelles s'en servent comme d'un remède pour prévenir ou pour guérir le mal des dents, & celles-là se contentent de faire tracer une petite branche de feuillage le long de la mâchoire. Elles prétendent que le nerf par où l'humeur coule sur les dents, étant piqué, elle n'y peut plus tomber, & qu'ainsi elles guérissent le mal en allant jusqu'à la source du mal. C'est aussi apparemment de cette peinture caustique qu'ont voulu parler ceux qui ont écrit que les Huns se faisoient brûler le menton & le bas du visage dès leur enfance avec un fer chaud pour n'y avoir point de barbe, car il n'est plus possible que la barbe puisse poindre où l'on a été piqué de cette sorte; & il faut expliquer ce qu'ils en ont dit par ce qu'en a écrit Ammien Marcellin. *

Peintures caustiques Hiéroglyphiques.

Les figures que les Sauvages font graver sur leur visage & sur leurs corps, leur servent de Hiéroglyphes, d'écritures, & de mémoires. Je m'explique: Quand un Sauvage revient de la Guerre & qu'il veut faire connaître sa victoire aux Nations voisines des lieux où il passe: Quand il a marqué un lieu de chasse, qu'il veut qu'on sçache qu'il a choisi cet endroit pour lui, & que ce seroit lui faire un affront que d'aller s'y établir, il supplée au défaut de l'Alphabet, qui lui manque, par des notes caractéristiques, qui le distinguent personnellement; il peint sur une écorce,

* Ammian-Marcellinus, lib. 31. de Hunnis. Ab ipsis nascendi principiis infantum ferro fulcantur altius gena, ut Pilorum vigor tempestivus emergens, conugatis cicatricibus, hebetetur.

qu'il élève au bout d'une perche dans un lieu de passage, ou bien il lève avec sa hache quelques éclats sur un tronc d'arbre, & après y avoir fait comme une table rase, il y trace son portrait, & y ajoute d'autres caractères qui donnent à entendre tout ce qu'ils veulent faire sçavoir.

Quand je dis, qu'il y fait son portrait, je suis persuadé, qu'on comprend aisément, qu'il n'est pas assez habile pour y marquer tous les traits de son visage: de sorte qu'il y fut connoissable à ceux qui l'auroient vû; ce n'est pas non plus ma pensée. Ils n'ont point en effet d'autre manière de peindre en ces occasions que celle dont on a attribué l'invention aux Egyptiens, dont on voit encore quelque chose dans leurs Obélisques, & qui a duré plusieurs siècles dans sa première simplicité. Je parle de cette Peinture Monogramme ou Linéaire, laquelle ne consistoit presque que dans les lignes extrêmes de l'ombre des corps, plutôt que des mêmes; * Peinture si imparfaite, qu'il eût souvent fallu ajouter au bas le nom de la chose qu'on vouloit exprimer, afin qu'on pût la connoître. Cependant les Peuples se faisoient un tel nonneur de l'avoir trouvée, que Plin assure que les Grecs en disputoient la gloire aux Egyptiens.

Le Sauvage donc, pour faire son portrait, tire une ligne simple en forme de tête, sans y mettre presque aucun trait pour designer les yeux, le nez, les oreilles, & les autres parties du visage: en leur place il trace les marques qu'il a fait pointer sur le sien, aussi bien que celles qui sont gravées sur sa poitrine, & qui lui étant particulières, le rendent connoissable, non seulement à ceux qui l'ont vû, mais

* Plin. hist. nat. lib. 35. cap. 21.

ES.
ns un lieu
che quel-
après y
il y trace
caractères
n'ils veu-
rtrait, je
isément,
marquer
e qu'il y
nt vû; ce
ont point
en ces oc-
l'inven-
ore quel-
qui a dû
simplici-
ogramme
presque
mbre des
nture si
jouter au
it expri-
pendant
ur de l'a-
es Grecs
s.
ortrait,
ête, sans
signer les
s parties
marques
bien que
, & qui
noissa-
û, mais

AMERIQUAINS.

41

encore à tous ceux qui ne le connoissant que de réputation, sçavent son symbole Hiérogly-
fique, comme autrefois on distinguoit en Eu-
rope une personne par sa devise, & que nous
discernons aujourd'hui une famille par ses ar-
moiries. Au-dessus de sa tête il peint la chose
qui exprime son nom : le Sauvage, par
exemple, nommé le Soleil, peint un Soleil ;
au côté droit il trace les animaux qui sont
les symboles de la Nation & de la famille
dont il est. Celui de la Nation est au-dessus
de celui qui représente la famille ; & le bec
ou le museau de ce premier est tellement pla-
cé, qu'il répond à l'endroit de son oreille
droite, comme si cette figure symbolique de
la Nation en représentoit le génie qui l'ins-
pire. Si ce Sauvage revient de la guerre, il
exprime au-dessous de sa figure le nombre de
guerriers qui composent le parti qu'il con-
duit, & au dessous des guerriers le nom-
bre des prisonniers qu'il a faits, & de ceux
qu'il a tués de sa propre main. Au côté gau-
che sont marquées ses expéditions & les pri-
sonniers ou les chévelures enlevées par ceux
de son parti. Les guerriers sont représentés
avec leurs armes, ou simplement par des
lignes ; les prisonniers par le bâton orné de
plumes & par le *chichkouié*, qui sont les mar-
ques de leur esclavage. Les chévelures ou les
morts, par des figures d'hommes, de fem-
mes, ou d'enfans sans tête. Le nombre des
expéditions est designé par des nattes. On
distingue celles où il s'est trouvé, & celles
où il a commandé, en ce que ces dernières
marquées par des colliers attachés à la natte.
Si le Sauvage va en ambassade pour faire la
paix, tous les symboles sont pacifiques. Il est
représenté au-dessous de sa figure avec le Ca-

42 MOEURS DES SAUVAGES

lumet à la main ; on voit outre cela au côté gauche le Calumet en grand ; la figure symbolique de la Nation chez qui il va en négociation , & le nombre de ceux qui l'accompagnent dans son ambassade ; mais tout ceci sera plus sensible par l'Estampe que j'en fais graver , & par l'explication de chaque Figure.

Cet usage, au reste, que je viens de décrire, est le propre des nations du haut de la rivière S. Laurent , & tirent vers la Louisiame ; les autres Nations ont aussi leur méthode particulière ; elle n'est pas tout uniforme : mais ce qu'il peut y avoir de variation est connu de toutes les Nations Sauvages de qui elles sont connues elles-mêmes. J'ai vû plusieurs fois de ces sortes de Peintures Barbaresques dans les Cabanes Iroquoises , mais je ne les ai pas assez présentes à l'esprit pour en parler d'une manière plus détaillée & plus exacte ; il me suffit de dire en général que tous ces Peuples ont entr'eux une très-grande quantité de symboles & de figures de toutes espèces, qu'on peut regarder comme un langage particulier , lequel est assez étendu , & supplée en beaucoup de choses au défaut de l'écriture , d'une manière même qui a quelque chose de plus commode qu'une Lettre.

Peintures passageres.

Les Peintures Caustiques & inéfaçables n'empêchoient pas les anciens, & n'empêchent point encore nos Sauvages de se donner l'agrément d'une autre Peinture passagère en guise de fard , qu'ils renouvellent toutes les fois qu'ils veulent se mettre sur leur propre. Les Auteurs anciens rendent généralement

ce témoignage des Indiens, des Afriquains, des Pictes, des Gelons, des Agathyrès, & de quantité d'autres Peuples; mais quelques-uns se peignoient tout le corps, ainsi que le pratiquoient encore les Ethiopiens du temps de Pline, * lequel assure qu'ils se coloroient de vermillon depuis les pieds jusques à la tête: C'étoient sans doute les Peuples qui alloient tous nus, lesquels en usoient de la sorte. D'autres se contentoient de quelques agrémens comme les Perses, † de qui Xénophon écrit que Cyrus leur avoit permis de se peindre le tour des yeux, afin qu'ils parussent les avoir plus beaux & plus vifs.

Chez les Romains, qui ne paroissent pas avoir grand goût pour la Peinture Caustique, au moins dans les derniers temps, cette autre Peinture que je puis appeller journalière, avoit non-seulement de la dignité & de la noblesse, mais encore quelque chose de sacré & de religieux, ‡ ainsi que Pline en fait foi. C'est pour cela qu'aux jours de Fêtes ils peignoient les Statuës de Jupiter avec du vermillon; parce que cette couleur imite davantage celle du feu. Ils peignoient de la même manière toutes les Statuës des Dieux, des demi-Dieux, des Héros, des Faunes, & des Satyres; c'est ce que nous exprimant parfaitement ces Vers de Virgile:

*§ Pan Deus Arcadia venit, quem vidimus ipse
Sanguineis Ebuli Baccis minoque rubentem.*

C'est aussi à quoi les Poètes & les Peintres

* Plinius, lib. 33. cap. 7.

† Xenophon, lib. 8. Cyrop. p. 1124.

‡ Plin. loc. cit.

§ Virg. Eclog. 10. v. 23.

44 MOEURS DES SAUVAGES
font allusion lorsqu'ils donnent aux Faunes &
aux Satyres un visage extrêmement allumé &
de couleur de sang. Ainsi quand Eglé peint
celui de Silène avec des meures :

† *Sanguineis frontem moris & tempora pingit.*

Cela ne doit point être regardé comme un badinage, ou une espèce de tour malin qu'on peut jouër à un homme endormi, mais comme une galanterie, dont Silène, qui dans un âge avancé avoit tous les agrémens de la jeunesse, devoit lui sçavoir gré, & par reconnaissance lui chanter les chansons qu'elle lui demandoit.

Dans leurs Triomphes, qui étoient comme une représentation de Jupiter dans sa gloire, le vainqueur, allant au Capitole offrir le sacrifice à ce Dieu, paroïssoit sur son Char, peint lui-même de vermillon depuis la tête jusques aux pieds. Camillus * triompha de cette sorte, comme Pline le dit dans l'endroit que je viens de citer. S. Isidore † de Séville rapporte aussi, que cela s'observoit universellement à l'égard de tous ceux à qui on décernoit cet honneur.

J'ai vû dans le Palais des Ursins, qu'occupoit feu M. le Cardinal de la Termoille, une Statuë d'un Hercule nud, piqué par tout le corps de petits cercles, avec un point dans le centre. Il n'y paroïssoit que cette peinture Caustique, & point d'autres couleurs, que le temps ait pû effacer. Mais peu de jours avant mon départ de Rome, on fit présent à M. l'Evêque de Sisteron, chargé pour lors des affaires du Roy auprès

† Virg. Eclog. 6. vers. 23.

* Plin. loc. cit.

† Isid. lib. 18. cap. 2.

de Sa Sainteté, d'un petit buste de Bacchus en marbre, d'une palme de hauteur, qu'on avoit trouvé, il y avoit peu de temps, en creusant dans la vigne du Noviciat des Jésuites, auprès de la porte Pie. Ce Buste me parut fort précieux, à cause de ces deux sortes de peintures qui s'y remarquent encore. La Cautique ne se voit bien que sur la joue gauche, elle prend à l'angle extérieur de l'œil, & serpentant le long de la joue, elle finit au-dessous de la mâchoire. Je ne pus assés distinguer la figure qu'elle représente. Peut être est-ce le serpent symbole de cette Divinité, & de toutes celles qui présidoient aux Orgies & aux Mystères. La peinture passagère est beaucoup plus sensible que la Cautique: le Cinnabre y est encore attaché autour des paupières, aux deux angles intérieurs des yeux, autour des oreilles, aux coins de la bouche, & sur le haut du front, où est une branche de Lierre qui lui fait une couronne.

J'eus l'honneur de le présenter à M. le Cardinal Gualtieri, & cette Eminence, qui joint un goût exquis pour l'Antiquité à toutes les autres qualitez, qui font un mérite sublime, me fit voir en même temps dans son riche Cabinet, deux Urnes Cinéraires, qui avoient été trouvées dans l'Ombrie, & où toutes les figures étoient peintes, chaque figure aiant une couleur uniforme, répandue également sur le visage, sur la chair, & sur les armes du personnage qu'elle représente. Cette Eminence me parut croire que ces Urnes étoient du temps des Anciens Tyrrhéniens: mais la finesse de l'Ouvrage, la forme des Casques & des Cuirasses à la Romaine, me persuadent qu'elles sont d'un

46 MOEURS DES SAUVAGES
Ouvrage beaucoup plus moderne , aussi-bien
que le petit Simulachte de Bacchus.

Religion dans la manière de couper les Cheveux.

On ne se contentoit pas de se peindre ainsi le Corps avec toutes sortes de couleurs , on les répandoit jusques sur les cheveux ; & tous les peuples barbares de l'Antiquité se faisoient un plaisir de les bien graisser , & de les relever par des couleurs artificielles. Il y avoit aussi différentes manières de les porter, où je crois qu'il entroit de la Religion , puisque Dieu défendit si expressément aux Juifs de couper les leurs à la façon des Gentils , afin de ne pas idolâtrer en ce point avec les Nations , qui ne connoissoient pas le Dieu d'Abraham & de Jacob.

Or les Nations avoient chacune sur cela leur idée particulière que les Auteurs Anciens nous ont fait connoître dans leurs écrits , & qu'on voit encore dans les Monumens qui nous restent de l'Antiquité. Les Egyptiens razoient entièrement leur tête pour les raisons que nous avons déjà apportées. Les Lycens * portoient la longue chévelure , & en étoient extrêmement jaloux. Mausole Roy de Carie , les ayant vaincus , leur imposa de très-grosses contributions. Ceux-ci ayant représenté qu'il leur étoit impossible de les payer , le vainqueur fit semblant d'écouter leurs raisons , & se contenta de leur ordonner de couper une partie de leurs cheveux , ce qui étoit alors une marque de servitude chez les Cariens , comme ce l'est encore aujourd'hui chez les Caraïbes & les Sauvages Méridionaux. Mais

17 * Aristot. Oeconom. lib. 2,

les Lyciens aimèrent mieux subir toutes les conditions les plus onéreuses, que d'exécuter ce dernier ordre, jugeant qu'il valoit mieux encore n'être que tributaires, quoiqu'il en pût coûter, que d'être esclaves. Les * Aufes peuples d'Afrique, coupoient leurs cheveux, & n'en laissoient qu'un flocon sur le devant. † Les Corybantes de Chalcide au contraire aiant remarqué que leurs ennemis les prenant aux cheveux, les terrassoient aisément, se faisoient razer tout le devant de la tête, & ne les laissoient croître qu'un peu par derrière depuis une oreille jusques à l'autre. † Les Abantes étoient tonsus de la même manière, aussi-bien que les Machlyens. On apella cette tonsure *Thesicide* en l'honneur de Thésée, qui fit couper ainsi les liens, lorsqu'il en consacra les prémices à l'Oracle de Delphes : on la nomma aussi *Hectoride* en mémoire d'Hector. § Les Macés razoient les deux côtés de la tête, & ne laissoient qu'une hure sur le sommet, laquelle prenoit depuis le front jusqu'à la naissance du col. Les Maxiens qui se glorifioient d'être descendus des Troyens, * & qui se peignoient tout le corps avec du vermillon, faisoient couper tout le côté gauche jusqu'à la peau, & ne touchoient point au côté droit. J'ai lû quelque part, mais je ne sçais plus où c'est, que d'autres au contraire laissoient croître leurs cheveux à hauche, & razoient tout le côté droit pour en avoir plus de facilité à tirer de l'arc.

* Herodot. lib. 4. n. 180.

† Strabo, lib. 10. pag. 310.

‡ Plusarch. in Thése, Herodot. lib. 4. n. 180.

§ Herodot. lib. 4. n. 177.

¶ Herodot. lib. 4. n. 191.

Les Arabes se faisoient tondre en rond , ne portant de cheveux que depuis le sommet de la tête jusques aux oreilles. * Ils prétendoient imiter en cela le Dieu Bacchus ; & c'est la tonsure qu'on appelloit Bacchique.

L'Amérique renferme encore dans son sein une multitude de Nations , en qui l'on voit la bizarerie de presque toutes ces chévelures différentes. Les Bresiliens portent tous uniformément la tonsure Theseide ou des Corybantes de Chalcide ; & Hierôme Staad , qui ne sçavoit pas ce point d'Histoire & qui ne faisoit attention qu'à la tonsure Monachale ; en a tiré une mauvaise conclusion , en croiant qu'ils l'avoient reçüe de S. Thomas ou des Apôtres , qui anciennement leur avoient annoncé l'Evangile. Les Iroquois laissoient croître la leur absolument , sans la couper comme les Lyciens ; ils la graissbient simplement , sans y mettre de couleurs ; ils n'en mettoient pas même sur leur corps ou sur leur visage , si ce n'est en temps de guerre ; ensorte que c'étoit-là une espèce de déclaration qu'ils alloient chercher l'ennemi : mais le mélange des Nations aiant corrompu leurs mœurs , ainsi que je l'ai déjà dit , les a aussi changées sur ce point , comme sur beaucoup d'autres ; de manière que leurs Anciens se plaignent aujourd'hui , comme Juvénal † faisoit de son temps , en voiant la Ville de Ronte infectée de tous les désordres de la Grèce.

Leurs jeunes gens tout occupés de la vanité & du desir de plaire , ont recours à l'Art pour s'embellir , & empruntent des ornemens

* Herodot. lib. 3. n. 8.

† Juvénal, Sat. 3.

ornemens étrangers, un agrément qu'ils ne croyent pas pouvoit trouver en eux-mêmes. Notre manière de s'ajuster, laquelle paroît ridicule aux Chinois, ne leur déplaît pas : mais il ont une complaisance infinie, quand ils sont accommodés à leur mode. Leur toilette n'est pas des mieux fournies, mais ils y mettent un temps infini, & elle les occupe autant que les Dames d'Europe, & beaucoup plus que les leurs, qui paroissent persuadées que la bien-scance, la pudeur, & leurs travaux domestiques, demandent plus de modestie & de simplicité.

Un jeune Iroquois donc, pour embellir sa tête, coupe ses cheveux d'un côté à deux travers de doigt de la peau, & il les laisse croître de l'autre dans toute leur longueur. Pour les ajuster ensuite après les avoir graissés & bien peignez, il pratique sur le haut de sa tête un ou trois petits toupets en forme d'aigrette ; il y attache, avec un peu de cuir façonné, un petit morceau de porcelaine blanche ; & il passe dans la base de l'aigrette du milieu un tuyau de plume orné de diverses couleurs. Il fait relever à contre-poil avec du suif les cheveux du côté qui est rond ; il tresse ceux du côté opposé & les ramasse sous l'oreille en nœud de Ruban ; il fait une autre petite tresse au milieu du front, qu'il laisse pendre sur l'une des paupières & qu'il r'attache sur le côté.

Ses oreilles sont percées d'ordinaire en trois endroits. Les trous en sont fort grands & garnis de noyaux de porcelaine de la grosseur d'un pouce, enfilez dans des rubans qui pendent sur la poitrine ; ou bien il y insère un fil de cuivre en ligne spirale de la longueur du doigt, & d'un pouce de diamètre.

10 MOEURS DES SAUVAGES

Il y ajoute outre cela un duvet très-fin de peau de Cigne : ce duvet fait sur chaque oreille un volume de la grosseur du poing. Dans les jours de montre & de fête solennelle, il répand encore ce duvet sur toute sa tête ; & pour couronner l'ouvrage, il fait sortir au dessus d'une oreille une aigrette, une aîle, ou la dépouille entière de quelque oiseau rare. Quelques-uns se font une espèce de diadème d'un petit collier de porcelaine ou de peau de Marte, qui après leur avoir ceint la tête, flotte agréablement par derrière sur leurs épaules.

Le vermillon & d'autres couleurs détrempées dans l'huile, ou mêlées avec le suif & la graisse, sont bizarrement répandues non-seulement sur le visage, mais encore sur les cheveux, & sur le duvet des oreilles & de la tête, avec quelque différence néanmoins de ce qu'ils ont coutume de faire, quand ils doivent aller en guerre ; car alors leur visage est entièrement peint, au lieu qu'ils se contentent communément de quelques embellissemens.

Pour ce qui est des Sauvages qui sont toujours nus, tous les matins ils se donnent un habit de couleur : le fond en est d'écarlate qu'ils ont soin de damasquiner, en y ajoutant plusieurs autres figures de différentes couleurs, pour relever celle du fond de l'habit. Dès qu'ils sont sortis du bain, & qu'ils se sont un peu séchez, leurs femmes viennent dans le Carbet avec des Calebasses pleines de Rocou, & d'autres couleurs détrempées dans l'huile de Palmiste ou de Jenipat. Elles peignent d'abord tout le corps avec le Rocou, & ajoutent ensuite plusieurs autres ornemens. Les jours de fête & de

solemnité ils se font outre cela frotter tout le corps dans une eau gluante, sur laquelle ils répandent une poudre cendrée faite de coques d'œuf, ou bien une espèce de duvet qui s'y attache, & les fait paroître enplumés comme des Oyseaux, d'autres usent d'une pâte gommée & odoriférante, sur laquelle ils appliquent les plus belles fleurs qui croissent dans leur País.

Plusieurs Nations se percent le cartilage du nez entre les narines, & y attachent une pierre verte transparente & taillée en fer de flèche, ou bien ils y insèrent une plume, qui s'étendant des deux côtés, leur fait une espèce de moustache. Les Brésilens & les Caraïbes se font outre cela de grandes ouvertures dans la lèvre inférieure & dans les jouës: ils font passer dans ces ouvertures, de gros boutons de porcelaine arrondis, ou taillez en point de Diamant. Ces ornemens leur sont assés incommodes lorsqu'ils mangent: mais le sexe se persuadera aisément qu'ils souffrent volontiers cette incommodité, s'ils ont dans l'idée, qu'ils en ont plus d'agrément. La beauté coûte encore davantage à une certaine Nation de Sauvages, si toutefois c'est par ce principe qu'ils font ce que * Lopes de Gomara en a rapporté. Cet Auteur dit que les Hommes s'y percent une mammelle, & quelques-uns tous les deux, & insèrent dans les trous certaines petites canes de la longueur d'une Palme & demie. Ils se percent aussi le gras des cuisses, & y font entrer des cannes comme dans leurs mammellés; ces Sauvages sont placés dans le fonds du Golphe du Mexique, &

II. MOEURS DES SAUVAGES
habitent une Isle qui n'est pas fort éloignée
de Panuco.

Les femmes des Sauvages entretiennent
leurs cheveux, & en sont jalouses au-de-là de
ce qu'on peut imaginer. L'affront le plus san-
glant qu'on pût leur faire, ce seroit de les
leur couper, elles n'oseroient alors se mon-
trer; & si dans le deuil elles en coupent quel-
que chose, ce n'est que pour se condamner à
la retraite. Leurs cheveux & généralement
ceux de tous les Sauvages, sont très-beaux
& du noir le plus foncé qu'il y ait; elles les
graissent d'huile, & ont très-grand soin de
les peigner. Quant à la manière de les por-
ter, elles se distinguent par tout de celle
dont les hommes portent les leurs, excepté
chez les Caraïbes des Antilles, & chez les
Galibis, où les femmes les accommodent
presque de la même manière que leurs ma-
ris: mais elles ont aussi quelque chose de par-
ticulier qui les distingue, & que les femmes
n'ont point ailleurs: ce sont les Brodequins
qui sont la marque infailible de leur liberté,
& qu'il n'est point permis aux esclaves de
porter. C'est une espèce de chaussure qui con-
siste en deux pièces, cousues de jonc & de
coton fort proprement travaillées, & qui
serrant la jambe par ses deux extrémités, font
enfler le gras de la jambe, & le font paroître
plus plein & plus rebondi.

La plupart des femmes chez les Nations
Sauvages, tressent leur cheveux, & les lais-
sent pendre. Les femmes Iroquoises & Hu-
ronnes, les partagent des deux côtés de la tête,
les faisant tous revenir par derrière, où
elles les lient le plus près de la tête qu'elles
peuvent; elles reprennent ensuite ces che-
veux pendans, y mêlent de l'écorce oucas-

A M E R I Q U A I N S.

Se de Péruche, qui sert à les conserver, & après les avoir repliés, de manière qu'ils ne descendent pas plus bas que les reins, elles les enveloppent d'une peau d'anguille préparée, & enduite de vermillon bien éclatant. C'est en cela qu'elles font principalement consister leur beauté. Les femmes des Sauvages de l'Amérique Méridionale se peignent le corps comme les hommes, mais d'une manière différente & distinctive. Dans la Septentrionale elles se contentent de se donner au visage quelques agrémens de cette peinture; on doit cependant en excepter les Iroquoises, qui ne font tout au plus que tracer une ligne de vermillon, depuis le sommet de la tête jusqu'à la naissance du front dans la séparation des cheveux. Leurs nez ne sont point percés, leurs oreilles le sont, comme celles des Hommes, en trois endroits, mais les ouvertures en sont plus petites; elles y passent quelques pendans de porcelaine, ou de pierre rouge taillée en fer de flèche, ou bien des canons de porcelaine, qui sont faits comme des tuyaux de pipe de Hollande.

Les huiles dont les Sauvages se graissent, les rendent extrêmement puants & crasseux; ce sont des huiles simples d'animaux, de poissons, ou de quelques plantes, qui ont presque toutes des odeurs fortes, & qui rancissent aisément: mais ces huiles leur sont absolument nécessaires, & ils sont mangés de vermine quand elles leur manquent. Comme ils n'ont raffiné rien, ils n'ont pû corriger cette puanteur: les essences & par les parfums que les Nations polices ont substitué depuis long-temps à la simplicité des huiles & des graisses dont les Sauvages se servent encore.

74. MŒURS DES SAUVAGES

Tous les autres ornemens des Sauvages consistent en des couronnes, des colliers qu'ils mettent autour de leur col, d'autres colliers ou bandes de porcelaine taillée en rond, en noyaux, en canons, en fer de flèche, ou bien en cylindres : en des bracelets de la même manière, en divers ouvrages de plumasserie, ou travaillés en poil d'Élan, de Bœuf sauvage, & de Porc-épy, dont chacun se fait une parure selon son goût, tandis qu'il est dans un âge propre à ces amusemens : mais dès que cet âge est passé, il se fait une gloire de vivre dans une négligence toute opposée, & de ne porter plus rien de superflu, ou qui ne soit usé, afin de faire comprendre qu'il pense à des choses plus sérieuses.

La couronne n'étoit pas dans les premiers temps une marque distinctive de la Royauté, elle en étoit une cependant de considération & de distinction. On la donnoit pour récompense à ceux qui remportoient le prix dans les Jeux institués à l'honneur des Dieux. Les Romains ennemis des Rois, en avoient de plusieurs sortes pour reconnoître différentes espèces de services rendus à la République. On voit des Couronnes chez presque toutes les Nations Sauvages, dont les rayons sont faits de plumes de différentes couleurs, & dans le cercle desquelles sont enchassés des becs d'oiseaux en guise de diamants, des ongles d'animaux extraordinaires, & quelquefois des petites cornes de chevreuil. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que jamais les femmes ne se donnent cet ornement; les hommes même ne le prennent que dans leurs plus grandes solennités, mais sur-tout lorsqu'ils chantent la guerre & qu'ils y vont; ils en parent aussi la tête de leurs es-

AMÉRIQUAINS.

claves le jour de leur entrée publique. Le Législateur de Sparte avoit fait une Loi à tout Lacédémonien d'aller au combat, vêtu de pourpre, chantant & dansant, & ayant la couronne sur la tête. Comme les habits n'étoient pas bien communs au tems de Lycurgue, & que dans les combats & dans tous les autres exercices de leurs Gymnases, les filles même étoient toutes nuës, je me persuade que l'habit de pourpre ordonné par ce Législateur, étoit une couche de vermillon, & je me représente un Lacédémonien allant au combat, tel absolument qu'est un Guerrier Caraïbe.

Les colliers que les Sauvages mettent quelquefois autour de leur cou, ont près d'un pied de diamètre, & ne diffèrent point de ceux qu'on voit encore sur quelques Antiques au col des Statues des Barbares. Les Sauvages Septentrionaux portent aussi sur leur poitrine une plaque de porcelaine creuse de la longueur de la main qui fait le même effet, que ce qu'on apelloit *Bulla* chez les Romains. Les Méridionaux portent des plaques d'un métal mixte entre l'or & le cuivre, qu'on nomme des *Caracolis*; ces plaques sont ordinairement de la forme d'un Croissant, comme ce qu'on apelloit dans l'Antiquité *Lunula*, qui étoit un ornement des femmes.

On peut ajouter aux ornemens des Sauvages, la gomme dont parle le * Pere de la Neuville, & qui a quelque chose de si singulier, que ses paroles méritent bien d'être rapportées.

» J'oubliois, dit-il, à vous parler d'un des

* Troisième Lettre du P. de la Neuville. Mémoires de Trévoux, Mars 1723.

16 MŒURS DES SAUVAGES

plus curieux Ouvrages de nos Indiens :
 c'est une espèce de poire creuse & fort ma-
 niable, qui leur sert de seringue : elle est
 faite d'une gomme, laquelle a une vertu de
 ressort si surprenante, qu'elle fait autant
 de bonds qu'une balle de Paume. Elle ne
 fond point, quelque chaude que soit l'eau
 dont on remplit la poire, qui a assez l'air
 & la couleur d'une Eolipile de Cuivre bien
 passé : Elle dure très-long-tems : on l'é-
 tend sans la gâter jusqu'à lui donner la lon-
 gueur d'une demie aulne, quoi-que dans
 son volume ordinaire elle ne soit ni plus
 longue, ni plus grosse qu'une poire de bon
 chrétien : nos Indiens ont des anneaux de
 la même gomme, lesquels se métamor-
 phosent en brasselers, en jarretières, en
 colliers, en ceintures, & redeviennent an-
 neaux : ils serrent exactement le doigt sans
 égard à la petitesse & à la grosseur : tirez
 l'anneau du doigt, il se prêtera, si vous le
 voulez, à tous les doigts réunis, & passe-
 ra au bras comme un brasseler ; tirez-le de-
 rechef pour le porter à la tête, il s'aug-
 mentera sans effort pour la couronner, &
 se rétrécira lorsque vous l'aurez fait descen-
 dre sur le col en guise de collier : il s'allon-
 gera encore pour embrasser tout le corps,
 & pour passer du col & des épaules à la
 ceinture ; enfin descendu jusques en bas, il
 reprendra sa forme naturelle pour servir
 d'anneau comme auparavant, sans avoir
 rien perdu de sa mollesse & de son ressort ;
 car outre que rien ne le peut casser, il ne
 serre ni moins ni plus le bras, la tête, le
 cou & les reins, que le doigt. J'ai vû un
 Indien qui donnoit à cet anneau un usage
 encore plus extraordinaire, & qui montre

G E S
Indiens :
fort ma-
: elle est
vertu de
t autant
Elle ne
soit l'eau
ffez l'air
vre bien
on l'é-
r la lon-
ue dans
ni plus
e de bon
eaux de
étamor-
res, en
nent an-
igt sans
: tirez
vous le
passé-
le de-
s'aug-
ner, &
décent-
allon-
corps,
es à la
pas, il
servit
avoit
ffort ;
il ne
re, le
vu un
usage
contre

AMERIQUAINS.

6 bien le ressort infini de cette gomme. Il s'en
servoit comme de corde à son Arc.

De tout ce que je viens de dire de la ma-
nière de s'orner, on conclura aisément, que
les Sauvages, au lieu d'ajouter à leur beauté
naturelle, (car ils sont presque tous bien
faits,) travaillent à se rendre laids & à se
défigurer. Cela est vrai aussi ; cependant
quand ils sont bien parez à leur mode, l'as-
semblage bizarre de tous leurs ornemens,
non-seulement n'a rien qui choque, mais il
a un je ne sçai quoi qui plaît, & leur donne
de la bonne grace.



OCCUPATIONS
DES FEMMES

LES Femmes des Sauvages, * ainsi que les
Amazones, les Femmes des Peuples de
Thrace, de Scythie, d'Espagne & des au-
tres Peuples Barbares de l'Antiquité, travail-
lent les Champs, comme font aujourd'hui
les femmes de Gascogne, de Bearn & de
Bresse, qu'on voit souvent mener la Char-
ruë, tandis que leurs maris filent la que-
noüille. Le grain qu'elles sement, c'est le
Maïs, connu autrement sous les noms de
bled d'Inde, bled d'Espagne, & bled de
Turquie, lequel est le fondement de la nour-
riture de presque toutes les Nations séden-
taires d'un bout de l'Amérique à l'autre.

C,

* Strabo, Lib. 3. p. 314.

De la Nourriture.

* Jules Scaliger a prétendu que cette sorte de bled avoit été absolument inconnuë aux Anciens; mais je ne suis point du sentiment de cet Auteur. Peut-on en effet imaginer, que cette multitude de Peuples différens qui ont passé en Amérique, & qui s'y sont transportez, non-seulement des extrémitéz de l'Asie, mais encore de l'Afrique & de l'Europe, se trouvent aujourd'hui n'avoir de toutes les plantes frumentacées, que cette espèce seule, sans penser en même-tems que c'étoit celle qui étoit en usage parmi les mêmes Peuples au tems de leur transmigration? Nous les trouvons encore fidèles à garder les pratiques de leurs Ancêtres, après une longue suite de siècles, & nous voïons de nos yeux chez eux les mêmes coutumes, dont nous découvrons tous les vestiges à travers les ténèbres des tems, que leur éloignement rend les plus obscurs; sera-t'il croïable qu'ils auront été plus fidèles à perpétuer des usages arbitraires, qu'ils l'auront été dans ce qui importe le plus à la vie, qui en est le fondement & le soutien?

Du Maïs ou Bled d'Indes.

Le Maïs, ainsi que je viens de le dire, est la nourriture commune de tous les Sauvages sédentaires, depuis le fonds du Brésil jusques aux extrémitéz du Canada, même de la plupart de ceux qui ont l'usage de la racine du Manioc: Nè seroit-il pas plus naturel de penser qu'il auroit été la première

nourriture des Hommes après les glands des Chênes, ou des Hêtres de Dodone ? Qu'il l'a été pendant plusieurs siècles, après lesquels on a substitué d'autres espèces de grains qu'on aura trouvé d'un meilleur usage, & qui auront fait abandonner les premières ?

Tout ceci n'est point sans fondement, & peut se justifier par les Auteurs. Car en premier lieu, les Auteurs sont embarrassés, & ne conviennent point des termes pour nous expliquer les diverses espèces de Plantes frumentacées; de sorte qu'il faut aujourd'hui deviner pour les entendre, & avouer qu'ils ont employé les mêmes termes pour nous faire connoître des Plantes différentes, ou différens termes, pour signifier la même Plante. Pline lui-même nous le déclare nettement, en disant que les espèces de froment ne sont pas les mêmes par tout, & que dans les divers endroits où l'on se sert des mêmes espèces, elles n'ont pas le même nom. * *Frumenti genera non eadem ubique, nec ubi eadem sunt, iisdem nominibus.*

En second lieu, il est facile de faire voir des substitutions d'une espèce à une autre en différens temps & en divers lieux, de manière que celle qui étoit une nourriture commune & ordinaire dans un pays en certains temps, y devenoit ensuite si rare, qu'après un certain nombre d'années elle y étoit tout-à-fait hors d'usage, & quelquefois inconnue. En troisième lieu, on peut par des conjectures presque évidentes, comme démontrer par les Auteurs, que le Bled d'Inde a été non-seulement connu, mais encore en usage chez plusieurs Peuples. Enfin on peut tirer un très-fort préjugé de cela même, de ce que les Amériquains préparent aujourd'hui leur Bled d'In-

* Plin. Hist. nat. Lib. 18. cap. 8.

60 MOEURS DES SAUVAGES

de absolument de la même manière, que les Anciens préparoient eux-mêmes leurs grains, avant d'avoir inventé l'usage des Moulins, des Fours, & plusieurs autres choses que la suite des temps a mises au jour, & perfectionnées selon la nécessité, ou même selon la qualité des especes de grains, qui ont été mis successivement en vogue.

La plupart des termes dont on s'est servi pour nommer les plantes frumentacées, sont des termes génériques, qui par la force de leur signification ne désignent pas une espece plutôt qu'une autre, quoique dans la suite on en ait fait l'application à des especes particulières. Tels sont les termes *Far*, *Ador*, *Alica*, *Hordeum*, *Triſum*, *Fruſentum*. Calépin * dans son Dictionnaire au mot *Far*, dit que c'étoit un nom générique pour signifier toutes les especes de Planes frumentacées. Il étoit ainsi nommé, parce qu'il étoit porté & produit par la terre, ou bien du verbe *Frangere*, parce qu'on le brisoit dans des mortiers ou dans des moulins. Le *Far* déterminé à une espece particulière, se nommoit *Ador*. Festus † tire l'étymologie de ce mot du verbe *Edere*, manger, & dit qu'anciennement il étoit appelé *Edor*. Il ajoute qu'il pouvoit aussi venir du verbe *Aduror*, parce qu'on le torréfioit avant que de le piler ou de le moudre. L'*Alica* étoit aussi un nom générique. Festus fait venir ce mot du verbe *Alere*, nourrir. §. L'*Alica* déterminé à une espece particulière,

* Calépin. *Far*. Olim nomen generale fuit ad omnia genera frumentorum, ita dictum à ferendo, vel à faciendo.

† Festus *Ador*. *Farris* genus *Edor* quondam appellatum ab edendo: vel quod aduratur ut fiat tostum, unde in *Græcificis* mela salsa efficitur.

§ Festus *Alica*. *Alica* dicitur quod alit corpus.

que les
grains,
moulin,
que la
fection
la qua-
été mis

est servi
es, sont
orce de
e espece
la suite
ces par-
Ador,
Cale-
ar, dit
signifier
ntacées.
it porté
u verbe
es mor-
erminé
it Ador.
u verbe
ment il
ouvoit
i'on le
e mou-
ue. Fe-
urrit. S.
ulière,

nia ge-
iando.
vellatum
s in sa-

AMÉRIQUAINS.

61

se nommoit *Alicastrum*, qui étoit une sorte de froment plus nourrissant que les autres. Le Far & l'Alica étoient outre cela des compositions de diverses sortes de Plantes frumentacées, de là vient qu'on trouve souvent dans les Auteurs, ces termes *Far Triticum*, *Far Adorem*, *Far Hordeacrum*, *Alica ex Zea*, *Alica Adulcerina*, &c. L'Orge, ou *Hordeum*, étoit ainsi appelé à cause de sa promptitude à venir à maturité. Le mot *Triticum* porte avec soi son étymologie à *Triturâ*, du verbe *Teo*, piler, broyer, & *frumentum* est tiré du mot *Frumen*, lequel dans le vieux langage Latin †, signifie le palais de la bouche, par où il faut que toute nourriture passe.*

Il n'entre point dans une plus grande explication des autres termes, qui par leur signification propre ne nous donneroient pas une connoissance plus distincte de l'espece particulière à laquelle ils étoient appliquez. Il me suffit d'en conclure que les termes étant génériques, ont pu être successivement attribuez à des especes différentes, à mesure qu'on en changeoit, & qu'on en substituoit une autre pour servir de nourriture commune & ordinaire, laquelle pourra être nommée *Alica*, parce qu'elle nourrit *Far*, parce que la terre la produit; *Triticum*, parce qu'on est obligé de la broyer & de la moudre; ainsi du reste, dont on peut voir les étymologies plus au long dans S. Isidore de Seville †.

L'universalité de ces termes a embarrassé les Auteurs, tant anciens que modernes, & a causé entre eux des disputes & des contra-

* *Isidor. Orig. lib. 17. cap. 3.*

† *Isidor. Hispal. Orig. Lib. 17. cap. 3. Frumenta sunt pro-
priè quæ Aristas habent. Fruges autem, reliqua. Frumenta
autem vel fruges à frumendo, hoc est à vellendo dicunt, nam
frumen dicitur summa pars gulæ.*

62 MOEURS DES SAUVAGES
 d'étions de sentimens, qu'il n'est pas facile
 d'accorder. Pline * affute que ceux qui se
 servent de cette espece qu'on appelle *Zea*,
 n'ont point l'usage du *Far*; cependant Denys
 d'Halicarnasse § appelle *Zea*, aussi bien que
 Strabon ¶, ce que Pline appelle *Far*. Gal-
 lien † rapporte les différens sentimens des
 Anciens, pour expliquer quelles étoient les
 especes distinguées par ces noms *Oliva*, *Typhe*,
Zea. Après les avoir exposez, il conclut en
 disant que c'étoit la même chose sous divers
 noms. Anguillara a les distingue; & sous ces
 trois noms comprend trois especes connues
 en Italie sous ceux de *Spelta*, *Scandelia* & *Far-
 ro*. Jules Scaliger croit b que *Typhe* est le se-
 gle; *Zea*, le bled blanc, ou l'Epeautre il
 croit aussi que l'*Oliva* & l'*Oriza* sont deux
 noms communs au Ris. En voila assez pour
 faire comprendre que si les Auteurs, que
 nous pouvons regarder comme Modernes,
 n'ont pû s'accorder sur ce que pensoient De-
 nys d'Halicarnasse, Pline, Strabon, & leurs
 autres contemporains, ceux-ci pourroient
 avoir eu de plus grandes difficultez encore,
 pour sçavoir au juste ce qui étoit de l'usage
 dans des temps fort éloignez de celui auquel
 ils écrivoient, & plus obscurs encore que
 les siècles qui se sont écoulés depuis eux jus-
 qu'à nous, à cause que ces premiers temps,
 qui étoient ceux de la Barbarie & de l'Origi-
 ne des Nations, ont toujours été envelopez
 des ténèbres de l'ignorance.

Je ne préens pas dire que le *Far*, dont le
 Peuple Romain s'est servi uniquement pen-

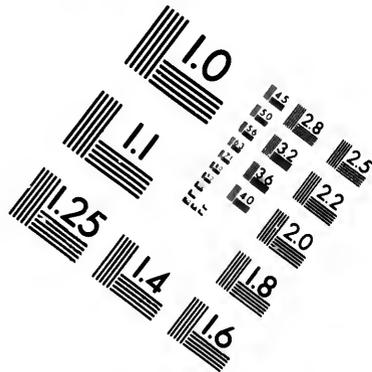
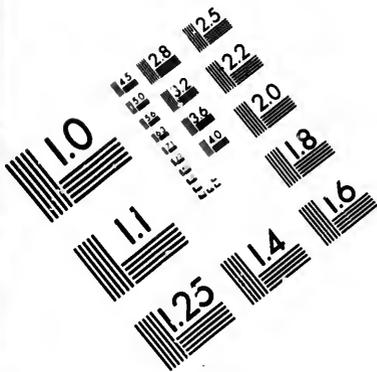
* Plin. lib. 18. cap. 8. † Dion. Halyc. lib. 2. Ant. Rom.
 p. 99. § Strabo lib. 4. p. 242. † Galen. lib. 1. de Alim.
 Facul. cap. 7. § Anguillara part. 6. p. 28. b Jules. Scaliger
 Exerc. 292. p. 368.

AMERIQUAINS.

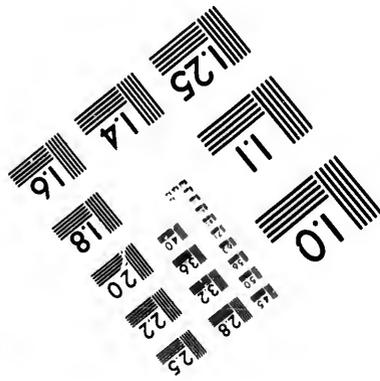
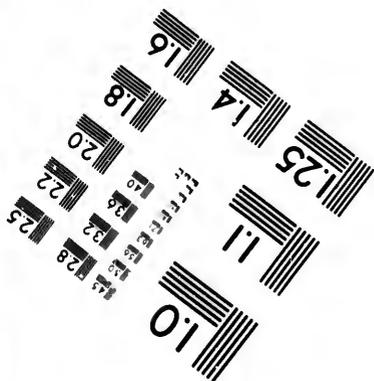
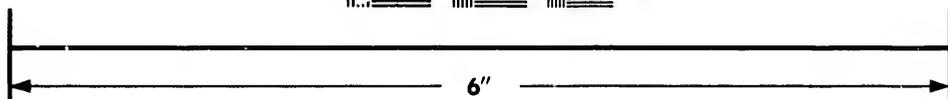
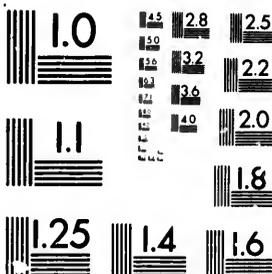
dant les trois cens premières années depuis la fondation de Rome, soit une même chose avec le Maïs; on pourroit me faire sur cela une forte objection, qui est que cette espece de Bled ne s'étoit point perdue, puisqu'on s'en servoit encore à Rome du temps de Plin dans les Sacrifices, dans les Mariages, & dans les autres choses qui appartiennent à la Religion, par respect pour l'Antiquité; & quoique nous ne scachions pas précisément quelle espece de Bled c'étoit que le Far, & si c'étoit le même que le *Farro*, dont les Italiens se servent aujourd'hui. Plin nous en dit assez pour nous faire croire que ce n'étoit point le Maïs, à moins qu'on ne voulût dire, que cette institution respectueuse pour les pratiques de leurs Ancêtres, quoique beaucoup plus ancienne que Plin, étoit cependant postérieure aux substitutions qu'on auroit fait de plusieurs especes de Plantes frumentacées, qui auroient eu successivement le nom de *Far*.

Les Auteurs eux-mêmes nous donnent des exemples de ces substitutions. Et sans entrer dans un long détail, il nous doit suffire de ce qu'ils ont dit par rapport à l'Orge, lequel étoit chez les Grecs dans la même degré de vénération que le *Far* chez les Romains; parce qu'il avoit été leur première nourriture, comme l'Avoine l'étoit des Peuples de Germanie, l'Orge & le Eotos de ceux d'Egypte & de Lybie, le Panis des Peuples d'Aquitaine, le Millet des Méotes & des Sarmates, & ainsi de plusieurs autres, qui certainement ont changé de nourriture, & même plusieurs fois.

Le froment que les François ont porté en Amérique, y est certainement bien plus ré-



**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 28 25
32 22
20

10

64 MOEURS DES SAUVAGES

cent que le Maïs. Les Sauvages donnent cependant dans leur Langue le même nom à l'un & à l'autre. Je suppose que dans la suite des temps, préférant au Bled d'Inde le froment ou Bled François, qui vaut incomparablement mieux sans contredit, ils ne fissent plus d'usage que de ce dernier : quelle marque auront les siècles à venir de cette substitution, le nom étant absolument le même. Il faut donc que l'Histoire de nos jours leur apprenne d'une manière claire, & qui ne fasse point de confusion dans la postérité. Or les Sauvages qui n'ont point d'écriture, ni d'Annales, ne peuvent transmettre cette connoissance à l'avenir par eux-mêmes. Les premiers temps ayant été aussi plongés pendant plusieurs siècles dans cette ignorance profonde où sont aujourd'hui les Américains, ont été dans la même situation & au même niveau que les Barbares, & n'ont point laissé de faites des événemens arrivez pendant leur barbarie, ou n'en ont laissé que de fabuleux.

De ces différentes especes de Grains dont les divers peuples se nourrissoient, quelques-unes ne servent que pour les animaux ; d'autres sont inconnues, & ne se voyent plus dans les pays où elles étoient cultivées ; ou bien, elles s'y sont éclipsees pour un temps, comme il est facile de le prouver par rapport au Bled d'Inde même. Car supposé que cette Plante eût toujours été étrangère à Rome, comme elle l'étoit du temps de Pline, on ne peut presque nier qu'elle n'y parut au moins de son temps. Quoiqu'en puisse dire Scaliger, on doit expliquer du Bled d'Inde ces paroles de Pline *.

Milium intra hos decem annos ex India in Italiam inuectum est nigrum co-

* Plin. lib. 18. cap. 2.

AMÉRIQUAINS.

lore, Amplum Grana, arundineum culmo, ad-
lestiit ad pedes altitudine septem, Lobas vocant,
omnium frugum fertilissimum, ex uno grano terni
sextarii gignuntur. Dans le cours de ces dix an-
 pées on a apporté de l'Inde en Italie une es-
 pece de Millet noir en couleur, dont le grain
 est fort gros, & le chaume semblable aux
 cannes, & aux roseaux; il croît à la hauteur
 de sept pieds. Ses tiges qu'on nomme Lobas,
 ou Phobas, selon la remarque du Pere Har-
 douin, sont très grandes. C'est de toutes les
 Plantes frumentacées la plus fertile; un seul
 grain produit trois septiers.

On met avec raison le Maïs au rang des
 Plantes miliacées & arundinacées, à cause des
 ressemblances qu'il a avec ces sortes de Plan-
 tes, ressemblances qu'on peut confronter
 dans Théophraste & dans les autres Botanis-
 tes. Au reste, Pline a fort bien caractérisé le
 Maïs par sa fécondité, sa qualité, la hauteur
 de sa tige, & la grosseur de son grain. Pour
 ce qui est de la couleur, il y en a de plusieurs
 sortes; l'un tire sur le noir, l'autre sur le bleu
 & sur le pourpre; le plus commun est d'un
 jaune de paille plus ou moins foncé, selon le
 terrain ou le degré de maturité. Ces diffé-
 rences sont purement accidentelles, ou sui-
 vent les différentes especes de Maïs. La plu-
 part des Relations anciennes & modernes ap-
 pellent le Maïs, ou simplement du Mil, ou
 du gros Mil, pour le distinguer du Mil ordi-
 naire & de la petite espece. Et parlant de ses
 tiges, elles les nomment les cannes de Bled
 d'Inde.

Cela doit servir à nous faire entendre les
 Auteurs, quand ils nous racontent de cer-
 tains Peuples, qu'ils font leur nourriture or-
 dinaire du fruit des Roseaux, comme E-

86 MOEURS DES SAUVAGES
 lien *, Strabon †, Diodore de Sicile †, l'as-
 surent des Indiens en général, des Habitans de
 la Tapobrane des Ethiopiens, &c. C'est aussi
 du Maïs qu'ont voulu probablement parler
 les Auteurs, qui ont écrit que les Indiens, les
 Peupies des environs des Palus Méotides,
 & les Sarmates vivoient de Millet. Philo-
 strate § caractérise le Millet presque aussi-
 bien que Pline dans la vie d'Apollonius de
 Thyane. Car parlant de l'Inde, il dit : » Que
 » la terre y est noire, fertile en toutes sor-
 » tes de fruits ; que les pailles & les tiges
 » des Plantes frumentacées y sont de la gros-
 » seur des cannes & des roseaux ; mais sur-
 » tout qu'elle porte du Millet & du Sésame
 » d'une prodigieuse grosseur. » On ne peut
 pareillement le méconnoître dans ce que dit
 Hérodote † en faisant la Description des
 Mœurs des Indiens. » Ils vivent, dit-il,
 » d'herbages, & ils ont une espèce de se-
 » mençe, laquelle se rapporte au Millet,
 » que la terre produit d'elle-même, enve-
 » loppée dans son calice; après l'avoir cueil-
 » li ils la font cuire dans son propre calice
 » & s'en nourrissent. » * Le même Auteur,
 parlant du Froment & de l'Orge des Baby-
 loniens, dit que les feuilles de leur tige
 sont larges, au moins de quatre doigts. Or
 il semble que cela ne peut convenir qu'au
 Maïs. † Théophraste aura peut-être voulu
 parler de la même Plante, quand il a écrit
 sur le rapport qu'on luy en avoit fait, qu'au
 de-là de la Bactriane, le Froment y vient si
 prodigieux, que chaque grain peut être

* *Strabo. Lib. 3. c. 39.* † *Strabo Lib. 11.* † *Diodor.*
Sic. Lib. 3. p. 99. § *Philostrot. Lib. 3. in vita Apollon.*
 † *Herodot. Lib. 3. n. 100.* * *Herodot. Lib. 3. n. 123.*
 † *Theophrast. Lib. 8. c. 4.*

comparé pour sa grosseur au noyau des Olives. A present que ces païs nous sont plus connus qu'ils n'étoient aux Anciens, je ne sçache pas qu'il y ait d'autres espèces de grains à qui cela puisse convenir qu'au bled d'Inde.

Le Millet dont vivoient les Sarmates & les Méotiens § étoit le même que cultivoient les Amazones leurs épouses. Apollonius de Rhodes parlant des Chalybes qui étoient au voisinage des Amazones, dit qu'ils n'avoient point l'usage du Labour, ni aucune manière de semer & de faire croître la Plante, laquelle a le goût du Miel. Qu'ils n'avoient pas non plus de Troupeaux, mais qu'ils achetoient de leurs voisins ce qui leur étoit nécessaire, & qu'ils le commerçoient avec du fer, lequel ils sçavoient fort bien mettre en œuvre. † Or certe Plante qui a le goût du Miel, à moins que ce ne soit le Gom* dont usent aujourd'hui les Mingreliens, ne peut être autre chose que le bled d'Inde. Dans la Langue des Anciens Celtes, ¶ le mot *Mel* signifie également du *Miel* & du *Mil*. Il seroit d'autant moins surprenant

§ *Apollo. Rhodiæ. Lib. 2. v. 1005.*

† *Chardin voyage en Perse par la Mer Noire & par la Colchide p. 74.*

* Le Gom est une sorte de grain, qui se cueille dans la Mingrelie, menu comme la Costiaude, & qui ressemble assez au Millet, il produit un Tuyau de la grosseur du pouce, de la hauteur d'un homme, au bout duquel il y a un épy, qui a plus de 300. grains, & ne ressemble pas mal aux Cannes du bled d'Inde. Par cette description tirée de Chardin, il paroît que le Gom est une espèce de bled d'Inde, non pas de l'espèce ordinaire, dont le grain est attaché à un gros gland, ou bouton, mais de celui dont le grain vient au bout d'un épy assez long.

¶ *Prover. Antiquité de la Nation & de la Langue des Celtes. p. 199.*

DES MOEURS DES SAUVAGES

que ces deux derniers termes vinssent de la même racine, que ce qu'ils signifient, se trouve un même-temps dans une même Plante, qui est le Maïs, ainsi que je l'expliquerai tout à l'heure. De tout cela on peut conclure, qu'au moins dans les premiers temps, le Bled d'Inde étoit la nourriture commune de presque tous les Peuples Barbares de la grande Asie.

J'ai eu aussi quelque soupçon que le Maïs pouvoit bien être le même que le Bled des anciens Egyptiens. * Ce qui me paroît fonder quelque conjecture, c'est le songe de Pharaon où il est parlé d'une Tige à sept épis. Mais comme il y a une espèce de Bled à plusieurs épis sur la même Tige, cela suffit pour infirmer ma conjecture, quoique ce Bled ne soit pas commun, & que cela ne convienne pas même à l'Orge dont les anciens Egyptiens se nourrissoient.

Si le Maïs, qu'on apporta à Rome du temps de Plin, y fut seré, il est évident qu'on en fit peu de cas dans la suite, parce qu'il y a disparu aussi-bien que dans le reste de l'Europe, où on ne l'a revû que lorsqu'il y a été apporté derechef de l'Inde Occidentale, après la découverte du Nouveau Monde, ou bien de l'Asie & de la Tartarie; ce qui lui a fait donner le nom de Bled Turc. On n'en a guères fait plus d'estime dans les Indes Orientales, dont on a parlé les Auteurs que j'ai citez. Car aujourd'hui, quoiqu'ils ayent encore le Maïs & d'autres espèces de grains qui sont en usage parmi nous, on ne s'y sert presque par tout que du Reis, aussi-bien qu'en Egypte & en Turquie. Il y a fort peu de Provinces en Europe

qui se
te, &
que
laille.

En
les S.
Elles.
le Ma
appelle
saine
mes;
pèce
mestre
qu'il
semer
attrib
l'usage
tout
From
me q
recue
Flori
on se
l'ann
La
Char
le br
dispo
rer.
Cha
instr
leur
Il le
de r

qui se soient souciées de cultiver cette Plante, & celles qui la cultivent, ne le font que pour nourrir les Païsans ou la volaille.

Culture des Champs.

En Canada dès que les neiges sont fondues, les Sauvageſſes commencent leur travail. Elles ne ſèment point l'Automne parce que le Maïs eſt du nombre des ſemences qu'on appelle d'Été ; *æſtiva* ; telles que ſont le Sèſame, le Millet, le Panis, & les autres légumes ; ou bien parcequ'il en eſt de cette eſpèce de graine comme du Bled appelle *Tri-meſtre* * par Théophraste & par Pline, † parce qu'il ne lui falloit que trois mois entre la ſemence & la récolte ; ſi toutefois on doit attribuer cela à une eſpèce particulière ; car l'uſage de la Nouvelle France nous fait voir tout le contraire, dans toutes les eſpeces de Froment ou de Bled François, qu'on ne ſème qu'au mois d'Avril ou de May, & qu'on recueille au mois de Juillet ou d'Août. A la Floride & dans les Païs plus Meridionnaux, on ſème le Maïs & on le recueille deux fois l'année.

La premiere façon qu'on donne aux Champs, c'eſt de ramaffer le Chaume & de le brûler. On remuë enſuite la terre pour la diſpoſer à recevoir le grain qu'on doit y jeter. On ne ſe ſert point pour cela de la Charruë, non plus que de quantité d'autres inſtrumens du Labourage, dont l'uſage ne leur eſt pas connu, & ne leur eſt pas néceſſaire. Il leur ſuffit d'un morceau de bois recourbé, de trois doigts de largeur, attaché à un long

* *Théophr. Lib. 8.* † *Plinius. Lib. 18, ch. 7.*

manche qui leur sert à farcler la terre & à la rémuër légèrement.

Le champ qu'on doit ensemencer ne se rangent point par guerets, & par fillons selon la methode d'Europe; mais par petites mottes, rondes de trois pieds de diametre. On fait neuf trous dans chacune de ces mottes, & dans chaque trou on jette un grain de Bled d'Inde qu'on a soin de couvrir.

Toutes les femmes du village s'unissent ensemble pour le gros travail. Elles font diverses bandes nombreuses, selon les différens quartiers où elles ont leurs Champs, & elles passent d'un Champ à l'autre, s'aidant ainsi toutes mutuellement. Cela se fait avec d'autant moins de peine, & avec d'autant plus de promptitude, que les Champs ne sont point séparés par des Hayes ou des Fossez, & ne paroissent faire tous ensemble qu'une seule pièce; sans que pour cela elles aient des disputes pour leurs bornes, que chacune sçait fort bien reconnoître.

La Maîtresse du Champ, dans lequel on travaille, distribuë à chacune des travaillantes le grain de semence qu'elles reçoivent dans de petites *Mannes* ou Corbeilles, de quatre ou cinq doigts de hauteur, & d'autant de largeur, de manière qu'elles peuvent supputer jusques au nombre des grains qu'elles donnent.

Outre le Maïs, elles sèment des fêveroles ou de petites fèves, des citrouilles d'une espèce différente de celle de France; des Melons d'eau & de grands Tournefols. Elles sèment les fèves à côté des grains de leur Bled d'Inde, dont la canne ou la tige leur sert d'appuy, comme l'Orme à la vi-

gne.
pour
mais
Cha
legèr
entr
d'ess
El
elles
jusqu
core
trava
cund
bagn
pied
lière
Elle
à fax
L
civic
les
en f
fort
pou
com
C
Anc
lcbn
tres
dan
ou
cha
fem
poi
lig
cul
c'e
Je

gne. Elles font des Champs particuliers pour leurs Citrouilles & leurs Melons ; mais avant que de les semer dans leurs Champs , elles préparent une terre noire & légère , dans laquelle elles les font germer entre deux écorces dans leurs Cabanes , au-dessus de leurs foyers.

Elles tiennent leurs Champs fort propres , elles ont grand soin d'en arracher les herbes jusques au temps de la récolte. Il y a encore un temps marqué pour cela , où elles travaillent toutes en commun ; & alors chacune porte avec soy un faisceau de petites baguettes de la longueur d'un pied , ou d'un pied & demi , qui ont leur marque particulière , & qui sont enjolivées de vermillon. Elles leur servent à marquer leur tâche , & à faire connoître leur travail.

Le temps de la moisson étant venu on cueille le bled d'Inde , qu'on arrache avec les feuilles qui environnent l'épy , & qui en forment le calice. Ces feuilles , y étant fortement attachées , leur servent de lien pour le mettre en tresses , ou en cordes , comme on en use pour les oignons.

C'est sans doute une fête de celles que les Anciens nommoient *cereales* , & qu'ils celebrent à l'honneur de Cérés , que celle de tresser le Bled. Elle se fait pendant la nuit dans les champs , & c'est la seule occasion où les hommes , qui ne se mêlent ni de champs , ni de la récolte , sont apellés par les femmes pour les aider. Je ne-çais s'il n'y a point en ceci quelque reste d'un culte Religieux. Je n'en ai point demandé les particularités ; il y a cependant apparence que c'est à la Religion qu'on en doit l'Institution. Je ne parle ici que de l'usage de l'Amérique

72 MOEURS DES SAUVAGES
septentrionale ; je ne suis pas assez instruit
de ce qui se fait ailleurs ; & les Auteurs ,
qui nous ont parlé des Amériquains Méridi-
onaux , se contentent de dire en général
que les hommes se rendroient infâmes s'ils
avoient seulement touché au métier , ou
bien à ce qui est affecté aux travaux du
sexe.

* Diodore de Sicile dit des premiers Peu-
ples de la grande Bretagne , qu'ayant séparé
les épis de leur tige , ils les mettoient dans
des greniers souterrains , d'où ils retiroient
chaque jour la provision qui leur étoit néces-
saire en commençant par les plus vieux , &
qu'ils faisoient leur nourriture de ces grains
pilés & broyés.

Les Sauvages font dans leurs champs de
ces sortes de greniers souterrains , pour y
mettre les Citrouilles , & leurs autres fruits ,
qu'elles ne scauroient autrement garantir de
la rigueur de l'hyver. Ce sont de grands
trous en terre , de quatre ou cinq pieds de
profondeur , nattés en dedans avec des écor-
ces , & couverts de terre par-dessus. Leurs
fruits s'y conservent parfaitement bien ,
sans recevoir aucune atteinte de la gelée, dont
les neiges , qui les couvrent , les garantissent.

Pour ce qui est du bled , bien loin de l'en-
sevelir , à moins d'un cas de nécessité , on
le fait essorer sur de grandes Perches , &
sur l'Auvent , ou vestibule extérieur de leurs
Cabanes. A Tsonnontouan , on fait des
greniers d'écorce en forme de tourelles , sur
des lieux élevés , & on perce les écorces de
tous côtés , afin que l'air puisse y joüer &
que le grain ne moisisse point ; à la Floride

on

* Diod. Sic. lib. 5. p. 209.

on le
on le
d'une
chaq
qui l
on fa
perc
feux
rien
leurs
que
pour
bien
gran
on l'
On l
réser
lorsq

J
son ,
avoi
fond
des l
Amé
prép
usag
trou
qu'il
R
les A
avan
infin
cont

* 71

on le transporte dans des greniers publics où on le laisse jusques à ce qu'on le distribue d'une manière proportionnée au besoin de chaque famille, & au nombre des personnes qui les composent. Après un certain temps, on fait sécher le bled dans les cabanes sur les perches de traverse, qui environnent les feux, & qui portent sur les poteaux de soutien; la fumée qui s'exhale jour & nuit de leurs foyers, noircit un peu le grain à la longue; mais elle lui ôte toute l'humidité qui pourtoient le gâter. En hyver, quand il est bien sec, on l'égraine, & on le met dans les grandes Caisses d'écorce, dont j'ai parlé, & on l'y prend à mesure qu'on veut s'en servir. On laisse uniquement à la fumée, celui qu'on réserve pour semence, qu'on n'égraine que lorsqu'il faut le semer.

Manière de préparer la Nourriture.

J'ay apporté ci-dessus une quatrième raison, pour soutenir la conjecture que les Maïs avoit été connu des Anciens, & avoit été le fondement de la nourriture, tout au moins des Peuples qui ont fait transmigration en Amérique. C'est la manière dont les Anciens préparoient leurs Bleds pour les mettre en usage, à laquelle celle de nos Sauvages se trouve parfaitement conforme; & c'est ce qu'il faut que j'explique icy.

Rien n'est plus connu que la pratique que les Anciens avoient de torrifier leurs grains avant que de les mettre en farine. Entre une infinité de témoignages des Anciens, je me contente de citer le vers de Virgile. *

Tom. III.

D

* Virgil. Lib. 1. *Æneid.* v. 183.

Et torrere parant Flammis & frangere saxo.

Il n'y a aussi qu'à rappeler ce que j'ai dit de l'étymologie du nom *Ador*, qu'on donnoit au *Far*, du verbe *adoror*, parcequ'on le torréfioit avant que de le moudre. § Apollonius de Rhodes nous donne à entendre combien cet usage étoit ancien, par ce qu'il nous raconte de la douleur des Argonautes, & des Dolioniens, après la mort de Cyzique leur Roy; Car elle fut si vive, qu'ils furent plusieurs jours, sans avoir seulement le courage de faire moudre leurs Bleds, mais qu'ils souffrirent leur vie dans la tristesse, en mangeant par cy par là, quelques grains, tels qu'ils étoient, tous crus, & sans même les avoir fait torréfier.

La farine qu'on tiroit de ces grains ainsi grillés dans les cendres, en étoit beaucoup plus savoureuse, les grains eux-mêmes étoient plus faciles à moudre, & ils se dépouilloient par-là plus aisément de leur son, ou de leur première pellicule.

Avant d'avoir l'usage des Moulins, ils brisoient leurs grains dans des piles, ou des mortiers de bois, avec des pilons de même matière. * Hésiode nous donne la mesure de la pile, & du pilon des Anciens, & de nos Sauvages, dans ces paroles. » Coupez-moi » une pile de trois pieds de haut, & un pilon » de la longueur de trois coudées. † Pilonne en fut l'inventeur; ‡ c'est pour cela qu'il étoit

* Apoll. Rhod. Lib. 1. v. 1071.

† Hésiod. Opera & Dies. v. 421.

‡ Servius in Lib. 9. Virg. Aenid.

§ Servius in Lib. IX. Aenid. Iuit. Pilonnus pifendi frumenti ulum invenit: Inde à Pastoribus colitur: ab ipsa stiam pilum dicitur.

ai dit
annoit
e tor-
onius
mbien
us ra-
& des
e leur
t plu-
age de
our in-
ngeant
qu'ils
avait

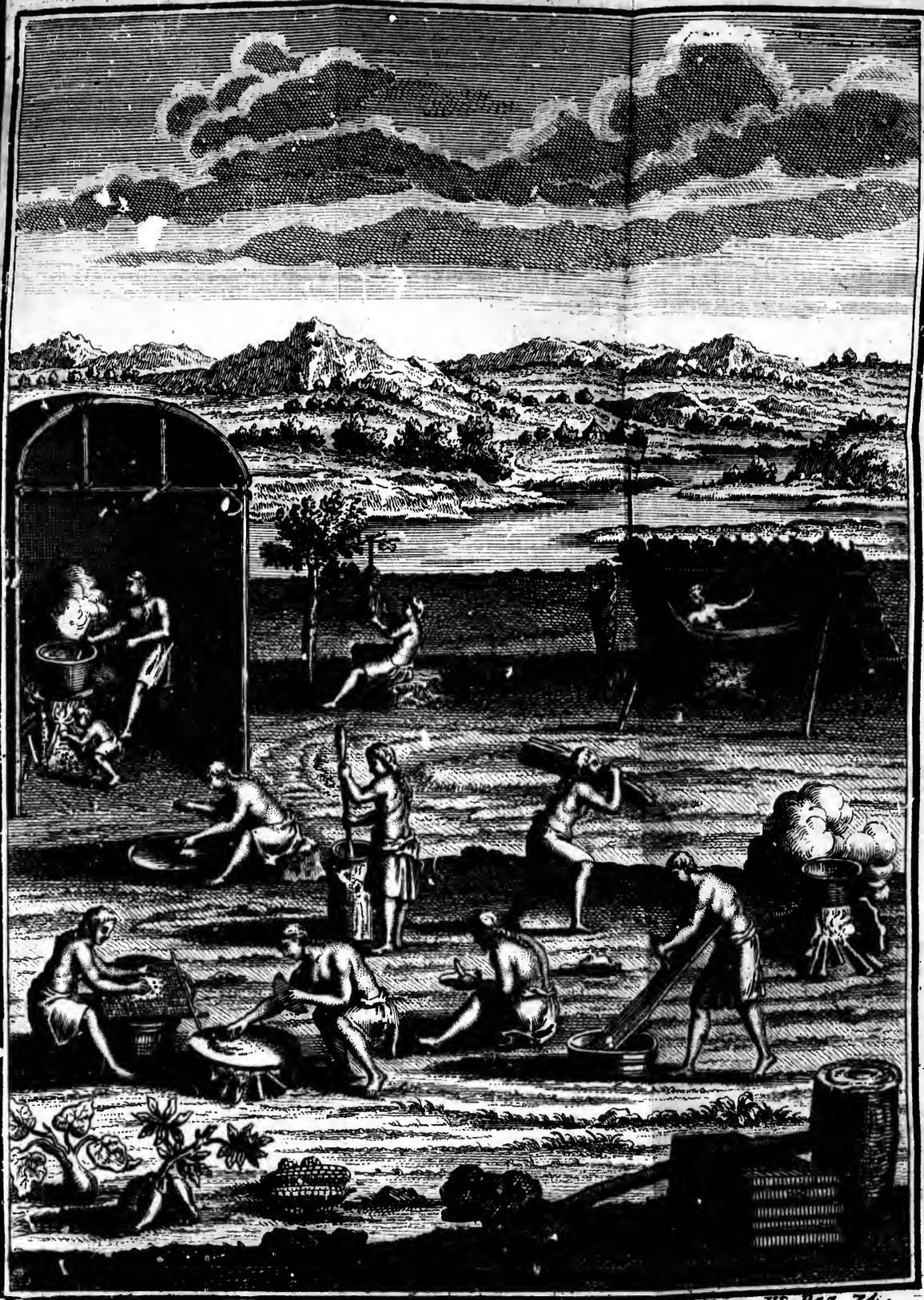
s ainsi
aucoup
mêmes
se dé-
ur son,

ils bri-
es mor-
ne ma-
sure de
de nos
bez-moi
an pilon
Pilumne
il étoit

s pifendi
r : ab ipfa



Tom. III. Pag. 74.





non
gne
de c
après
n'ét
les
Card
bre.
Le
nière
autre
diffé
ou d
ge. T
& les
des
ches
O
de P
cinq
tion
gers
s'inte
Meur
On
comm
Les p
toit-l
ajour
mi le
dinair
avec d
boüill
& Val

* Cato
† Plin.
‡ Plin.
§ Plin.

honoré des Bergers & des gens de la campagne, lesquels se servirent encore long-temps de cette manière de préparer leurs grains, après qu'on eut trouvé l'usage des Moulins, n'étant pas en état de faire la dépense pour les faire moudre aux Moulins bannaux. * Caton met aussi la pile & le pilon, au nombre des meubles rustiques de son temps.

Les Pisons prirent leurs noms de cette manière de piler le bled, † ainsi que plusieurs autres familles Romaines tirèrent le leur de différentes espèces de Plantes frumentacées, ou de légumes, qui étoient chez eux en usage. Tels étoient les Fabiens, les Lentules, & les Cicérons, qui avoient pris leurs noms, des fèves, des lentilles & des pois chiches.

On appelloit aussi les Boulangers du nom de Pistores, à Pile ou Pistillo. ¶ Pendant les cinq cens premières années après la fondation de Rome, il n'y eut point de Boulangers publics; & lorsqu'ils commencèrent à s'introduire, ils étoient en même temps Meüniers, Boulangers & Cuisiniers.

On ne faisoit du pain que par délicatesse, comme on fait aujourd'hui des pièces de four. Les particuliers le faisoient chez eux; & c'étoit-là l'emploi des femmes, comme ce l'est aujourd'hui chez la plupart des Nations parmi le petit peuple. Le vivre commun & ordinaire, étoit une espèce de bouillie faite avec de la farine délayée dans de l'eau, ou du bouillon, comme le *Fava* des Italiens. § Plin & Valère Maxime nous en rendent deux fort

D. 2

* Cato de Re Rust.

† Plin. Lib. 18. cap. 3.

¶ Plin. Lib. 18. cap. 11.

§ Plin. Lib. 18. cap. 8.

76 MOEURS DES SAUVAGES
beaux témoignages. Il est évident, dit Pli-
ne, que les Romains ont vécu long-temps
de bouillie, & non pas de pain. † Nos ancê-
tres, dit Valère-Maxime, étoient si atten-
tifs à la frugalité, qu'ils faisoient un plus
grand usage de bouillie que de pain. C'est
ce que Juvénal exprime vivement, à sa ma-
nière, dans la comparaison qu'il fait des
Mœurs des Romains de son-temps avec celles
de leurs Ancêtres. ¶

*Quin & magnis fratribus horum,
A scrobe & sulco redeuntibus, altera cœna,
Amplior, & grandes fumabant puitibus olla.*

Cette farine délayée dans l'eau pure, étoit
le fondement de la vie des hommes; & ils se
passoient de cela, quand ils n'avoient rien de
mieux; mais quand ils avoient des viandes,
de quelque espèce qu'elles fussent, ils les fai-
soient cuire avec cette bouillie. C'étoit ce
qu'on appelloit *Pulmentum*, ou *Pulmentarium*.
Car le *Pulmentum* n'étoit pas un mets, qu'on
fit cuire séparément, & qu'on mangeât en-
suite avec cette bouillie, laquelle tint lieu de
pain; mais, ou cette bouillie pure, & sim-
ple; ou bien, un composé de viandes cuites
& préparées dans cette bouillie même, à la-
quelle on a fait succéder le potage, lorsque le
pain a été plus commun.

On donna aux Romains le sobriquet de
Pultophages, ou de mangeurs de bouillie,
à cause qu'ils retinrent apparemment plus
long-temps cet usage que beaucoup d'autres
Nations; car il ne leur étoit pas particulier.
Les Romains donnoient eux-mêmes, le mê-

† Valere Maxime Lib. 2. cap. 6.

¶ Juvénal. Satyr. 14. v. 169.

me sobriquet aux Carthaginois. * Fortunatus-Licetus, dans une de ses réponses, que cet usage étoit chez les Perses, chez les Carthaginois, chez les Romains, & même chez les Grecs. † Car quoique Pline semble dire le contraire, parlant des Grecs, dans ces paroles. *Videsurque tam puls ignota Gracia, quam Italia polenta*, Fortunatus-Licetus l'explique, & dit, que c'étoit la même chose sous différens noms; Mais que ce terme *Puls*, étoit aussi peu usité en Grèce, que celui de *Polenta* en Italie. On pourroit, je crois, l'expliquer mieux, en disant, que la préparation étoit effectivement la même, mais la matière étoit différente. Car ce qu'on appelloit *Polenta* étoit fait de farine d'orge mondé, & ce qu'on appelloit *Puls*, étoit de *Far* ou de froment. Or Pline, selon cette explication, a eu raison de dire, que l'un étoit aussi inconnu à l'Italie, que l'autre l'étoit à la Grèce; selon ce que j'ai déjà dit moi-même, de la nourriture commune des uns des autres, les Romains n'usant que du *Far*, & les Grecs de farine d'orge.

Cette frugalité des Romains, & des autres Peuples dans les premiers temps, leur étoit d'un grand secours pour l'entretien de leurs armées. Un soldat portoit ses vivres avec son petit bagage. Un petit sac de farine lui suffisoit pour long temps. Il lui coûtoit peu de de préparer son repas, & ce repas étoit bien peu de dépense: les Officiers, & les Généraux même, se distinguoient peu du simple fantassin, pour les apprêts de leur table. De cette manière, les troupes étoient toujours sur pied, toujours prêtes à se transporter d'un

D 3

* Fortunat Licetus. Respons. ad or. esia. p. 17. & seq.

† Plin. Lib. 18. cap. 8.

78 MOEURS DES SAUVAGES.

lieu à un autre où on vouloit les conduire : & le luxe , & la delicatesse , qui se sont introduites de nos jours parmi les Militaires , ne ruinoient point les Etats , par les frais excessifs qu'on est obligé de faire en provisions de bouche , plus qu'en toute sorte de munitions de guerre , & ne faisoient point manquer les meilleures entreprises , lesquelles demandent une diligence & une promptitude incompatible , ce semble , avec de grands préparatifs. Enfin cette frugalité fournissoit à la République des hommes forts , robustes , courageux , capables de supporter la faim & la soif ; qui pensoient plus à aller chercher l'ennemi , qu'à sauver leurs équipages : & qui , n'étant pas éternés par la bonne chère , ne faisoient pas consister les avantages d'une campagne , à avoir bien fait les honneurs de leur Table , y faisant servir ce que l'abondance peut fournir de plus exquis , & de plus recherché.

Quoique le pain ne fut pas de l'usage ordinaire , son origine est cependant très-ancienne. La première espèce étoit de ceux qu'on faisoit cuire sous la cendre , & dont l'Ecriture-Sainte fait si souvent mention. L'autre étoit de ceux qu'on faisoit cuire dans une tartière de terre , ou de fer , * car c'est ce que les Auteurs entendent par les mots *Furnus* & *Clibanus*. Ces sortes de pains avoient différens noms qu'on peut voir dans Athénée ; & dans Caton. † Ces différens noms pouvoient venir des divers lieux où on les faisoit , ou de différentes compositions qui y entroient. Car , outre les diverses espèces de farines , qui en étoient comme la matière principale ,

* *Vid. Harduinum in not. ad Plin. Lib. 18.*

† *Athen. Lib. 3.*

on y mettoit de l'huile, & de la graisse, du miel, des fruits, de la semence de Nasturce, & d'anis, du cardame, du pavot, &c.

La sagamité des Sauvages n'est autre chose, que cette sorte de bouillie faite de leur bled d'Inde, torréfié dans les cendres, broyé dans des Piles de bois à force de bras, passé dans des sas grossièrement faits, avec de petites branches liées ensemble, & vanné dans des écorces, ou dans des paniers plians faits de jonc. Je ne sçais d'où vient le mot de sagamité, dont les François Canadiens se servent pour signifier cette bouillie, que les Iroquois nomment *Onnontara* dans leur langue. C'est peut-être un mot tiré de quelque dialecte de la langue Algonquinc. Quoiqu'il en soit, il est reçu en Canada dans le langage corrompu entre les François & les Sauvages. Les Iroquois, & les Hurons prononcent *Sagaonité*.

Tous les matins les femmes préparent cette sagamité, & la font bouillir pour l'entretien de la famille. Avant que les Européens leur eussent apporté des Chaudières de deçà la Mer, elles se servoient de vaissaux de terre à potier qu'elles travailloient assez proprement, leur donnant une forme sphérique par en bas, & fort évasée par le haut; & après les avoir faits sécher au soleil, elles les faisoient cuire à un feu lent avec des écorces. Les Nations errantes n'avoient que des Chaudières de bois, moins fragiles, & dont le transport étoit plus aisé. Elles y faisoient cuire les viandes, en jettant dans l'eau, successivement, plusieurs cailloux ardents, qui chauffoient cette eau peu à peu, & la faisoient bouillir suffisamment pour des gens qui s'accoutument assez de viandes à demi crues.

30. MŒURS DES SAUVAGES

La sagamité étant faite, on la distribue en autant de petites Chaudières, ou de petits plats, faits d'écorce, ou de racine d'arbre, qu'il y a de personnes, dans la cabane, lesquelles y touchent à toutes les heures marquées par leur appetit, soit le jour, soit la nuit. L'appetit est chez eux l'unique horloge sur laquelle sont montées toutes les heures du repas. On remplit outre cela un grand plat, qu'on peut appeller le plat des hôtes, & qu'on sert à toutes les personnes qui viennent rendre visite dans la Cabane, soit qu'elles soient étrangères, soit qu'elles soient du village même.

* Le R. Pere Dom Augustin Calmet, dans ses notes sur la Genèse, a fort bien observé, que dans les temps héroïques, les hôtes ne disoient ordinairement, ni qui ils étoient, ni d'où ils venoient, qu'après le repas; souvent même on attendoit trois, quatre, ou même dix jours, sans s'en informer. C'est aussi le dernier compliment que font les Américains, chez qui l'hospitalité n'est pas moins sacrée que dans l'antiquité: & ce compliment, quoique muet, est très-éloquent; & beaucoup plus sensé que nos révérences, & des questions, qui doivent paroître hors de propos, par rapport à des gens, qu'on dit supposer las, & fatiguez du Voyage. Quiconque entre chez eux est bien reçu. A peine celui qui arrive, ou qui rend visite est-il entré, qu'on met à manger devant lui, sans rien dire: & lui même mange sans façon, avant d'ouvrir la bouche pour déclarer le sujet qui l'amène. Les Bresiliens, les Sioux, & quelques autres Peuples, usent après cela envers les étrangers de beaucoup de cérémo-

niées que j'expliquerai dans la suite. Il s'en trouve encore, qui ont la coutume de leur laver les pieds, laquelle étoit si religieusement observée par les Hébreux.

La sagamité pure est une viande bien creuse, & les Sauvages avoient eux-mêmes, qu'elle ne sauroit les soutenir long-temps, s'ils n'avoient pas de quoi l'affaisonner avec de la chair, ou du poisson, qui servent à la lier, & à lui donner du corps, & du goût.

Ils ne manqueroient point d'affaisonnement, aussi souvent qu'il leur arrive d'en manquer, s'ils sçavoient un peu mieux le ménager. Mais il leur est presque impossible dans leurs principes d'avoir cet esprit de ménage-ment, & de réserve: la coutume reçüe, est de manger tout, tant qu'ils ont de quoi, dussent-ils créver, comme s'ils ne devoient jamais manquer, & de tolérer la faim avec patience, & sans se plaindre, quand ils n'ont plus rien.

J'avois crû d'abord que c'étoit brutalité, & faute de prévoyance; mais, après avoir examiné les choses avec maturité, j'ai compris qu'ils ne peuvent absolument en user d'une autre sorte, sans violer toutes leurs loix de civilité, & de bienséance. Un particulier, pour peu qu'il soit considérable, s'il a fait une bonne chasse, ou une bonne pêche, doit, selon les occasions, faire des distributions aux anciens, aux parens, & aux amis, & les sortes de largesses épuisent tout, mais ils n'oseroient y manquer, & ne pourroient le faire sans se rendre infâmes. Il est des temps, où ils sont obligez de fournir leur contingent, & de contribuer aux dépenses publiques du village pour les festins, qui sont toujours de grandes consommations, parce que la plus

DES MOEURS DES SAUVAGES

grande partie du village y est invitée. Un homme, au nom de qui on a fait festin, est obligé de faire paroli, & de répondre à une civilité par une autre civilité semblable. J'ai déjà parlé des festins à tout manger, où l'on ne doit rien laisser, & où l'on est souvent contraint de mener des Ombres, & des Parasites, qui trouvent leur bien être à suivre par tout les Anciens, & les considérables pour attrapper quelques bons repas, & pour leur servir de seconds à manger tout ce qu'on leur sert.

Ces sortes de festins, qui sont très-fréquens, & dans lesquels on se fait un point d'honneur de l'abondance & de la profusion, ne permettent certainement pas de penser à accumuler des provisions pour long-temps.

Au reste, c'est véritablement l'honneur qui les fait agir. Je n'en veux point d'autre preuve que ce que ce même honneur leur fait faire dans l'extrême nécessité. C'est dans les temps de chasse, où ils sont si souvent exposés à la faim, qu'il n'est presque point d'année qu'elle n'en fasse mourir quelqu'un. Alors, si une Cabane de gens affamés en rencontre une autre, dont les Provisions ne sont pas encore entièrement épuisées, ceux-ci partagent avec les nouveaux venus le peu qui leur reste, sans attendre qu'on le leur demande, quoiqu'ils demeurent exposez par-là au même danger de périr, où se trouvoient ceux qu'ils aident à leurs dépens avec tant d'humanité & de grandeur d'ame. En Europe, nous trouverions peu de disposition dans des cas pareils, à une libéralité si noble & si magnifique.

La nécessité où ils se trouvent bien-tôt réduits par ces sortes de profusions, les oblige à manger de tout, sans discernement & à

trouver tout bon. Comme dans leur abondance, ils ne donnent pas le tems à la viande de se mortifier, qu'ils la mettent dans leur chaudière encore toute vivante, ou qu'ils la font rôtir dans de petites broches de bois, qu'ils enfoncent dans la terre par un bout, & qu'ils ont soin de tourner quand elle est cuite d'un côté, pour la faire cuire de l'autre; ils ne se font point aussi un scrupule de la manger puante & presque pourrie, quand ils n'en ont point d'autre. Ils n'écument jamais leur chaudière, de peur de rien perdre. Ils y mettent cuire les grenouilles entières, & les avalent sans horreur. Ils font sécher les intestins des Chevreuils sans les vider, & y trouvent en les mangeant le même goût que nous trouvoyons à ceux des Bécasses; ils boivent l'huile d'Ours, de Loup marin, d'Anguille, &c. sans s'embarasser si ces huiles sont rances & infectes. Le suif des Chandelles est pour eux un vrai ragoût. Ils n'ont point encore abandonné les glands, qui ont rendu les forêts de Dodone si célèbres, ils les font seulement boiillir dans plusieurs eaux pour ôter leur amertume. Ils amassent avec soin le fruit des Hêtres & les font rissoler. Ils mangent avec plaisir des pommes de terre, diverses racines insipides, & toutes sortes de fruits sauvages & amers; ils ne leur donnent point le tems de meurir & de croître, de peur que d'autres ne les préviennent & ne les enlevent. Pour mieux dépouiller un arbre, ils le coupent par le pied, sans se mettre en peine des avantages qu'ils pourroient en retirer les années suivantes. Les Algonquins & ceux qui ne sèment point étant encore plus misérables, sont forcez de manger quelquefois une es-

34. MOEURS DES SAUVAGES.

pièce de mousse, qu'on appelle tripe-de-roche, la tunique intérieure, ou seconde écorce, & les bourgeons des arbres. C'est pour cela que les Iroquois ne donnent point d'autre nom aux Algonquins que celui de *Ron-taks*, c'est-à-dire, *ils mangent d'arbres*. * Le Pere du Terre dit des Caraïbes, qu'ils mangent souvent de la terre toute pure; ce qu'il attribue à leur humeur sombre & mélancolique, laquelle produit dans les levains de l'estomach une affection déréglée, semblable à celle des personnes du sexe qu'on voit dans certaines maladies, manger avec plaisir de la craye & du charbon.

Les Sauvages qui ont du bled, le ménagent un peu mieux que les viânes, & ce qu'ils regardent comme tenant lieu d'affaïsonnement; ils font en sorte d'en avoir leur provision annuelle, & même au-delà s'ils peuvent. Quand le reste leur manque, ils mettent ce bled à toutes les sauces afin de varier, & de corriger par différentes préparations ce que cette nourriture légère pourroit avoir de fade & de dégoutant.

Lorsque le bled d'Inde est encore tendre & presque en lait, on le fait un peu rissoler sans le séparer de son épy; il est alors très-agréable au goût. On fait aussi une provision de ce bled tendre en cette manière. Après l'avoir fait bouillir dans son calice, on ôte les feuilles qui l'enveloppent, & on le fait un peu torréfier; alors on l'égraine, on le fait sécher au Soleil sur des écorces, & on le garde pour les meilleures occasions. Car de cette sorte il est plus délicat, & fait la plus excellente sagamité. Il y en a une espèce qu'ils font pourrir dans les marais, pour le

* Du Terre, *Hist. Nat. des Antilles. Traité 7, chap. 21*

tendre puant. Ils aiment celui-là avec passion, & lorsqu'ils le retirent de l'eau, ou plutôt de la bouë, on leur voit lécher & savourer avec plaisir cette eau qui en découle, & dont l'odeur est insupportable. Les Sauvageſſes ont une manière de le leſſiver, c'eſt-à-dire, de le faire cuire avec des cendres, qui en relevent le goût. Elles ne broient point celui-ci dans les piles; mais après l'avoir bien lavé, & l'avoir amolli dans l'eau bouillante, elles briſent chaque grain entre deux pierres, ou les mettent tous entiers dans la chaudière. Je n'ai point aſſez étudié les règles de leur cuisine pour donner un détail exact de toutes leurs fauces; auſquelles je ne touchois pas volontiers. La manière dont leur bled me paroïſſoit plus ſupportable, c'étoit de le manger aſſi-tôt après que les grains rôtis ont été retirés des cendres; il prend un petit goût de brûlé, qui me paroît aſſez bon. Ils en ont ſur-tout une eſpèce particulière qu'ils nomment *Ogarita*, & que nous apellons *Blé-Fleur*, parce que dès qu'il a ſenti la chaleur, il éclate, & s'épanouit comme une fleur. Celui-là paſſe tous les autres en faveur. Les François l'aiment beaucoup, & les Sauvages ne manquent pas d'en faire un régal aux perſonnes qui les viſitent, & qu'elles veulent diſtinguer.

Elles font quelquefois du pain de leur bled d'Inde. Je dis quelquefois, & par délicateſſe; car elles ne ſcauroient en faire un uſage ordinaire, leurs champs ne leur fournifſant pas aſſez à proportion de leur travail, pour fournir à la dépenſe & à la conſommation que le pain emporte. Rien n'eſt plus peſant & plus inſipide: c'eſt une maſſe de leur farine, pétrie mal proprement, ſans levain & ſans ſel.

86 MŒURS DES SAUVAGES

Elles l'enveloppent de feuilles de bled d'Inde, & le font cuire sous la cendre, ou le font bouillir dans la chaudière. Elles y mettent souvent de l'huile, de la graisse, des fèves, & des fruits. Il est encore plus desagréable de cette manière; mais pour la bouche d'un Sauvage c'est un régal & un mets délicat. Ce pain n'est point de conserve, & n'est guère bon qu'à être mangé chaud en sortant du four. J'ai vû en Italie une espèce de pain presque entièrement semblable, qu'on vend au petit peuple. C'est une masse de farine fort pressée, détremée dans le safran qui la rend fort jaunâtre, & cuite avec des amandes ou des pralines. Je ne l'ai pas regardée d'assez près pour en sçavoir la composition au juste; mais je croirois qu'il faut avoir l'estomach bon pour la digérer aussi-bien qu'une autre espèce de pain peu différent qu'on fait en Gascogne & en Bearn, lequel est composé de cette farine de bled d'Inde, ou de petit mil, bien bluttée, & qu'en langage du pais on nomme *cruchade*.

Sésame.

* L'Auteur de la nouvelle Histoire de Virginie dit, que les Indiens de ce pais-là, font du pain de la semence des Tournesols, qu'ils font venir dans leurs champs. Je n'ai point vû que les nôtres en fissent cet usage. Les Sauvageſſes n'en sement que très-peu, & elles en font de l'huile pour se graisser, aussi-bien que de certaines petites noix amères, & de quelques autres fruits ou plantes. Je crois néanmoins ce qu'il en rapporte; car il y a toute apparence que le grand Tournesol,

A M E R I Q U A I N S .

87

connû des Botanistes sous le nom de *Helioscopium magnum*, * est le Sésame, dont les Anciens Egyptiens; & les premiers Peuples faisoient du pain, & de l'huile.

Folle-Avoine.

Quelques Nations dans l'Amérique Septentrionale tirent leur subsistance d'une sorte de grain que la nature produit d'elle-même, on le nomme *la Folle Avoine*, dont les François ont transporté le nom à quelques-unes de ces Nations. C'est une plante marécageuse, qui approche assez de l'Avoine, mais qui est mieux nourrie. Les Sauvages vont la chercher dans leurs canots, au tems de sa maturité. Ils ne font que secouer les épys, lesquels s'égrainent facilement; de sorte que leurs Canots sont bien-tôt remplis, & leurs provisions bien-tôt faites, sans qu'ils soient obligés de labourer ni de semer.

Racines.

Ce n'est pas seulement des Plantes frumetacées que les hommes ont eû l'industrie de tirer des farines, & de faire du pain pour leur nourriture. L'antiquité nous fournit plusieurs exemples de diverses racines qui servoient à cet usage. Telle étoit la racine bulbeuse de l'Asphodèle, la racine nommée *chara*, dont il est parlé dans † César, & dont ce grand homme, peu de temps avant la célèbre journée de Pharsale, se servit pour nourrir son armée, à qui l'Epire ne fournissoit pas d'assez

* *Auctuaris Auctor apud Joan. Stobaeum. in Notis ad cap. 3. Lib. 8. Theophr.*

† *Cesar de bello Civili. Lib. 3.*

grands secours de vivres. Telle étoit la plante du papier, si célèbre chez les Egyptiens, & dont nous aurons occasion de parler plus en détail dans la suite. Telle étoit encore dans ces derniers temps celle, que le petit peuple de quelqu'une de nos Provinces, sçut employer utilement après l'hyver de 1709, pour se garantir des dernières extrémités, où l'auroient jetté la famine & la disette.

Il y a dans les Indes Occidentales diverses racines dont on se sert, non-seulement pour les cas de nécessité, mais encore dans l'usage commun & ordinaire. La plus célèbre est celle du *Manioc*, ou *Mandioc*, laquelle est la même que celle qui est appelée *Tuca* dans les premières Relations, & dans celles des Auteurs Espagnols. Cette Plante est une espece d'arbruste, dont le bois est fort tortu, & fort tendre; ses feuilles sont étroites, serrées, un peu languettes comme celles du chanvre; elles ne viennent pas toutes en même temps, mais à mesure que la Plante croît, celles d'en-bas tombent, & celles d'en-haut poussent; de sorte que l'arbruste est toujours verd. A la chute de chaque feuille il se forme un nœud de la grosseur d'une fève. Ses racines sont semblables à celles des carottes, lesquelles deviennent plus ou moins grosses, selon la qualité du terroir, & les soins qu'on leur donne. Il leur faut près d'un an pour venir à une parfaite maturité. Ce n'est pas qu'elles ne puissent se conserver plus long temps dans la terre; mais elles se remplissent d'une trop grande abondance de suc, qui perdant de sa consistance, les rend trop aqueuses. Il y en a de six ou de sept sortes, qu'on distingue par les différentes couleurs de feuilles, & des écorces.

Comme c'est de la racine seulement que les habitans du pays tirent leur subsistance, il faut connoître ces différentes especes, dont les unes étant meilleures que les autres, donnent aussi de meilleure farine, & de meilleur pain. Le Manioc violet a une écorce assez épaisse d'un violet fort obscur; mais le dedans en est blanc comme neige. Celui-ci se conserve plus long temps en terre, & fait le pain de meilleur goût. Le Manioc gris a l'écorce du bois & de la racine grise; mais il est fort inégal: quelquefois il rapporte beaucoup, & quelquefois très-peu; le pain en est passable. Le Manioc verd, ainsi nommé à cause de la verdure de ses feuilles, n'est pas plus de dix mois à venir à maturité; mais il se conserve peu en terre: le pain en est fort bon. Le blanc a l'écorce du bois blanchâtre; il est plutôt meur que toutes les autres especes; mais ses racines se résolvent toutes en eau; de sorte que quoique la farine soit d'une fort belle couleur d'or, & d'un fort bon goût, étant de peu de profit, il est aussi de peu d'usage, & il n'y a guères que ceux dont les provisions sont courtes, qui aient soin d'en planter pour en avoir bien-tôt. Il y en a une autre especé qui ne differe guères du blanc pour sa forme; elle est rare dans les Isles, & commune dans la grande terre: elle se mange crüe, rôtie, bouillie, ou de quelque autre façon que l'on veut sans en exprimer le suc; ce qu'on n'oseroit faire des autres especes de Manioc; leur suc étant un venin des plus présens, & des plus mortels.

Il est bien singulier qu'une racine aussi excellente, soit pourtant si dangereuse, & ait des effets aussi funestes. Car il est certain que le quart d'un verre de ce suc feroit mou-

MOEURS DES SAUVAGES

est un homme dans un quart-d'heure, si on n'y apportoit un prompt remede. Les Indiens l'éprouvent souvent, se faisant mourir volontairement avec cette liqueur, comme les Sauvages Septentrionaux en prenant de la ciguë. Au commencement de la conquête des Espagnols *, ces pauvres malheureux ne pouvant souffrir le joug de cette servitude, s'invitoient les uns les autres à se faire mourir par compagnie, & on en voyoit des troupes de cinquante, qui s'empoisonnoient avec le suc d'*Yuca*. Le Pere du Terre † croit que

- tout ce qu'il y a de malin dans ce suc, &
- & même dans toute la racine, ne vient que
- d'une abondance de nourriture dont l'estomach n'est pas capable; car quoiqu'il soit
- mortel en effet, il opere néanmoins d'une
- manière toute différente des autres poisons, qui causent des ardeurs étranges, s'ils
- sont chauds, ou des assoupissemens s'ils
- sont froids; ce qu'on ne remarque point du
- tout en ceux qui ont pris de ce suc, ou
- mangé de cette racine; mais seulement
- une répletion d'estomach qui les suffoque,
- & qui les fait mourir. De plus, on ne trouve
- aucune des parties nobles des animaux
- qui en sont morts, endommagés; mais
- seulement leur estomach enflé; de sorte que ce Pere prétend qu'il arrive pour lors la même chose qu'on a vû arriver après une famine, à ceux qui crevent pour avoir trop mangé de bled nouveau; ou bien aux chevaux, qui boivent après s'être trop remplis de froment, qu'on ne soupçonnera point d'être venimeux.

* Gonzales d'Orledo, *Histor. Gen. lib. 7. cap. 2.*
† Du Terre, *Hist. naturelle des Antilles, Traité 7. ch. 2.*
A 4.

ES
re, si on
s Indiens
r volon-
les Sau-
de la ci-
onquête
reux ne
vitude,
e mou-
les trou-
ent avec
roit que
suc, &
tent que
l'esto-
qu'il soit
ns d'une
es poi-
es, s'ils
ens s'ils
point du
suc, ou
ilement
foque,
ne trou-
animaux
; mais
de sorte
lors la
une fa-
ir trop
x che-
emplis
point.

Il y a apparence que ce qu'il y a de nuisible dans cette racine, c'est son phlegme*. En effet, ce même suc si dangereux & si morrel, après qu'on l'a bien fait bouillir, devient une liqueur douce, miellée, & fort bonne à boire; le feu en ayant corrigé la crudité, ou ayant fait évaporer ce qu'il y avoit de trop aqueux †. Les Indiens font de ce suc tout pur, des biscuits d'un goût très-fin & très-relevé, en le faisant épaisir au soleil, ou bien au feu, qui en consume toute la sérosité. Ils font aussi de la racine de Manioc séchée, des boissons fort bonnes, & qui sont d'excellens restaurans pour les malades. Oviédo dit §, qu'ils en font de bons bouillons, mais que lorsque la liqueur commence à se refroidir, ils cessent d'en boire. La raison qu'ils en apportent, c'est que quoiqu'elle ne soit pas mortelle à cause de la première cuisson, elle est néanmoins indigeste lorsqu'elle est froide, & ne se cuit pas aisément dans l'estomach. Les Sauvages Tapiias, & quelques autres du Continent, aussi bien que les animaux, mangent le Manioc de l'esèce la plus dangereuse, tout crû & sans aucune préparation. ¶ Il faut néanmoins qu'ils s'y fassent peu à peu, & qu'ils y soient accoutumés de bonne heure, sans quoi il leur nuiroit comme aux autres a.

Mais quelle que soit la nature de ce suc, comme il a en effet toute la force du poison le plus violent, le Pere du Tertre suggere trois remèdes pour lui servir d'antidotes. Ces remèdes sont, de boire de l'huile d'olive avec de l'eau tiède: ou bien quantité de suc d'A-

* *Thevet Cosm. Univ. Liv. 22. ch. 12. p. 980.*

† *De Laer Ind. Occid. Lib. 15. cap. 10. § Oviédo loco cit.*

§ *Di Laet, loc. cit. a Du Tertre loc. cit.*

92 MOEURS DES SAUVAGES
nanas, avec quelques gouttes de jus de citron : ou enfin, de prendre le suc de l'herbe aux couleuvres, dont tous les arbres de ces pays-là sont revêtus, & qui est un souverain contre-poison, dont on peut user contre toutes sortes de venins.

Pour séparer de la racine ce suc vitieux & nuisible, les Sauvageſſes, selon l'ancien usage, la ratiffent d'abord, & la dépouillent de son écorce; elles l'égragent ensuite à force de bras, sur une rape faite de plusieurs petites pierres pointuës & raboteuſes, qui se trouvent sur leurs rivages, & qui sont enchâſſées dans une planche d'un pied & demi de long, sur sept ou huit pouces de large. Une extrémité de la rape appuye contre leur estomach, & l'autre se termine dans un vaisseau propre à recevoir la rapure de ces racines, qu'elles ramassent après cela dans des couloirs tiffus de jonc & de lataniers, lesquels étant mis sous une presse, ou suspendus à une branche d'arbre par un bout, avec une grosse pierre qui y sert de poids, & qui est attachée à l'autre bout, tout le suc s'en exprime si bien, qu'il ne reste plus qu'une farine sèche, rassemblée en grumeaux, & blanche comme la neige.

Cassave.

Cette farine ayant été bien blutée, & passée par une espèce de tamis, qu'on appelle *Hibichet* en leur Langue, elles en font leur pain de cassave en cette manière. Elles ont un vaisseau de terre comme une platine, qu'elles mettent sur le feu, en sorte néanmoins que la flâme n'y touche pas: lorsqu'il est bien échauffé, elles le couvrent de l'épaisseur de deux doigts, ou environ, de cette fa-

rine bien sèche, & qui n'est détrempée d'aucune liqueur : la chaleur la pénètre bien-tôt, & la lie ; & quand elle est cuite d'un côté, elles la tournent de l'autre avec de petites planches qui servent à cet effet ; & la cassave se trouve faite presque en aussi peu de temps, qu'il en faut pour cuire une aumette.

Le pain de Cassave est un bon aliment, & d'un goût très-savoureux ; quelques-uns le préfèrent au pain de froment ; mais pour le manger bon, il faut le manger frais d'un jour ou deux ; il se conserve néanmoins très-long-temps, surtout quand on l'a fait sécher pendant quelque temps au Soleil. On lui donne aussi une telle préparation, qu'il devient comme une espèce de biscuit, dont les Européens qui trafiquent dans ces quartiers, font leurs provisions pour leurs voyages de long-cours. Le pain commun est de l'épaisseur d'un demi-doigt ; on en fait de plus mince, qui a encore plus de délicatesse.

Les Sauvageuses font aussi de cette farine de Manioc, de même que de celle du Bled d'Inde, une sorte de bouillie, dans laquelle elles font cuire leurs viandes. On la nomme *Mingant* au Brésil, & c'est la même chose que la *Sagamité* des Américains Septentrionaux. L'une & l'autre farine est d'un goût savoureux, & n'a rien de fade, comme l'est la nôtre en sortant des moulins. Les Indiens les mangent souvent toutes sèches, sans mélange, & sans autre préparation.

Outre la racine de Manioc, & le bled d'Inde, l'Amérique Méridionale fournit encore un nouveau secours à ses Habitans dans les Patates, lesquelles peuvent tenir lieu de pain, & sont une si excellente nourriture, qu'on a observé, que ceux qui en usent, sont

94. MOEURS DES SAUVAGES
ordinairement gras , & d'une santé ver-
meille ; Avantage qui devroit leur faire donner la
préférence sur la farine de Manioc , laquelle
étant trop dessicative , ne donne jamais ni em-
bonpoint , ni coloris.

Patates , ou Batates.

La Patate est une racine bulbeuse , qui
pousse des tiges rampantes , chargées de feuil-
les molasses , d'un verd fort obscur , & peu
différentes de celles des épinars. Il y en a de
différentes espèces , qu'on distingue par les
couleurs des racines ; car il y en a de vertes ,
de blanches , de rouges , d'orangées , de mar-
brées , &c. Elles sont toutes bonnes. On les
fait cuire sous la cendre , ou bien dans un
pot , au fonds duquel on met tant soit peu
d'eau pour les empêcher de brûler , & qu'on a
soin de bien couvrir. En cuisant elles devien-
nent molles comme les châtaignes , & ont
presque le même goût ; mais elles sont beau-
coup meilleures , ne chargent point l'esto-
mach , & ne sont point venteuses , comme la
plûpart des autres Racines , & en particulier
les grosses Raves du Limosin , auxquelles on
pourroit les comparer. Pour leur relever le
goût , les Européens leur font une sauce com-
posée de jus de citron , d'huile d'olive , & de
piment , ou de poivre long.

Les autres vivres dont usent les Peuples de
l'Amérique Méridionale , ne sont point si
nourrissans , ni si substantiels que ceux des
Américains Septentrionaux , lesquels ont
de toutes sortes d'animaux que le Pais & la
chasse leurs fournissent. Ceux-là vivent plus
de poisson que de chair ; ils n'osent pas même
en manger de toute espèce : la Tortuë en par-

ES
vermeil.
donner la
laquelle
ais ni em-

use, qui
s de feuil-
, & peu
y en a de
le par les
e vertes,
, de mar-
es. On les
n dans un
soit peu
& qu'on a
s devien-
es, & ont
ont beau-
nt l'esto-
comme la
particulier
quelles on
relever le
auce com-
ve, & de
peuples de
t point si
ceux des
quels ont
Païs & la
ivent plus
pas même
uë en par-

riculier, leur est aussi défenduë qu'elle l'étoit anciennement aux Troglodytes. Ils ne mangent pas non plus de chair de Pourceau, ni de celle de Lamentin. Ce qu'ils trouvent plus facilement, & dont ils se contentent aussi plus aisément, ce sont des Crabes & diverses sortes de coquillages qu'ils mangent à la *Pimentade*, c'est-à-dire, dans une sauce de jus de citron, & de piment, laquelle ils font ordinairement si piquante, que les Européens, qui n'aiment pas les ragoûts si épicés, ne sçauroient absolument s'accommoder de la manière dont ils la préparent. Mais si les Amériquains Septentrionaux ont sur eux l'avantage des viandes, ceux-ci l'emportent par la qualité, & la quantité des légumes, & des fruits, que la terre leur produit en abondance; ou d'elle même, ou avec très-peu de soin & de culture; de sorte qu'ils trouvent par tout de quoi vivre, & ne sont pas si souvent exposés à mourir de faim que les autres.

Le Manioc vient mieux de bouture que de graine. Les graines ne produisent que des racines sèches & maigres. La coutume est donc de prendre du bois de sa tige, qu'on coupe de la longueur d'un pied ou environ, & qu'on plante de deux manières. La première demande plus de façon, & produit aussi de plus belles racines. Après avoir brûlé les herbes du champ & avoir disposé la terre par mottes, on met dans ces terres relevées, trois de ces bâtons couchés en triangle, qu'on a soin de couvrir. Cela s'appelle *planter à la fosse*. La seconde méthode est plus facile, mais d'un moindre profit. Il suffit d'enfoncer en terre, de distance en distance, ces bâtons de bois de Manioc, observant de mettre les nœuds en haut,

ce qui s'appelle planter en piquet. On a soin de sarcler la terre, & d'entretenir les champs propres, jusques à ce que le Mantoc soit assez fort pour prendre le dessus, & n'être pas suffoqué par les mauvaises herbes. Cette Plante ainsi cultivée a une si grande fécondité, qu'un apent de terre qui en est semé, nourrit plus de personnes que six autres arpens ensemencés du meilleur froment.

La Patate veut être dans une terre légère, modérément humide, & un peu remuée. On y fait des trous de demi pied de profondeur, le plus près qu'il se peut; & on y met deux ou trois brins de son bois, ou de ses tiges rampantes, qu'on couvre de terre. Ces tiges ayant repris, en jettent de nouvelles en si grande quantité, qu'elles couvrent tout le champ où on les a plantées. Il s'y forme au pied, ou dans chaque trou, cinq ou six racines de figure différente, dont quelques-unes sont grosses comme la tête.

Plusieurs Nations Sauvages font du pain de purs fruits séchés & réduits en farine. Ce pain est fort dur, mais assez savoureux. Celles du Nord qui vivent la plus grande partie du temps de leur pêche, & qui ne sement point, font aussi du pain de poisson séché & boucanné au soleil. Elles le brisent dans des piles & le réduisent en farine comme on fait le bled.

Soins des Champs.

Les Sauvages ont grand soin de leurs champs, & y sement outre cela diverses sortes de légumes, & des fruits. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Caraïbes observent les temps de la Lune pour faire leurs semences,

preuve

preuve encore sensible de l'Antiquité de l'erreur ou de l'opinion que la Lune y fait quelque chose. Le soin des champs est pour elles un travail fort rude ; si l'on considère le peu de secours qu'elles ont , n'ayant que de méchantes houës de bois pour remuer la terre.

Tout ce qu'elles sèment ou plantent , demande de la culture. Le bled d'Inde en demande encore plus que le reste ; de manière qu'il disparoîtroit entièrement d'une Terre , si on n'en prenoit le même soin que du froment. *Ainsi quand Hérodote dit de cette espèce de millet, qui vient aux Indes , & que je crois être le Maïs , que la terre le produit d'elle-même , il y a apparence que cet Auteur a été trompé en ce point ; car je suis persuadé qu'il ne pourroit croître ainsi sans dégénérer , comme il arrive d'ordinaire à ces sortes de Plantes qui demandant de la culture dépérissent lorsqu'on n'en prend plus de soin. En effet je ne crois pas qu'on voye nulle part en Amérique du Maïs qui y croisse de lui-même. Il ne paroît pas même dans les endroits où il a été autrefois cultivé.

Transport des Villages.

Comme les Sauvages ne fument point leurs terres , & ne les laissent pas même reposer , elles s'épuisent bientôt & s'énervent ; ce qui les met dans la nécessité de transporter ailleurs leurs Villages , & de faire de nouveaux champs dans des terres neuves. Ils sont encore réduits à cette nécessité , au moins dans l'Amérique Septentrionale , & dans les Pays froids , par une autre raison plus pressante ;

Tome III.

* Herod. lib. 3 n. 100.

car comme il faut que tous les jours les femmes portent à leurs cabanes le bois de chauffage, plus leur Village reste dans un même endroit, plus le bois s'éloigne; de sorte qu'après un certain nombre d'années, elles ne peuvent plus tenir au travail de charroyer de si loin le bois sur leurs épaules.

Ceux qui sont au voisinage des Villes Françaises dans la nouvelle France, ont voulu parer à cet inconvenient, & se sont mis depuis quelque temps en possession d'avoir des chevaux pour conduire à la cabane leur bois en traîneaux pendant l'Hyver, & sur le dos des mêmes chevaux pendant l'Eté. Les jeunes gens ravis d'avoir des chevaux à mener, prennent volontiers cette peine, & les femmes déchargées par ce moyen d'un fardeau très-onéreux n'en ont pas moins de plaisir qu'eux; mais ils sont tombés dans un autre inconvenient; car ces chevaux, qui sont en grand nombre, se répandant par troupes dans leurs champs de bled d'Inde, où il n'y a point de hayes & de clôture pour les arrêter, les désolent entièrement, sans qu'on puisse y porter remède. Car n'étant pas en état de les nourrir dans des écuries, tout ce qu'on peut faire c'est de les enfermer dans de mauvais parcs, que ces chevaux franchissent aisément; soit que ne trouvant pas assez de nourriture dans ces enclos, ils soient portés d'eux-mêmes à en aller chercher ailleurs dans les bleds d'Inde, qui les affriandent plus que l'avoine; soit que les enfans, qui sont sans cesse occupés à les animer pour les faire battre, les pressent, & les forcent de sauter par-dessus leurs barrières.

Ils prennent leurs mesures de bonne heure pour ces sortes de transports; & font en sorte que leurs vieux champs puissent leur servir

jusques à ce que les nouveaux soient en état de pourvoir à leur subsistance ; de manière qu'ils puissent les abandonner sans en souffrir. Quelques années donc avant de quitter leur Village , ils vont marquer la place des nouveaux champs dans les bois ; ils s'y transportent pour cet effet durant l'hyver , & y dressent de petites cabanes pour leur hyvernement. Ils trouvent à cela un double avantage ; car ils défrichent leurs champs en coupant les mêmes arbres dont ils ont besoin pour se chauffer , & qui étant aux portes de leur cabanage , leur épargnent la peine d'un long transport. Ce sont les hommes par toute l'Amérique qui sont chargés de marquer les champs , & d'en abattre les gros arbres. Ce sont eux aussi , qui en tout temps sont obligés de couper les gros bois , dont les femmes ne sçauroient venir à bout , en sorte qu'elles n'ont jamais que la peine de le débiter par éclats & de le voiturer.

Ils n'avoient anciennement que des haches de pierre , lesquelles n'étoient pas suffisantes pour couper les arbres d'une certaine grosseur ; ou qui ne l'eussent fait qu'en leur donnant beaucoup de peine. Les Européens leur en ont apporté de fer bien acéré , & leur ont donné l'exemple d'abattre le bois , de le fendre , & de le scier. Ils n'en ont pas beaucoup profité néanmoins , & ils se sont arrêtés à leur ancienne méthode , qui est de cerner les arbres , de les dépouiller de leur écorce pour les faire mourir , & de les laisser sécher sur pied. Quand ils sont secs , ils les abattent en appliquant le feu au bas du tronc , & les minant peu à peu avec des petits tisons , qu'ils ont soin d'entretenir , & de rapprocher. Ils les coupent par billes de la même

100 MŒURS DES SAUVAGES

manière, lorsqu'ils sont renversés en plaçant de semblables tisons de distance en distance sur le corps de l'arbre. Pour ce qui est des fouches, qui restent en terre, ils les laissent pourrir à la longue, & les arrachent ensuite facilement.

Ces haches de pierre dont je viens de parler, sont d'usage dans toute l'Amérique de temps immémorial; elles sont faites d'une espèce de caillou fort dur & peu cassant, elles demandent beaucoup de préparation pour les mettre en état de service: La manière de les préparer est de les aiguïser en les frottant sur un grez, & de leur donner à force de temps & de travail, la figure à peu près de nos haches, ou d'un coin à fendre le bois. Souvent la vie d'un Sauvage n'y suffit pas; d'où vient qu'un pareil meuble, fût-il encore brute & imparfait, est un précieux héritage pour les enfans. La pierre perfectionnée, c'est un autre embarras, pour l'emmancher: Il faut choisir un jeune arbre, & en faire un manche sans le couper; on le fend par un bout, on y insère la pierre, l'arbre croît, la serre, & l'incorpore tellement dans son tronc, qu'il est difficile & rare de l'arracher. Il se trouve encore en France dans les cabinets des Curieux des pierres semblables qu'on nomme *Cerauniennes*, ou Pierres de foudre, qui ont été trouvées dans le Royaume, en des endroits dont les pierres ordinaires sont d'une nature toute différente. Ces pierres sont encore une preuve que les premiers habitans des Gaules en faisoient un usage semblable à celui qu'en font aujourd'hui les Américains, qui n'ayant point ou presque point de commerce avec les Européens, sont obligés de s'en tenir à leurs anciennes pratiques. Les Sauvages ont

au
re
dis
po
en
Cy
C
po
fité
de
gal
enc
au p
on
mie
ces
suit
niér
soin
pre
ples
serv
tre
nou

La
mais
& ig
font
gnes
tort
que
gne
que
est fo
de n

aussi des especes de couteaux de même matière que leurs haches, qui ne doivent pas être différens de ceux dont se servoient les Juifs pour leur Circoncision, & de ceux qui étoient en usage chez les Gentils pour les Prêtres de Cybèle.

On doit remarquer par rapport à ces transports de Villages des Sauvages, & à la nécessité où ils se trouvoient de changer souvent de terrain, que cette nécessité ayant été égale dans les premiers temps, & peut-être encore plus grande, eu égard à la disette, & au peu d'industrie de la plupart des Nations, on en doit conclure, que les Villes des premiers Peuples étoient aussi ambulantes que ces Peuples mêmes. Et que celles qui dans la suite ont été fixes quand on a bâti d'une manière plus solide; & que l'art a suppléé au besoin des hommes, n'ont pas toutes été les premières du même nom, ni des mêmes Peuples qui les ont fondées. Ce principe peut servir à éclaircir les doutes qui peuvent naître dans la comparaison de la Géographie nouvelle avec l'ancienne.

De la vigne & du vin.

La vigne vient par tout en Amérique; mais les Sauvages ne la cultivent nulle part, & ignorent le secret d'en faire du vin. Ils sont tous naturellement de si grands yvrognes, qu'on peut bien juger sans leur faire tort, que ce n'est pas leur faute. Il faut donc que ce soit celle du terroir, ou de cette vigne même, qui ne produit presque par tout que des lambrûches. En Canada le grain en est fort petit, & fort acide dans sa plus grande maturité. Dans les Païs un peu plus

102 MOEURS DES SAUVAGES
chauds, il est un peu plus gros, & a plus de
douceur. Les Européens ont tenté en divers
endroits d'affranchir cette vigne sauvage,
mais je ne sache pas qu'ils y aient réussi jus-
qu'à présent. Le plan apporté d'Europe a dé-
génééré au Bresil, dans la Nouvelle France,
& dans la Nouvelle Espagne, excepté au
Pérou & au Chili, où il a parfaitement bien
fait. Il n'est pas croyable que dans un País
aussi vaste que l'est l'Amérique, il ne se trou-
vât pas ailleurs quelque terroir qui fût pro-
pre à la culture de la vigne, sur tout dans les
Climats qui répondent à ceux de l'Europe,
où se cueillent de si excellens vins de toutes
sortes. Il faut donc qu'il y ait quelque raison,
autre que celle du terroir, laquelle ait em-
pêché qu'on n'y ait eu le succès qu'on s'en
étoit pû promettre. On m'a assuré que nos
Missionnaires vets les Illinois, avoient tenté
de faire du vin des raisins du país, qu'ils s'en
étoient même servis pour dire la Messe; je
croirois en effet que ces país-là y seroient des
plus propres; mais l'épreuve qu'on en a faite,
ne me paroît pas suffisante, pour porter sur
cela un jugement assuré.

L'antiquité du vin & son origine sont as-
sés connûes par la sainte Ecriture; mais,
comme je l'ai déjà dit, le plus grand nombre
des Nations n'en avoit pas l'usage. La plû-
part des peuples se contentoient de l'eau pu-
re. D'autres supplétoient au défaut du vin,
& faisoient des boissons enyvranes, avec
diverses sortes de grains & de fruits, aus-
quelles on donnoit aussi le nom de vin,
comme à celle qui étoit faite du fruit de la
vigne. C'est ainsi qu'ils faisoient, & qu'on
fait encore du vin de Palmiste. Les Egyp-
tiens en faisoient avec le Lotos, c'est aussi à

ES
plus de
n divers
sauvage,
aussi jus-
pe a dé-
France,
cepté au
nent bien
un País
se trou-
fut pro-
dans les
Europe,
toutes
raison,
ait em-
u'on s'en
que nos
ent renté
u'ils s'en
Messe; je
oient des
en a faite,
orter sur

e font af-
; mais,
l nombre
La plû-
l'eau pu-
t du vin,
es, avec
its, auf-
de vin,
ruit de la
& qu'on
es Eryp-
est aussi à

ces racines ensemble, remuant continuelle-



aufl



fait encore du vin de l'ainme. Les
tiens en faisoient avec le Lotos, c'est aussi à

u
b
n
f
n
a
ti
fo
le

ce
ch
&
fie
tie
ou
bi
us
po
ta
de
te
ric
en
pr
m
rie
ce
re
ces

eux qu'on doit l'invention de la Bière.

Boissons enyvrantes.

Les peuples de l'Amérique Méridionale & les Mexiquains ont aussi le secret, & un usage de temps immémorial de faire des boissons fortes & enyvrantes, avec les mêmes racines, les mêmes grains, & les mêmes fruits, qui servent à leur nourriture commune. Il y en a de plusieurs espèces, qui ont aussi des noms différens; noms qu'elles ont tirées des diverses matières, qui en font le fonds, & de la manière différente dont on les compose.

La Chica.

La plus commune de ces boissons, est celle qu'on nomme *Caonin* au Brésil; *Chica* chez les Indiens de la domination d'Espagne, & *Ouicon* aux Isles Antilles, & dans plusieurs endroits de la grande terre. La matière de celle cy est la racine de Manioc, ou le Maïs. On coupe la racine de Manioc, bien ratissée, par quartiers, comme on en use en Europe pour les navets, qu'on met au pot: on fait bouillir toutes ces racines ainsi taillées par rotelles dans de grands vaisseaux de terre, jusqu'à ce qu'elles soient molles & tendres; alors les femmes, que cette fonction concerne uniquement, s'accroupissant en rond autour de ces grands vaisseaux, prennent de ces racines ainsi amollies, les mâchent, & les tordent dans la bouche sans rien avaler, & rejettent ensuite ces morceaux mâchés dans d'autres vaisseaux de terre, ou elles font bouillir derechef toutes ces racines ensemble, remuant continuelle-

ment avec de grandes spatules toute cette matière, jusqu'à ce que le tout soit cuit. Après-quoi, sans la couler, & sans la passer, elles l'ôtent pour la seconde fois de dessus le feu, & la versent dans d'autres grands vaisseaux de terre, semblables à ceux dont on se sert en plusieurs de nos Provinces pour faire la lessive, excepté qu'ils sont un peu plus allongés & plus étroits par le goulet. On appelle ces vaisseaux en langage du pays du nom de *Canari*; nom générique pour signifier toutes sortes de vases de terre, de quelque grandeur qu'ils soient. Ceux-cy contiennent jusques à soixante & quatre-vingts pots. Toute la liqueur y ayant été vidée, on la laisse fermenter à découvert, pendant quelque temps, après-quoi on la couvre jusqu'à ce qu'on veuille la boire, & alors on la coule par un *Hibichet*, ou crible du pays.

Les femmes mâchent le Maïs botuilli pour en faire de la boisson, de la même manière qu'elles en usent à l'égard de l'*Ouicon*, fait des racines de Manioc. Thévet* a observé, que pour faire ces liqueurs il y avoit une superstition parmi ces peuples, laquelle ne permettoit qu'à celles qui étoient vierges de s'en mêler; & que si par hazard les femmes mariées y étoient appellées, elles devoient s'y être préparées en vivant pendant quelque temps dans la continence, & séparées de leurs maris. Le sieur de Léri † se mocque de cette observation & la contredit; mais, comme il avoie que les hommes n'oseroient absolument y toucher, & qu'ils disent que la liqueur ne vaudroit rien s'ils la

* Thévet *Cosmog. Univ. Liv. 21. ch. 16. F. 196.*
 † Jean de Lery, *Hist. de l'Amérique, chap. 2.*

faisoient eux-mêmes ; & que d'autre part cette boisson est le plus souvent destinée pour ce qu'on appelle *faire un vin*, c'est-à-dire, pour ces assemblées générales, que j'ay dit être marquées par un motif de Religion ancienne, on pourroit dire que Thévet a eu raison en parlant pour ces occasions où la Religion a quelque part, & que communément, on n'y regarde pas de si près, quand il ne s'agit pas de ces sortes d'assemblées ; mais seulement d'avoir de quoi boire pour l'usage ordinaire, auquel cas le sieur de Léri n'auroit aussi point de tort.

La salive de ces femmes est un ferment qui donne à ces liqueurs une grande force. Il ne faut pas les voir faire, non plus que nos cuisiniers lors qu'ils préparent leurs sauces & leurs ragoûts ; mais le feu corrige tout & après la fermentation, ces sortes de boissons sont assez agréables. Elles sont d'ordinaire assez épaisses, & c'est sans doute pour cela qu'ils ne mangent point dans leurs festins à-boire, y ayant en même-temps de quoi boire & de quoi manger. Elles causent aussi une yvresse très-incommode, comme nos meilleurs vins. Je croirois néanmoins par rapport à ceux qui seroient accoutumés également au vin & à ces boissons, qu'on seroit yvre d'une moindre quantité de vin, que de ces autres liqueurs ; ce qui montreroit qu'en effet, elles n'ont pas en soy une si grande force.

Le Miaby.

Le Miaby est une autre sorte de boisson ordinaire ; mais moins commune : elle est composée de patates pures, qu'on fait cuire

106 MOEURS DES SAUVAGES
dans une chaudière. Les Sauvageſſes mâ-
chent auſſi les patates cuites , & les recra-
chent dans un *coui* , c'eſt-à-dire la moitié
d'une calebaſſe, ou cela s'étant aigri, il ſe fait
une ſorte de levain dont elles prennent gros
comme un œuf qu'elles font diſſoudre dans
une bonne chopine d'eau , & cela fait ſur le
champ une boiſſon violente , qu'on peut
faire paſſer pour d'excellent vin blanc , rou-
ge , ou claret , ſelon la couleur de la patate.
Elles ne font néanmoins cette ſorte de le-
vain que pour les cas de néceſſité , ou il faut
une boiſſon qui ſoit prête ſur le champ , car
la manière ordinaire de faire le Maby , c'eſt
de verſer de l'eau ſur les patates , & de les
laiſſer bouïllir comme le vin nouveau. Les
Européens qui n'aiment point la mal-propre-
té de ces racines mâchées , ſe contentent d'é-
gruger deux ou trois patates cuites , qui
cauſent une fermentation preſque ſubite ,
après que la liqueur a été quelque temps
dans les vaiſſeaux.

Le Palinot.

Le Palinot eſt une boiſſon compoſée de
patate & de caſſave brûlée. Les Sauvageſſes
rompent la caſſave & la mettent dans les
vaiſſeaux , tandis qu'elle eſt encore toute
chaude , & y ajoutent des racines de patates
cruës , & coupées par morceaux. Elles font
auſſi des liqueurs avec des Bananes , des
Ananas , & d'autres ſortes de fruits. Mais
ces boiſſons n'étant pas ſi ſaines que les pre-
mières , ne ſont pas d'un auſſi grand uſage.
Les Nègres en Amérique font du vin de
Palmiſte , & les blancs du vin de cannes
qu'on dit être fort délicieux.

La commodité de toutes ces liqueurs , c'est qu'elles se font en peu de temps ; que la fermentation en est bien-tôt faite , & la boisson bien-tôt dans sa boîte ; mais aussi il faut bien-tôt les boire ; car en peu de temps elles s'aigrissent. Un sujet de consolation ; & le remède à cet inconvénient , c'est qu'on ne manque guères de matière pour en faire de nouvelles.

Hornius * parlant de cette boisson apellée *chica* , dit qu'elle est commune aux Amériquains , aux Tartares , & aux Scythes : trompé ensuite par la ressemblance des termes , il confond la *chica* avec le *cia* des Chinois , des Japonois , des Persans , & des Turcs. Le *cia* ou *chia* des Chinois , des Japonois , & des Tartares , c'est le Thé. La boisson des Turcs & des Persans , c'est le café , or ni l'un ni l'autre n'a de rapport avec les boissons enyvantes faites avec le Maïs.

Outre ces liqueurs , il y en a encore de trois sortes , de qualités , & d'espèces toutes différentes des premières , & entre-elles. Ces liqueurs sont le Chocolat , l'herbe du Paraguay , & la Cassine.

Le Chocolat.

Le Chocolat est un présent que le Mexique a fait à l'Europe , où il est aujourd'hui si commun , sur-tout en Espagne , & en Italie ; qu'il semble que ceux qui y sont accoutumés , particulièrement les vieillards , ne scauroient vivre sans cette précieuse liqueur. Il n'étoit pas moins commun ni moins nécessaire chez les Mexiquains , ainsi qu'on peut le conjecturer de ce que le Cacao , qui

E 6

* Hornius de Orig. Gen. Americ. lib. 1. ch. 18.

en fait le fonds , y tenoit lieu de monoye , & servoit dans le commerce à voir toutes les choses nécessaires à l'usage de la vie , ainsi que les métaux parmi nous. Les Mexiquains varioient extrêmement cette boisson, par le mélange de plusieurs autres ingrédients, dont ils faisoient différentes compositions, qui en changoient la qualité & le goût, selon la variété des divers mélanges & des différentes préparations. Les Espagnoles en ont fait une liqueur fort agréable , en ajoutant au cacao ; la vanille, la canelle, & le sucre , de la manière dont on le prépare aujourd'hui communément en Europe. Le cacao qui , comme j'ai dit , en fait le fonds , & en est comme la baze , est un fruit de la figure d'un melon ou d'un concombre , rayé , cannelé & roux ; plein de plusieurs noix plus petites qu'une amande. Ce sont ces noix qu'on met en usage ; elles sont d'un tempérament froid * & humide ; & d'une saveur moyenne entre le doux & l'amer. L'arbre qui les porte , est semblable à l'orange ; il a les feüilles de même , mais un peu plus grandes : au sommet il a une espèce de couronne. Cet arbre est fort foible , & fort tendre ; de sorte qu'il a besoin d'un autre arbre , que les Espagnols nomment : *La Madre del Cacao* , & qui semble n'être fait que pour lui servir d'ombre. On distingue des Cacaos de quatre ou cinq espèces.

L'herbe du Paraguay.

Comme je n'ai vû l'herbe du Paraguay que seiche , hachée comme de la paille , &

* Voyez le contraire , *Hist. naturelle du Cacao* , chez Barbeou rue de la Harpe.

ES
monoye ,
outes les
ie , ainsi
s Mexi.
boisson,
rédiens,
ositions,
oût, se-
s & des
noles en
en ajou-
& le su-
bare au-
. Le ca-
e fonds ,
fruit de
ombre ,
plusieurs
Ce sont
ont d'un
& d'une
l'amer.
à l'oran-
s un peu
spèce de
, & fort
utre ar-
a Madre
ue pour
des Ca-

raguay
ille , &
chez Bar-

A M E R I Q U A I N S . 109

presque réduite en poussière , je ne sçauois dire aussi quelle plante c'est. Il y en a deux espèces , on nomme l'une *Hierwa de Palos* & l'autre *Hierwa de Camini* , laquelle est beaucoup meilleure , & plus rare que la première : on leur donne aussi le nom d'herbe de S. Thomas ou de S. Barthelemy , en conséquence de l'idée que se sont formé les Espagnols , que l'un de ces Apôtres avoit passé dans ces quartiers de l'Amérique , où il avoit rendu cette herbe salutaire , de venimeuse qu'elle étoit , ainsi que porte leur tradition. Il y a apparence que c'est des naturels du pais que les Espagnols ont appris à en faire usage. Ils en font une si grande consommation à la rivière d'Argent , au Chili , & au Pérou , que si l'on en croit M. Frézier ;* il en sort tous les ans du Paraguay pour le seul Pérou , 50000. arabes , c'est-à-dire , 1250000. pesant de l'une & de l'autre herbe , n'ont il n'y a cependant que le tiers de celle qu'on appelle de *Camini* , & 25000. arabes pour le Chili , qui font la moitié de ce qui en est porté dans le Pérou.

La manière d'en user , est de la faire infuser à peu près comme le Thé. On met l'herbe dans une coupe faite d'une nacre , d'un coco , ou d'une calebassé armée d'argent , & on y ajoute du sucre. On verse ensuite l'eau chaude sur l'un & sur l'autre , & sans leur donner le temps de prendre une teinture trop forte , on attire l'eau avec un chalumeau d'argent , au bout duquel est une petite ampoule percée en plusieurs endroits , laquelle sert à séparer l'herbe d'avec l'eau où elle surnage ; desorte qu'on ne suce que l'eau toute seule. Quelques-uns au lieu de

* Frézier, Voyage de la Mer du Sud. p. 222.

170 MOEURS DES SAUVAGES
chalumneau pratiquent au fond de la tasse
une séparation d'argent percée de plusieurs
petits trous, qui fait le même effet.

La Cassine.

La Cassine est une boisson particulière aux
Peuples de la Floride, les Auteurs anciens
& modernes en ont parlé; mais je n'en sa-
ché aucun qui nous ait fait connoître sa
composition au juste; & il se trouve entr'eux
une espèce d'embaras ou même de contra-
diction qu'il n'est pas facile d'éclaircir. *
Thevet nous la représente comme une li-
queur faite de l'infusion d'une herbe qui a
la figure d'une laitue. Le sieur le Moyne de
Mourgues en parle comme d'une boisson de
plusieurs herbes. Le Protestant qui a impr-
mé sous le nom Espagnol de † François
Coréal, ne nous en donne aucune notion.
De Laet nous laisse croire que c'est la dé-
coction des feuilles d'un arbre; & si j'en crois
ce que m'en a dit un Auteur grave, qui a
fait le voyage de Mississipi ces dernières an-
nées, la Cassine n'est autre chose que la tein-
ture des feuilles de l'Apalachine, laquelle est
un petit arbruste assez semblable au Myrte, &
qu'on connoît aujourd'hui en France, où on
l'a apportée de la Louisiane depuis les der-
niers établissemens qu'on a faits en ces Pais-
là.

De Laet & le sieur de Mourgues, parlent
de la Cassine plus au long que les autres qui
en ont traité. Mais ils en parlent d'une ma-
nière fort différente. Ce qu'ils en disent mé-
rite d'être rapporté ici: on pourroit peut-

* Thevet, *Costu. univ.* Liv. 23. ch. 1. F. 1004.

† F. Correal, *voyage aux Indes Occid.* ch. 2. 1. Part.

GES
la tasse
plusieurs

rière aux
anciens
n'en sca-
noître sa-
entr'eux
contra-
aircir. *
une li-
be qui a
oyne de
rison de
a impi-
François
notion.
t la dé-
en crois
e, qui a
eres an-
la tein-
uelle est
yrte, &
ou on
es der-
es Pais-
parlent
res qui
ne ma-
nt mé-
peut-

AMERIQUAINS.

171

être accorder ces Auteurs en disant que l'un ne s'est attaché qu'à une cérémonie de Religion, où la Cassine leur sert à tirer leurs augures, & à choisir leurs Guerriers, pour les expéditions qu'ils veulent entreprendre, & que l'autre ne s'est proposé que l'usage ordinaire que ces Peuples en font. On en jugera par leur Relation.

» La Cassine, dit de Laet, † est un arbre
» qui ne porte point de fruit, & des feuilles
» duquel les Sauvages font un breuvage qui
» a une vertu singulière pour provoquer les
» urines. Il est en telle estime parmi les Es-
» pagnols, & parmi les Sauvages, qu'à pei-
» ne y en a-t-il aucun qui n'en boive matin &
» soir, & même avec plus d'excès qu'on ne
» fait le Chocolat dans la Nouvelle Espagne.
» Pour le faire, ils prennent une certaine
» quantité de feuilles, qu'ils mettent à sec
» dans un pot de terre, où ils les font rissoler
» avec un rison préparé pour cet effet, &
» qu'ils remuent de l'autre main si long temps
» que leur couleur verte soit changée en rouge.
» Ils y versent ensuite de l'eau peu à peu jus-
» qu'à ce que le vaisseau soit presque plein:
» alors ils vident la seule liqueur qui ressem-
» ble pour la couleur au vin clairer, & rend
» une écume semblable à celle du Chocolat,
» quand on y mêle l'Athole. * Les Espagnols,
» & les Sauvages boivent cette liqueur dans
» de grands coquillages de mer, ils la pren-
» nent aussi chaude qu'ils la peuvent souf-
» frir, & en si grande quantité qu'ils en peu-
» vent porter; ils croiroient même mourir

† Joan. de Laet, *India Occid.* lib. 4. cap. 15.

* L'Athole est une boisson faite de grains de Maïs, dont les Mexiquains faisoient un grand usage, & se servoient au lieu de pisan; ils la mêloient avec leur Chocolat.

30 s'ils avoient passé un seul jour sans en boire.
 30 Une heure & demie après en avoir bû, ils
 30 lâchent une quantité incroyable d'urine,
 30 presque continuellement pendant l'espace
 30 d'une heure; aussi s'en trouve-t'il peu qui
 30 soient sujets aux affections des reins & de
 30 la vessie. Les Sauvages se substantent aussi
 30 de cette potion, & quand ils veulent se
 30 purger, ils y mêlent de l'eau de mer, &
 30 par ce moyen ils purgent violemment les
 30 mauvaises humeurs par haut & par bas. Il
 30 arrive même que s'ils en mêlent avec ex-
 30 cès, quelques-uns en meurent.

30 A certain temps marqué de l'année, dit
 30 le sieur de † Mourgues, les Peuples de la
 30 Floride tiennent un Conseil général, où ils
 30 s'assemblent tous les matins. Ce Conseil se
 30 forme dans la Place publique où sont pré-
 30 parés des bancs rangés en demi-cercle, sur
 30 lesquels tout le monde s'asseoit autour du
 30 Chef, qui est seul assis au milieu sur une
 30 espèce de trône fait de neuf pièces de bois
 30 arrondies, plus élevé & plus avancé que
 30 celui de ses Sénateurs. Le Chef se place le
 30 premier, tous les autres, par ordre, à com-
 30 mencer par le plus ancien des vieillards,
 30 viennent le saluer, élevant leurs mains sur
 30 leurs têtes, & chantant une chanson à la-
 30 quelle tout le chœur répond par des *bé, bé.*
 30 Chacun ayant rendu le salut en cette ma-
 30 nière, & s'étant assis, le Chef expose à son
 30 Conseil le sujet qui les assemble, & consul-
 30 te tour à tour les *saonas*, qui sont les Prêtres
 30 ou Devins, & les Anciens, & il leur de-
 30 mande à chacun leur avis; car ils ne prennent
 30 aucune résolution qu'ils n'en aient aupara-
 30 vant délibéré long-temps ensemble. Cepen-

† Le Moyné de Mourgues, loc. cit.

» dans les femmes par ordre du Chef prépa-
 » rent la Cassine ; c'est ainsi qu'ils nomment
 » une boisson composée de certaines herbes
 » dont ces femmes ont soin d'exprimer le jus
 » après qu'elles les ont fait infuser & boüillir.
 » Avant que de la boire, un homme choisi
 » pour cet emploi se lève de sa place, & se
 » tenant au milieu de l'Assemblée en présence
 » du Chef, fait un discours pour souhaiter
 » que cette boisson soit utile à ceux qui en
 » doivent goûter, & qu'elle leur inspire un
 » esprit de force : Prenant ensuite de la main
 » des femmes un grande coupe pleine de cet-
 » te boisson toute chaude, il la présente au
 » Chef avec beau coup de cérémonie. Le
 » Chef l'ayant bûë, il en offre à chaque par-
 » ticulier une pareille dose, dans la même
 » coupe. Ces Peuples font une si grande estime
 » de cette liqueur, qu'il n'y a que les Guer-
 » riers, & ceux qui se sont déjà signalés par
 » quelques exploits qui soient jugés dignes
 » d'en boire. Elle a cette propriété, qu'aussi-
 » tôt après qu'on en a bû, elle excite une abon-
 » dante sueur. S'il s'en trouve quelqu'un dans
 » l'Assemblée dont l'estomac ne puisse la sou-
 » tenir, & qui soit obligé de la rejeter, on le
 » regarde comme inutile, & comme incapa-
 » ble de faire la Campagne, où il leur faut
 » souvent jeûner des trois & quatre jours de
 » suite. Après l'avoir bûë, ils peuvent être
 » vingt-quatre heures entières sans ressentir
 » la moindre atteinte de la faim ou de la soif.
 » C'est pour cela que dans leurs expéditions,
 » les Hermaphrodites ; (c'est-à-dire, ces hom-
 » mes habillés en femmes dont nous avons déjà
 » parlé) ne portent presque point d'autres
 » provisions que des calebasses pleines de cer-
 » te décoction ou de cette herbe, qui a la ver-

114 MOEURS DES SAUVAGES

» tu de les nourrir & de les fortifier ; mais
» qui n'enyvre point & ne porte pas à la tête
» ainsi que nous l'avons connu par expérience
» ce lorsque nous leur avons vû faire de ces
» sortes de fêtes.

Les Floridiens faisoient des boissons enyv-
vrantes avec le fruit des Palmes ; mais le plus
grand nombre des Peuples de l'Amérique
Septentrionale , sur tout ceux de la Nouvelle
France , & du Nord , n'avoient point d'autre
boisson que de l'eau pure ; aussi ne buvoient-
ils que par pure nécessité , & très-rarement ,
d'autant mieux qu'ils ont à boire & à manger
dans leur Sagamité , laquelle est toujours fort
claire & fort liquide. Et plût à Dieu , que les
Européens ne leur eussent jamais fait connoi-
tre ces malheureuses boissons , qui ne servent
qu'à les détruire , & qui sont aussi funestes à
leurs avantages temporels & au bien des Co-
lonies : qu'à l'établissement de la Religion ,
& au salut des uns & des autres.

De quelques autres Plantes de l'Amérique.

Les autres Plantes le plus universellement
cultivées dans les Indes Occidentales après le
Maïs, le Manioc , les Patates , & celles qui
servent à la nourriture , sont la célèbre Plante
du Tabac , & les Canes de sucre , qui font
aujourd'hui une partie des grandes richesses
des Colonies Européennes établies en ces quar-
tiers du nouveau Monde. Mais comme ces
Plantes sont très-connuës depuis assez long-
temps , & que je n'examine ici proprement
que les mœurs des Sauvages , & les choses
qui y ont rapport , en les comparant avec cel-
les des premiers Peuples de l'Antiquité ; je
n'examinerai aussi ces deux Plantes que pour

voir
en on

Qu
grand
des C
toute
pouv
ter à
viner
ciens
Aute
clair
four
puter

Il
bien
Plan
sous
les a
trouv
dans
vien
catio
toujc
secon
posé
prem
qui l
l'ont
& les
Pl
pas
de fu
& q
* PL

AGES
er ; mais
s à la tête
expérien-
ire de ces

ons eny-
ais le plus
Amérique
Nouvelle
nt d'autre
bûvoient-
arement,
à manger
jours fort
a, que les
it connoi-
ne servent
funestes à
n des Co-
Religion,

Amérique.

ellement
es après le
celles qui
bre Plante
qui font
richesses
ces quar-
omme ces
tez long-
oprement
es choses
avec cel-
quité ; je
que pour

A M E R I Q U A I N S. 119
voir les connoissances que les Anciens nous
en ont laissées.

Le Tabac.

Quoique le Tabac fût en usage dans une grande partie de la grande Asie, dans les Indes Orientales, & dans l'Amérique presque toute entière, d'où il semble qu'on devoit pouvoir tirer assez de lumiere pour remonter à son origine, néanmoins il nous faut deviner pour en trouver des traces chez les Anciens ; & bien loin que les témoignages des Auteurs que nous pouvons citer, soient assez clairs pour former une évidence, ils peuvent fournir des difficultés à ceux qui aiment à disputer.

Il est certain en premier lieu, que quand bien même les Anciens auroient connu cette Plante, nous ne la connoissons aujourd'hui sous aucun des noms qui se trouvent dans les anciens Boranistes, & que quand il s'en trouveroit quelqu'un dans Théophraste & dans les autres, dont la description lui conviendrait, nous ne pouvons en faire l'application que par des conjectures qui seroient toujours assez incertaines & hazardées. En second lieu, il paroît aussi assez sur, que supposé que les Barbares, qui ont occupé les premiers la Grèce, en aient fait usage, ceux qui leur ont succédé n'en ont pas hérité, ou l'ont laissé perdre, aussi bien que les Latins, & les autres peuples de l'Europe.

Pline * à la vérité nous en dit assez pour ne pas nous laisser ignoter que la Pipe & l'art de fumer n'étoient pas inconnus de son tems, & qu'on en usoit dans la Médecine en cer-

* *Plin. lib. 28. cap. 17.*

taines occasions. Il nous indique lui-même dans un remède contre la mélancolie par ces paroles, lesquelles sont décisives : « *Fumi quoque ar. di, sed pabulo viridi post. bove, fumum arundine. haustum prodesse tradunt.* » On dit que la fumée de la fiente sèche d'un bœuf qui a été mis au verd, attirée par la bouche avec un tuyau de roseau, fait grand bien. Mais dans ce passage il n'est pas question de la Plante du Tabac, ni des autres herbes que les Américains fument en guise de Tabac, ou qu'ils mêlent avec le Tabac. Il n'est pas question non plus d'un usage aussi général que l'est celui du Tabac, lequel quoique regardé comme un remède, peut être considéré aussi comme un amusement & une fantaisie.

Les Auteurs donc, sur le témoignage de qui nous pouvons nous fonder, ne peuvent en avoir parlé que comme d'un usage des Peuples éloignez d'eux, pour le temps ou pour les lieux, & dont ils ne connoissoient les mœurs qu'imparfaitement, comme faisoient ceux qui donnoient des Relations de l'Amérique où ils n'avoient jamais été, sur le récit des premiers venus de ces Païs nouvellement découverts. Tels sont les passages que je vais citer. Ils ne laissent pas néanmoins d'être assez forts, & d'établir une preuve, laquelle paroîtra suffisante à quiconque voudra les approfondir.

Le premier est de Maxime de Tyr *. Il y a un Peuple des Scythes, dit-il, & je crois qu'il n'y en a qu'un, qui quoiqu'ils ne boivent que de l'eau, cependant lorsqu'ils veulent se donner le plaisir de l'yvresse, ils allument un petit bûcher, dans lequel ayant

* *Maxim. Tyrinus, Serm. II.*

jeté des herbes odoriférantes, ils font un
 cercle tout autour, & chacun attirant à soi
 la fumée, comme s'ils la buvoient dans
 des coupes, ils s'enyvrent aussi bien que
 s'ils avoient bu du vin. C'est pourquoi ils
 dansent, ils chantent & sautent comme des
 gens yvres.

Cette façon de s'exprimer, comme s'ils la
 buvoient dans des coupes, semble signifier un
 équivalent, & représente assez bien une Pi-
 pe, d'où on attire à soi la fumée, & le suc du
 Tabac, comme on tire la liqueur d'une tasse
 en buvant. Il n'est personne qui ne sçache
 la manière dont les Orientaux fument enco-
 re aujourd'hui, mettant sur une table une
 espèce de réchaud ou de castolette, laquelle
 sert comme de Pipe commune, où tous ceux
 qui sont assis autour, fument ensemble par
 le moyen de plusieurs tuyaux qui y aboutis-
 sent, & dont chacun prend le sien.

Hérodote * rend à peu près le même té-
 moignage des Massagètes, qui habitoient
 au-delà de l'Araxe. « Ils ont trouvé des ar-
 bres, dit-il, qui portent un fruit de telle
 nature, qu'en le jettant dans un feu qu'ils
 allument, & qu'ils environnent par trou-
 pes, ils s'enyvrent par son odeur, comme
 les Grecs par le vin; & qu'à mesure qu'ils y
 en jettent, ils s'enyvrent de plus en plus,
 jusqu'à ce qu'enfin ils se levent pour chan-
 ter, & danser ensemble.

Ce qu'Hérodote & Maxime de Tyr disent
 des Peuples de Scythie, Pomponius Méla &
 Solin le disent aussi des Peuples de la Thrace.

« Quelques Peuples de Thrace, dit Pom-
 ponius Méla, † ne connoissent point l'usage

* Herodot. lib. 1. n. 211.

† Pomp. Méla, lib. 2. cap. 2. de Thracia.

DES MOEURS DES SAUVAGES

» du vin. Néanmoins quand ils font festin,
 » dès qu'ils ont jetté quelques semences dans
 » les feux, autour desquels ils sont assis,
 » cette odeur leur cause une joye qui appro-
 » che de celle de l'yvresse.

» Dans leurs festins, dit Solin*, ils s'af-
 » seioient autour des feux, hommes & fem-
 » mes, & y ayant jetté les semences de cer-
 » taines herbes, dès qu'ils les ont senties, ils
 » se font un plaisir d'imiter les yvrognes;
 » leurs sens en étant effectivement blessez,
 » comme il arrive à ceux qui ont pris trop
 » de vin.

Strabon† dans la description qu'il fait des
 mœurs des Indiens, a voulu peut-être nous in-
 diquer le Tabac, en disant, que chacun porte
 toujours avec soi une poche pleine d'herbes
 médicinales. Chaque Sauvage a toujours avec
 soi son *sac à Petun*, dans lequel il porte son Ca-
 lumet ou Pipe, du Tabac, & de quoi allu-
 mer du feu. Il m'est aussi venu en pensée,
 que l'usage de fumer continuellement pour-
 roit avoir donné lieu à la fable, qui se débi-
 toit chez les Anciens‡, qu'il y avoit un peu-
 ple de l'Inde lequel n'avoit point de bouche,
 mais seulement deux soupiraux par où il se
 nourrissoit de l'odeur, ou de la fumée des
 fruits & des fleurs.

On ne doit pas être surpris que les Anciens,
 dans les notices qu'ils nous donnent des cho-
 ses qu'ils ne sçavoient que sur le rapport d'au-
 trui, & qui étoient fort éloignées d'eux,
 ayent toujours mêlé dans les descriptions des
 choses les plus simples, des circonstances ca-
 pables de les déguiser; puisque de nos jours,
 s'il faut ainsi parler, ceux qui ont écrit au su-

* Solin. cap. 15. de Thracum moribus.

† Strabo, lib. 15. p. 494. ‡ Strabo, lib. 15. p. 489.

GES
nt festin,
ences dans
ont assis,
qui appro-

*, ils s'af-
es & fem-
ces de cer-
enties, ils
yvrognés;
t blessés,
t pris trop

l fait des
e nous in-
cun porte
e d'herbes
jours avec
te son Ca-
quoï allu-
n pensée,
ent pour-
ni se débi-
it un peu-
e bouche,
ar où il se
fumée des

s Anciens,
r des cho-
port d'au-
es d'eux,
ptions des
ances can-
nos jours,
crit au su-

p. 482.

jet de cette même plante dont il est ici question, & qui en parlent comme témoins oculaires, n'ont pourtant pas laissé de nous dépasser, & de nous en faire des narrations selon leurs idées particulières, dont nous voyons manifestement la fausseté.

Le Pere de Brébeuf *, qui a vécu longtemps parmi les Sauvages, & qui a enfin consommé son sacrifice dans les feux des Iroquois, dit qu'ils passent quelquefois les trente jours à jeûner; *ne mangeant autre chose que du Petun.* Le Pere Biard † ne nous assure-t-il pas aussi, *qu'ils usent de Petun, & qu'ils en boivent la fumée de la façon commune en France.* Ne jugeroit on pas sur ces expressions qu'ils avalent en effet cette fumée, & qu'ils mangent le Tabac comme les autres choses comestibles? Et est-il personne qui voulût manger du Tabac? Est-il aucun fumeur qui ne s'exposât à vomir, s'il avaloit seulement quelques gorgées de fumée?

Le Pere du Creux § dans son Histoire du Canada, est tombé dans la même pensée que les Anciens, & s'est persuadé que les Sauvages ne fumoient que pour avoir le plaisir de s'enivrer. „ Ils ne marchent jamais, dit-il, „ sans porter avec eux un tuyau assez long, „ par lequel ils attirent cette sorte de fumée „ presque jusqu'à l'ivresse; car avec cela ils „ ébranlent tous les fibres de leur cerveau, & „ s'enyvrent enfin comme s'ils avoient bû du „ vin avec excès.

Benze ¶ & plusieurs autres Auteurs après lui, ont donné dans la même idée. Tous dé-

* Relation de Canada de l'an 1636. 2. partie ch. 5.

† Relat. de la Nouv. France par le P. Biard, ch. 5.

§ Creuxius, hist. Canad. lib. 1. p. 76.

¶ Benz. lib. 1. cap. 261

clament contre le Tabac avec force, & le regardent comme *une peste & un poison sorti de l'enfer*. Ces Auteurs ont été trompez sans doute aussi bien que les Anciens, par l'effet que produit le Tabac sur les personnes qui ne savent pas fumer, & qui ne sont pas accoutumées à son odeur; car elle étourdit effectivement, elle fait mal au cœur jusqu'à s'en trouver mal, & à vomir; mais le Tabac ne cause pas les mêmes symptômes à ceux qui en ont un grand usage, ainsi que les Amériquains, lesquels en fumant n'ont certainement pas l'intention de s'enyvrer. Ils peuvent encore avoir été séduits les uns & les autres en ce que n'ayant pas pénétré l'esprit de Religion renfermé dans cet usage du Tabac, ils ont pris pour une ivresse réelle & véritable, une ivresse affectée, ou bien un air & des convulsions extatiques, lesquelles suivent l'enthousiasme, & sont de l'apanage de ceux que l'esprit de Python saisit, ou qui font semblant d'en être saisis. Oviédo * est encore plus blâmable que les autres Auteurs; car après avoir décrit un vray enthousiaste dans l'usage que les Sauvages font du Tabac, après avoir dit qu'ils ont soin de cultiver cette Plante & de la faire venir dans leurs jardins, non-seulement parce qu'ils la regardent comme utile à la santé; mais encore parce qu'elle a quelque chose de sacré chez eux, oubliant dans le moment ce qu'il en a dit, & ce que les Sauvages en disoient eux-mêmes, il retombe dans la pensée des Anciens. Il ne peut s'imaginer, dit-il, quel plaisir on peut trouver à cet usage du Tabac en fumée, si ce n'est le plaisir brutal qu'ont ceux qui aiment à boire pour boire jusqu'à ce

qu'ils

* Oviédo, *hist. de las Indias*, lib. 5, cap. 2,

qu'ils
parall
peupl
& cite
raport
Tosta
d'Eus
Il es
une h
à plusi
jai de
pour a
révolu
riser,
vision
& les
mes;
besoin
guérir
corps.
nouve
témoig
puisse
fondi
leurs s
* Th
vantag
du Tab
te, &
Sauva
rent. I
si es
me
sir q
dit-
feux
Ton
* Th.

qu'ils tombent yvres morts. Il fait ensuite un parallele entier de cet usage avec celui des peuples de Thrace dont je viens de parler, & cite, non pas les Auteurs anciens dont j'ai rapporté les témoignages, mais le sçavant Tostat, qui en a fait mention sur celui d'Eusebe de Césarée.

Il est certain que le Tabac est en Amérique une herbe consacrée à plusieurs exercices, & à plusieurs usages de Religion. Outre ce que j'ai déjà dit de la vertu qu'ils lui attribuent pour amortir le feu de la concupiscence & les révoltes de la chair; pour éclairer l'ame, la purifier, & la rendre propre aux songes; & aux visions extatiques; pour évoquer les esprits, & les forcer de communiquer avec les hommes; pour rendre ces esprits favorables aux besoins des Nations qui les servent, & pour guérir toutes les infirmités de l'ame & du corps; je crois qu'il est bon de confirmer de nouveau tout ce que j'en ai avancé par les témoignages d'Auteurs irréprochables, qu'on puisse opposer à ceux qui n'ont rien approfondi, & n'ont rien vû au-delà de ce que leurs sens leur ont présenté.

* Thomas Hariot, dans sa Relation des avantages de la Virginie, parle sçavamment du Tabac. Il en donne une description exacte, & il expose fort bien la manière dont les Sauvages en usent, & les biens qu'ils en retirent. Il ajoûte ensuite, » Que cette herbe est si estimée des Indiens, qu'ils croient même que leurs Dieux en reçoivent du plaisir quand on la leur offre. C'est pour cela, dit-il, qu'ils font de temps en temps des feux sacrés, où ils jettent cette herbe ha-

Tome III.

F

Th. Hariot, de commodis incol. Virginiae p. 16.

» chée, ou réduite en poudre en guise de
 » Victime : que quand ils sont surpris de la
 » tempête, ils en répandent dans l'eau, & en
 » jettent en l'air. Ils en mettent aussi dans
 » leurs Nasses neuves pour être heureux à la
 » pêche ; ils observent la même pratique
 » lorsqu'ils ont été délivrés de quelque dan-
 » ger ; il en jettent en l'air à poignées, fai-
 » sant divers gestes, chantant, dansant, sau-
 » rant, & disant toutes sortes de choses sans
 » ordre & sans suite. Voilà ce que les An-
 » ciens nous ont dit, & en même temps divers
 » sacrifices bien marqués qu'ils n'avoient pas
 » aperçus.

Dans le Chapitre 5. de la Relation de ce
 qui s'est passé les années 1666. & 67. dans
 la Nouvelle France, il y a un extrait d'une
 Lettre du Père Allouez Jésuite Missionnaire
 chez les Ouraouacs, qui fait voir que le Ta-
 bac est aussi employé dans leurs Sacrifices.
 Voici ses paroles. » Un Vieillard des plus
 » considérables de la Bourgade fait fonction
 » de Prêtre ; il commence par une Harangue
 » étudiée qu'il adresse au Soleil, si c'est en
 » son honneur qu'on fait le festin à manger
 » tout, qui est comme un holocauste ; il dé-
 » clare tout haut qu'il fait ses remerciemens
 » à cet Astre, de ce qu'il l'a éclairé pour tuer
 » heureusement quelque bête : il le prie &
 » l'exhorte par ce festin à lui continuer les
 » soins charitables qu'il a de sa famille. Pen-
 » dant cette invocation, tous les conviés
 » mangent jusqu'au dernier morceau : après
 » quoi un homme destiné à cela prend un
 » pain de Petun, le rompt en deux, & le
 » jette dans le feu. Tout le monde crie pen-
 » dant que le Petun se consume, & que la
 » fumée monte en haut ; & avec ces cla-

GES.
guise de
pris de la
au, & en
aussi dans
oureux à la
pratique
que dan-
nées, fai-
sant, sau-
hoses sans
ue les An-
mps divers
voient pas
tion de ce
z 67, dans
rait d'une
issionnaire
que le Ta-
Sacrifices
d des plus
ait fonction
e Harangue
si c'est en
h à manger
uste; il de
mercimens
é pour tuer
il le prie &
ontinuër les
mille. Pen-
les convie
ceau: après
a prend un
eux, &
de crie pen-
, & que
vec ces cla

AMÉRIQUAINS. 128
meurs se termine tout le sacrifice. Ce Pe-
re pouvoit ajouter au sacrifice le chant & les
dances, qui suivent toujours ces festins, &
qui en font partie.

Le sieur de Léry, dans le détail qu'il donne
d'une danse de Religion, dont j'ai déjà parlé,
& dont il fut lui-même le témoin, rapporte
une singularité concernant le Tabac digne
d'être remarquée. Je ne changerai rien à ses
paroles.

* Mais suivant ce que j'ai promis ci-des-
sus, quand j'ai parlé de leurs danses en leurs
Beuveries & Caouinages, que je dirois aussi
à l'autre façon qu'ils ont de danser, afin de
les mieux représenter; voici les morgues,
gestes, & contenance qu'ils tenoient. Tous
près à près l'un de l'autre, sans se tenir
par la main, ni sans se bouger d'une place;
puis étant arrangés en rond, couchés sur le
devant; guidant un peu le corps, remuans
seulement la jambe & le pied droit, chacun
ayant aussi la main dextre sur ses fesses &
le bras & la main gauche pendant, chan-
toient & dansoient de cette façon. Et au-
surplus, parce qu'à cause de la multitude il y
avoit trois rondeaux, y ayant au milieu
d'un chacun trois ou quatre de ces Carai-
bes, richement parés de robes, bonnets
& bracelets, faits de belles plumes naturel-
les, naïves, & de diverses couleurs: te-
nant au reste en chacune de leurs mains un
Maraca, c'est à dire, Sonnettes, faites
d'un fruit plus gros qu'un œuf d'Autriche,
dont j'ai parlé ailleurs; afin, disoient-ils,
que l'esprit parlât, puis après dans icelles
pour les dédier à cet usage, ils les faisoient

F 2

* *Lery hist. de l'Amérique, chap. 16.*

„ sonner à toute reste . . . Outre plus ces Ca-
 „ raïbes (ce sont les Devins dont il veut par-
 „ let) en s'avancans & sayrans en devant ,
 „ puis reculans en arrière , ne se tenoient
 „ pas toujours en une place comme faisoient
 „ les autres : même j'observai qu'eux prenans
 „ souvent une canne de bois , longue de
 „ quatre à cinq pieds , au bout de laquelle il
 „ y avoit de l'herbe de *Peinn* , dont j'ai fait
 „ mention autre part , sèche & allumée ; en
 „ se tournans & soufflans de toutes parts la
 „ fumée d'icelle sur les autres Sauvages , ils
 „ leurs disoient : *Afin que vous surmontiez vos*
 „ *ennemis , recevez tous l'esprit de force.* Et
 „ ainsi firent par plusieurs fois ces maîtres
 „ Caraïbes.

C'est sur tout pour les opérations magiques
 que le Tabac est mis en œuvre par les De-
 vins. * Quand ils veulent deviner , dit Lo-
 pes de Gomara , (je cite les propres paroles
 du Traducteur) quand il veulent deviner &
 répondre à quelqu'un touchant ce qu'il de-
 mande ; ils mangent une herbe nommée *co-*
 „ *boba* (c'est le Tabac) ou la pilent , ou bien
 „ ils en prennent la fumée par le nez , & puis
 „ ils sont troublés du cerveau , & se repré-
 „ sentent à eux mille visions : cette furie pas-
 „ sée , & la vertu de l'herbe apaisée , ils re-
 „ citent ce qu'ils ont vû & entendu au con-
 „ seil des Dieux , & disent que ce sera ce
 „ qu'il plaira à Dieu , sans jamais répondre
 „ à propos de ce , de quoi on les a requis , ou
 „ bien ils répondront en tels termes qu'on ne
 „ les pourra entendre par leurs paroles , qui est
 „ le stile du père de toutes tromperies.

† Pierre Martyr dit , qu'ils font une li-

* *Lopes de Gomara , hist. univ. des Indes , l. 1. 6. 27.*

† *Petr. Martyr. Nov. orb. dec. 1. Lib. 2.*

ces Ca-
eut par-
levant ,
enoient
aïsoient
prenans
ague de
quelle il
j'ai fait
mée ; en
parts la
ages , ils
ntiez vos
force. Et
maîtres

magiques
les De-
dit Lo-
paroles
eviner &
qu'il de-
mée ca-
, ou bien
, & puis
se repré-
furie pas-
ée , ils re-
i au con-
e sera ce
répondre
equis , ou
s qu'on ne
les, qui est
ies:

t une li-







5.

ca
le
m
d
c
to
l
r
r
s
f
m
q
r
d
f
q
à
f
d
q
to
f
f
q
C
vo
ce
pl
m
te
ils
fe
au

queur de cette herbe *Cohoba*, que le Cacique (qui est en même temps un devin) prend par le nez; qu'aussi-tôt après il entre en fureur, de manière qu'il lui semble que tout est renversé dans la petite Case qu'on lui a dressée pour cet effet, & que la force de cette herbe est telle qu'il en perd toute connoissance. Après l'avoir un peu digérée, il s'asseoit par terre la tête baissée, & embrassant ses genoux, ayant resté quelque temps en cette posture, comme s'il se réveilloit tout-à-coup d'un profond sommeil, il leve les yeux & regarde le Ciel, marmottant entre ses dents quelques paroles, qui ne sont point entendues. Ceux qui l'environnent le voyant un peu revenu à lui, rendent grâces à l'esprit, & interrogent le devin sur ce qu'il a vû. Celui-ci comme un insensé qu'il est, répond qu'il est vrai qu'il a parlé à l'esprit, lequel lui a promis la victoire sur ses ennemis, ou bien qu'il en sera vaincu & défait, pour n'avoir pas fait quelque chose qu'il lui avoit commandé. Il répond ainsi sur toutes choses, sur l'abondance & sur la disette, sur la vie & sur la mort, selon que cela se présente à son imagination échauffée.

* C'est sans doute un pareil enthousiasme qu'Oviédo a voulu décrire, lorsqu'il dit des Caciques de l'Isle Espagnole, qu'ils recevoient la fumée du Tabac par le moïen de certains tuyaux faits comme un Y qu'ils appliquoient à leurs narines, attirant cette fumée à eux jusqu'à ce qu'ils tombassent par terre privés de tout sentiment; après-quoi ils étoient portés dans leur hamac par leurs femmes, à moins qu'ils n'eussent ordonné auparavant qu'on les laissât en cet état jusqu'à

F 3

126 MOEURS DES SAUVAGES

ce que les vapeurs dont leur cerveau étoit
 obscurci, fussent entièrement dissipées.

Les mêmes Auteurs disent, qu'ils se ser-
 voient de cette même herbe pour la guérison
 des maladies, & racontant dans le détail ce
 que les devins font en ces occasions; nous au-
 rons lieu d'en parler dans la suite. Nous par-
 lerons encore du Tabac & de son rapport à
 la Religion, en parlant du calumet de paix.

Comme les Sauvages fument aussi par plai-
 sir, & par habitude, quelques-uns se sont
 persuadés qu'ils ne faisoient un si grand usage
 du Tabac qu'à cause de la vertu qu'il a de les
 nourrir, & de les soutenir pendant plusieurs
 jours, sans le secours d'aucune autre nourri-
 ture. Le sieur de Léry est dans cette opinion,
 & il cite dans sa relation des exemples sem-
 blables. » Car Benze assure, dit-il, des habi-
 » tans du Pérou, que quand ils sont en voya-
 » ge, ils portent en la bouche quelques feuil-
 » les d'une herbe appelée *coca*, qui leur sert
 » de pain, de breuvage & de pitance. Sembla-
 » blement Matthiolo en ses Commentaires
 » sur Dioscorides, alléguant Théophraste,
 » rapporte que les Scythes se contentoient de
 » la seule réglisse, dix ou douze jours sans
 » manger autre viande; ce qui répond au pe-
 » tun de nos Sauvages.

Il est vrai que le Tabac émouffe les acides,
 & qu'il ôte ainsi la pointe de l'appétit; mais
 je ne crois pas qu'il ait d'ailleurs une si grande
 vertu nutritive, comme est celle qu'on lui
 attribue, & qu'il fut capable de soutenir les
 Sauvages aussi long-temps qu'on le prétend,
 s'ils ne s'accoutumoient de bonne heure par
 de longs jeûnes à supporter la faim.

* Plusieurs personnes sages, regardent tous
 à Acosta, Hist. nat. de l'Indes, Lib. 4. cap. 22.

les effe
 de Ler
 une pu
 superst
 même
 croyen
 semble
 dans la
 sieurs j
 re, &
 gnée c
 grande
 gas,
 peuple
 rain,
 torité.
 offrir
 que la
 doles,
 temps
 des fa
 de l'an

La c
 teur d
 fort d
 être cu
 faut p
 après
 cause
 une gr
 gues
 feuille
 veuses
 parent
 beauc

les effets attribués à la *Coca* dont parle le sieur de Lery sur le témoignage de Benze, comme une pure imagination, ou comme une pure superstition, ainsi qu'Acosta l'avoué lui-même. Cependant les Indiens du Pérou croient tous ces effets réels, & cet Auteur semble donner dans leur sentiment, puisque dans la vérité, dit-il, on leur voit faire plusieurs journées de suite sans aucune nourriture, & ne se soutenant qu'avec une petite poignée de cette herbe. Elle étoit dans une si grande estime sous les Régnes des Rois Incas, qu'il n'étoit pas permis aux gens du peuple d'en user sans l'agrément du Souverain, ou des Gouverneurs revêtus de son autorité. Le Souverain lui-même n'avoit rien à offrir aux Dieux en sacrifice de plus précieux que la *Coca*, qu'il faisoit brûler devant les Idoles, comme on a brûlé l'encens de tout temps dans les Temples du vrai Dieu, & des fausses Divinités de toutes les Religions de l'ancien monde.

La Coca.

La *Coca* est la feuille d'un Arbre de la hauteur de quatre à cinq pieds, fort tendre & fort délicat, & qui pour cette raison veut être cultivé avec beaucoup de soin. Il n'en faut pas moins pour conserver les feuilles après qu'on les a cueillies. On les range à cause de cela même fort proprement, & avec une grande attention dans des corbeilles longues & étroites où elles sont assujetties. Ces feuilles sont un peu plus unies & moins nerveuses que celles du poirier, d'autres les comparent à celle de l'Arboisier; mais elles sont beaucoup plus minces. La manière dont les

Y28 MOEURS DES SAUVAGES

Péruviens s'en servent, est de les mâcher mêlées avec de la cendre d'ossements calcinés, ou bien avec un peu de chaux, à peu près comme on en use dans les grandes Indes, pour les feuilles de Bétel & les noix d'Arêke, qu'on mêle aussi avec la chaux. Ce mélange joint à l'apreté de la feuille de la *coca*, fait peler la langue à ceux qui n'y sont pas accoutumés : elle fait jeter une écume dégoûtante, & rend ceux qui la mâchent d'une puanteur insupportable. Elle sert de monnoye dans le pays ; & il s'en faisoit autrefois un si grand débit, que ce que nous avons dit du Cacao & de l'herbe du Paraguay, est beaucoup au-dessous de ce qu'on en raconte. Du seul *Potosi* on en tiroit toutes les années plus de cent mille corbeilles. Elle n'est plus d'un si grand usage parmi les Indiens sujets des Espagnols, parce que l'Inquisition ayant découvert qu'ils s'en servoient pour toutes sortes de superstitions l'a défendue sous de très-rigoureuses peines dans tout le Nord du Pérou, & ne l'a permise que dans le Sud, en faveur de ceux qui travaillent aux mines, lesquels ne peuvent s'en passer. † M. Frezier semble croire, que cette herbe n'est point nutritive, qu'elle ne fait qu'ôter l'appetit, & qu'elle ne sert proprement aux Indiens, que comme le Tabac à ceux qui sont accoutumés à le mâcher sans l'avaler.

Il n'en est pas de même du *Ging-seng*, dont il est probable que Théophraste * a voulu parler, & dont les Tartares, qui sont de véritables Scythes, font un si grand usage. Il a véritablement la vertu de soutenir, de fortifier, & de rappeler les forces

† Frezier voyage de la Mer du Sud. p. 246.

* Théophr. hist. Plant. Lib. 2, cap. 12.

épuise
ainfi
comp
vert e
assure
phrast
Plante
buë u
ibica.
Les
Tabac
moins
fumée
lumet
bes,
naux,
feuille
la rem
un bo
est au
bre de
fumer

La
quée
Tabac
est ser
ve en
& dan
recens
chose

* Pl
laudati
gummi
aucis a

épuisées. Il a aussi un petit goût de réglisse, ainsi que je l'ai dit dans l'écrit que j'ai composé au sujet de celui que j'ai découvert en Canada, & qu'il est facile de s'en assurer par l'essay de la Plante même. Théophraste ne donne point d'autre nom à la Plante, dont il parle, & à laquelle il attribue une si grande vertu, qui celui ce *Scythica*.

Les Américains ne prennent point le Tabac en poudre, ni en machicatoire, au moins ceux que j'ai vus. Ils n'en usent qu'en fumée, encore tous n'ont-ils point de Calumet ou de Pipe. Les Bressiliens, les Caraïbes, & la plupart des Sauvages Méridionaux, font une espèce de pipe d'une grande feuille d'arbre pliée en cornet d'épice, ils la remplissent de Tabac, mettent le feu par un bout, & aspirent la fumée par l'autre. Il est aussi à remarquer que le plus grand nombre des femmes ne sçait ce que c'est que de fumer.

DU Sucre.

La connoissance du sucre est mieux marquée dans les Auteurs anciens que celle du Tabac. Plinè est le premier néanmoins qui est servi du terme de *Saccharum*, qu'on trouve ensuite dans Gallien, dans Dioscoride, & dans d'autres Auteurs qui sont tous plus recens que lui. Il en parle aussi comme d'une chose étrangère à l'Europe, * qu'on n'avoit.

F s.

* *Plinius Lib. 12. cap. 8. Saccharon & Arabia fert, sed laudatius India: est autem mel in arundinibus collectum, gummi modo candidum, dentibus fragile, amplissimi nunciis avellanæ magnitudine, ad medicinæ tantum usum.*

130 MOEURS DES SAUVAGES

que par le commerce, qui se faisoit en Arabie & aux Indes, d'où on l'apportoit. C'est ce que le passage de Pline explique, & déclare fort précisément. » L'Arabie porte du » sucre aussi-bien que l'Inde; mais celui de » l'Inde est beaucoup meilleur.

Outre le nom de *Saccharum*, que les Auteurs de la basse Latinité ont ensuite déguisé en ceux de *Zacharum*, *Zuccarum*, *Zachara*, *Zuccara*, *Zucra*, on lui en donnoit encore d'autres; car, premièrement on lui donnoit le nom de Sel, & on l'appelloit le Sel d'Inde, pour le distinguer du Sel ordinaire. Le Sel d'Inde, dit Archigène cité par Paul Eginète Livre second, pour sa couleur & sa condensité, est semblable au Sel vulgaire, mais au goût il a toute la faveur du Miel. C'est pour cela qu'on lui donnoit aussi le nom de Miel, & on l'appelloit Miel sauvage, *Mel silvestre*, ou Miel des Roseaux *μῆλι ζαλαρίμων*, comme on le voit dans Arrien, ¶ ou *Canamella*, *Cannamella*, *Calamellus*, à *Canna*, & *Melle*.

Quoique les anciens ne nous laissent aucun doute sur les Canes & sur les Roseaux, qui sont la matière dont on fait le sucre; ils ne conviennent pas sur l'espèce de ces Roseaux. Solin* a cru que c'étoit du Bambou, ou de ces Canes des Indes qui sont d'une si prodigieuse grandeur, qu'entre chaque noeud on peut faire un canot, ou un petit bateau fort raisonnable. Varron † au contraire a mieux rencontré dans la description

¶ *Arrian. in Periplo maris Eryth.*

* *Solinus, cap. 65. Quæ Palustris sunt, (Indiæ loca) Arundinem creant, ita crassam ut fissis internodiis, lembi vice versitet navigantes. Eradicibus ejus exprimitur humor dulcis ad Melleam suavitatem.*

† *Varro apud Isid. lib. 17. cap. 7.*

qu'il
arbre
deur.

Il

Il

Da

Il p
Ancie
rent d
en pre
pour d
forme
seaux.
dans le
la Clau
colo en
» May
» une
» s'en
» sur l
» dit-
» le S
» ceur
que Pl
Sucre-
» sur l
» de g
» n'ex
» on m
» Il y
» qu'o

† Me
» Dio

qu'il fait de ses Roseaux, qu'il dit être un arbre, ou une plante médiocre pour sa grandeur.

Indica, non magnâ nimis arbore, crescit arundo.

Illius è lentis premitur radicibus humor;

Dulcia cui nequeunt succo contendere Mella.

Il paroît d'ailleurs que le Sucre, dont les Anciens ont voulu parler, étoit fort différent de celui dont on use aujourd'hui; car en premier lieu, il semble qu'ils ont donné pour du Sucre une espèce de manne, qui se forme d'elle-même sur les feuilles des Roseaux. On en voit encore de cette espèce dans les grandes Indes, & en Amérique dans la Californie. † Le Père François Marie Piccolo en parle ainsi. » Au mois d'Avril, de » May & de Juin, il tombe avec la rosée » une espèce de manne, qui se congèle, & » s'endurcit sur les feuilles des Roseaux, » sur lesquelles on la ramasse. J'en ai goûté, » dit-il, elle est un peu moins blanche que » le Sucre; mais elle en a toute la douceur. « A cela se rapporte parfaitement que Pline, Dioscoride & Sénèque disent du Sucre. » C'est un Miel, dit Pline, ramassé » sur les Roseaux, blanc comme une espèce » de gomme, il se brise sous la dent, & » n'excède pas la grosseur d'une noisette; » on n'en fait usage que dans la Médecine. » Il y a, dit Dioscoride, * une espèce de miel » qu'on appelle sucre, lequel se trouve dans

F 6

† *Memoire de la Californie. Lettres édifiantes, 5. Recueil.*
 * *Dioscorid. Lib. 2, cap. 104.*

132. MOEURS DES SAUVAGES

„ les roseaux de l'Inde , & de l'Arabie heu-
 „ reuse , il a la consistance du sel , & il se
 „ brise entre les dents de la même manière
 „ que le sel commun. « † Sénèque fait plus :
 Il explique de quelle manière ce sucre se
 forme , & de son sentiment , on conclut
 que les Anciens pensoient , que ce miel étoit
 formé par la rosée du Ciel ; laquelle s'arrê-
 tant sur les feuilles des roseaux s'y conge-
 loit ; ou que sortant du suc de la tige à la
 naissance des feuilles , & transpirant par les
 pores de la Plante en forme de gomme , il
 se durcissoit au soleil , comme le sel dans les
 marais salans. C'est , dis-je , ce qu'on voit
 exprimé dans ces paroles de Sénèque. *Aiunt
 inveniri apud Indos mel in arundineis foliis quod ,
 autros illius Cæli , aut ipsius arundinis humor dulcis
 & propinquior gignit.*

Les Anciens ont aussi connu un sucre
 d'une autre espèce tiré de ces mêmes ro-
 seaux ; mais ce n'étoit qu'un suc , une li-
 queur , & tout au plus un sirop. Lucain *
 désigne cette espèce par ce vers.

Quique bibunt tenerâ dulces ab arundine succos.

C'est aussi de celui-là que parlent Solin ,
 & Varron , dans les passages que j'en ay ci-
 tés ; mais ils font l'un & l'autre dans l'erreur ,
 quand ils disent qu'on l'exprime de la racine
 des roseaux , au lieu que c'est de la moëlle
 de leur tige.

Or le sucre dont on use aujourd'hui , est
 un sucre factice. La canne dont on le tire ,
 est une tige nouëuse , spongieuse , d'une
 écorce fort mince , & pleine d'une matière
 miellée d'une très-grande douceur. On

* Seneca, *Epist.* 94. † Lucanus, *Lib.* 2. v. 232.

brise
 exprin
 pacific
 & on
 laisse
 nière
 lée da
 ont tr
 C'est
 le raff
 nuë ;
 conno
 beau
 méri
 Europ
 par le
 vers l
 moig
 Alben
 pelle
 ques
 tus ,

Alb
 rédui
 fort f

• A
 mellos
 reperte
 bri suc
 pleri b
 labore
 pore n
 cum c
 indur
 pane-
 mune
 vider
 Jonan
 gustat
 pntus
 morie

brise les cannes dans des Moulins : on en exprime tout le suc dans des pressoirs ; on puise ensuite toute la liqueur sur le feu, & on la verse dans des vaisseaux, où on la laisse se refroidir, & se congeler, de la manière que l'on peut voir exactement détaillée dans le Père Labat, & dans ceux qui en ont traité avant lui.

C'est cette manière de faire le sucre & de le raffiner que les Anciens n'ont pas connue ; ou du moins qu'il ne nous ont pas fait connoître. Elle est néanmoins ancienne & beaucoup antérieure à la découverte de l'Amérique. La connoissance en est venue en Europe du temps des Guerres des Croisades, par les voyages que les Chrétiens firent alors vers l'Orient, ainsi qu'il paroît par les témoignages des Auteurs de ces temps-là, Albert ou Albéric Chanoine d'Aix-la-Chapelle, Guillaume Archevêque de Tyr, Jacques de Vitre Evêque & Cardinal, Sanutus, &c.

Albert * rapporte que l'Armée des Croisés réduite à une extrême disette de vivres, fut fort soulagée aux sièges d'Albarie, de Mar-

* *Albertus Aquensis Hist. Hieros. Lib. 3. cap. 17. Calamellos ibidem mellitos per camporum planiciem abundanter repertos, quos vocant Zucra, suxit populus, illorum salubri succo laxatus. & vix ad satietatem præ dulcedine expleri hoc gustato valebant. Hoc enim genus herbæ summò labore agricolarum per singulos excolitur annos deinde tempore messis maturum mortalibus indigenæ contundunt, succum colatum in vasis suis reponentes, quousque coagulatus indurescat sub specie nivis, vel salis albi. Quæ res cum panem miscentes, aut cum aquâ terentes, pro pulmento sumunt, & supra favum mellis gustantibus dulce ac salubre videntur. Añunt quidam genus mellis esse quod reperitur Jonathan filius Saül Regis super faciem terræ, inobediens gustare præsumpsit. His ergo calamellis melliti saporis populus in obsidione Albariæ, Marra, & Archæ multum*

horrenda fuge vexatus, etc. relinquitur.

24 MOEURS DES SAUVAGES

ra, d'Archas, & aux environs de Tripoli, par les cannes de succe qu'on trouvoit dans la campagne, & dont la douceur faisoit tant de plaisir aux soldats qu'ils ne pouvoient s'en rassasier. » On cultive dans ces pais-là, » dit-il, cette Plante qu'on sème toutes les » années, & qui donne beaucoup de peine » aux paisans. Au temps de la moisson, & » lorsqu'elle est bien meure, les naturels du » pais brisent les cannes dans des piles, & » après en avoir exprimé le suc, & l'avoir » bien purifié, ils le versent dans des vases, » où il se fige & blanchit comme la neige, » où le sel le plus blanc. Ils le rapent, & le » mêlent avec leur pain, où ils le font dis- » soudre dans l'eau, & en assaisonnent leurs » ragoûts. Ceux qui en usent le trouvent » plus agréable & plus sain que le rayon de » Miel. C'est de cette espèce de Miel, dit- » on, ajoute-il ensuite, que gouta Jona- » thas fils de Saül, lorsque transgressant les » ordres de son pere, il pensa lui en couter » la vie pour cette desobéissance.

* Marin Saaut, dit Torxel, voulant exciter les Princes Chrétiens à se liguier contre les Turcs, ou les Sarazins maîtres de la Terre-Sainte, commence son Ouvrage par mettre au jour les grands avantages que le Souldan, ou Sultan, retiroit du commerce des

** Marin. Sanutus Torfellus secretor. Fidel. crucis, Lib. 1. part. 1. Cap. 2. Et cum in terris Soldano subiectis bombix & Zucharum crescant in non modica quantitate, de quibus Soldanus & Saraceni percipiunt magna pedagja & tributa, si Christiani adstricti fuerint, Soldano & Saracenis damnum non modicum eveniet. cum in Cypro tanta quantitas Zuchari nascatur quod Christiani poterunt competenter furniri. Sed de Zucharo nascitur in Rhodo, Amorea, Marta: & in Sicilia, & in aliis locis Christianorum Zucharum nascitur, si hoc procuraretur.*

Indes
avoit
soit f
Il vie
empê
pouv
dit
les
les
Qu
pou
ce
gra
Ch
ré,
fou
bie
dan
de
les
s'il
s'a
Il p
rent
de fu
& qu
au fu
aupr
pag
dig
no
ce
* Fo
tibi m
que
interi
& dil
perfe
satur.

S
Tripoli,
oit dans
oit tant
voient
païs-là,
ites les
peine
on, &
rels du
les, &
l'avoir
vases,
niege,
, & le
nt dis-
t leurs
ouvent
von de
, dit-
Jonan-
ant les
couter

exci-
contre
a Ter-
met-
Soul-
e des

Lib. 1.
bombix
quibus
libuta,
mnum
as Zu-
er fur-
arta:
na

A M E R I Q U A I N S.

Indes, & en particulier des épiceries qu'il avoit seul de la première main; ce qui faisoit sa grande puissance & sa grande richesse. Il vient ensuite aux moyens de l'affoiblir, en empêchant ce commerce dont les Chrétiens pouvoient profiter. Après un long détail, il dit, Que la soye & le sucre viennent dans les terres du Souldan, & que ce Prince & les Sarazins en retiroient de grands droits: Que si les Chrétiens vouloient se liguier pour le voyage d'Oultremer, le commerce de ces ennemis de la foi recevroit un grand échec; puisque dans la seule Isle de Chypre, le sucre naît en si grande quantité, que toute la Chrétienté pourroit s'en fournir; que les cannes venoient aussi fort bien dans l'Isle de Rhodes, dans la Morée, dans l'Isle de Malthe, & qu'elles croitroient de la même manière dans la Sicile, & dans les autres Terres des Princes Chrétiens, s'ils sçavoient connoître leurs interêts, & s'armer contre l'ennemi commun.

Il paroît que les Princes Chrétiens profitèrent de ces avis: qu'on transporta les cannes de sucre dans la Sicile, qu'on les y cultiva, & qu'elles y firent fort bien. *Falcandus dit, au sujet des cannes de sucre, qu'on cultivoit auprès de Palerme, " Vous verrez des campagnes remplies d'une moisson de Roseaux dignes de l'admiration; les habitans les nomment *Cannes de Miel*, à cause de la douceur du suc dont elles sont remplies. Ce

* Falcandus in Prefat. ad Hist. de Calamir. Sicil. Occurret tibi mirandatum seges arundinum (in agro Panormitano) quæ cannæ mellis ab incolis nuncupantur; nomen hoc ab interioris succi dulcedine sortientes. Harum succus moderatè & diligenter decoctus, in speciem mellis traducitur; si verè perfectius excoctus fuerit, in sacchari substantiam condensatur.

236 MOEURS DES SAUVAGES

„ suc , si l'on lui donne certains degrez d'une
 „ cuisson modérée , devient un syrop , une
 „ espèce de miel ; si on le fait cuire encore
 „ davantage , il se condense , & se convertit
 „ en sucre.

Il y avoit dès ces temps-là pour briser les cannes , des Moulins qu'on nommoit *Mazara* dans la langue des Sarazins , ce qu'on voit par le † Diplome , ou l'Acte de donation faite par Guillaume second Roi de Sicile , à un Monastère de Religieux de l'Ordre de St Benoist , situé dans l'Archevêché de Mont-réal. Nous lui accordons , dit ce Prince , dans le territoire de Palerme & dans sa Banlieue , de nôtre propre mouvement & en pur don , „ un „ Moulin pour moudre les cannes de sucre , qu'en langue Sarazine on appelle *Masara* , „ avec ses droits de justice , & toutes ses autres dépendances. Je ne crois pas qu'on ait continué à cultiver les cannes de sucre en Europe ; apparemment qu'elles ne continuèrent pas aussi à bien faire , ou bien que le commerce étant plus facile dans le Levant , on trouva plus de profit d'en acheter des commerçans , que de faire les frais d'une culture ingrate , & sujette à trop de dépense.

Les cannes de sucre viennent naturellement en Amérique , & sont une richesse qu'elle ne doit qu'aux faveurs du Ciel , & à la bonté de son terroir , ainsi que le Pere Labat l'a fort

† *Ex Diplomate Guglielmi 2. Regis Siciliae apud Rocchum Pirrhum notitia 3. Ecclesia Monreगतensis. In Panormo etiam de pertinentiis ejus . . . Concedimus ei. (Monasterio supradicto.) Liberè & absque datione aliqua , molendinum unum ad molendas cannas mellis , quod Saracenicè dicitur Masara , cum omnibus justitiis & pertinentiis suis , &c.*

* *Labat , Nouveaux Voyages aux Isles de l'Amérique , tom. 3. ch. 5.*

bien
 ques
 les av
 les Isl
 en An
 bien c
 les Isl
 être a
 tirent
 notent
 n'en t
 pagno
 s'en a
 premi
 d'abor
 l'execu
 Oviéd
 qui fr
 re une
 venir d
 faire l
 uns pré
 stellan
 talogne
 bien ré
 qui em
 ce No
 merce
 que son
 † Vo
 rum . V
 l'Hébr
 vrer ,
 font le
 que St
 * Gona
 † Voffi
 † Sirab

bien prouvé contre les prétentions de quelques Auteurs, qui ont écrit que les Espagnols les avoient portées des Indes Orientales dans les Isles Canaries, ou Fortunée, & de-là en Amérique. Elles ne viennent pourtant bien que dans l'Amérique Méridionale, dans les Isles du Golphe du Mexique, & peut-être aux extrémités de la Septentrionale qui tirent vers le Sud. Les Américains ne prenoient pas même la peine de les cultiver, & n'en tiroient pas un grand avantage. Les Espagnols furent aussi assez long-temps sans s'en aviser, & ceux d'entr'eux qui furent les premiers à en prendre soin, n'eurent point d'abord la pensée d'en faire du sucre, ou ne l'exécutèrent point. Ce fut, selon Gonzales Oviédo*, le Bachelier Gonzales de Velosa, qui fit des dépenses extraordinaires pour faire une sucrerie dans l'Isle Espagnole, où il fit venir des Canaries des Maîtres entendus pour faire le sucre & pour le raffiner; quelques-uns prétendent néanmoins, que ce fut le Castellan de la Véga, Michel Valesrier de Catalogne. L'exemple de l'un & de l'autre ayant bien réussi, fut suivi de plusieurs personnes, qui en ayant établi en plusieurs endroits de ce Nouveau Monde, y firent fleurir le commerce d'une Marchandise, qui vaut en quelque sorte les richesses du Pérou.

† Vossius croit que l'étymologie de *Saccharum* vient du mot Arabe סוכר Sacar, ou de l'Hébreu שכר Schakar, qui veut dire s'enivrer, à cause qu'on tiroit des Roseaux qui font le sucre, des boissons enivrantes: ce que Strabon § semble favoriser au Livre 15.

* Gonzales d'Oviédo, *Hist. de las Indias*, lib. 4. cap. 8.

† Vossius de *Physal. chr. & Theol. Gentil.* lib. 1. cap. 144.

§ Strabo lib. 15. p. 477.

Car il nous assure, sur le témoignage de Néarque, " que dans l'Inde les Roseaux produi-
 „ sent du Miel sans le secours des Abeilles ,
 „ & quoique ce ne soit point , dit-il , un ar-
 „ bre ou une plante qui porte du fruit , celle-
 „ ci néanmoins en porte un , lequel a la pro-
 „ priété d'enyvrer.

Cette fin du passage de Strabon est assez obscure, & semble même renfermer une contradiction. Car quel est ce fruit d'un arbre, ou plutôt d'une plante, qui ne porte point de fruit ? Cela peut s'expliquer néanmoins par ce que je vais dire. Entre les espèces de Cannes & de Roseaux, il n'y en a point qui porte proprement du fruit ; mais le Maïs, le Gom qui est aussi une espèce de Maïs d'un grain plus petit, & quelques autres plantes miliacées étant aussi en même temps arundinacées, (quoiqu'on ne leur donne pas communément le nom de Roseaux,) ce que dit Strabon peut fort bien leur convenir ; & c'est ainsi qu'on doit expliquer ces Auteurs ; car dans celles-là on peut trouver trois choses. La première, c'est le grain dont les Sauvages tirent leur nourriture commune, & dont ils tirent des farines ; en second lieu, les boissons propres à enyvrer ; car, soit du grain, soit de la tige, on tire de l'eau-de-vie, un vin assez agréable, & de fort bon vinaigre ; en troisième lieu, de la canne du Maïs, lorsqu'elle est dans sa sève, on exprime un sucre très-fin & très-délicat, ainsi qu'il est marqué dans le Dictionnaire Universel imprimé à Trévoux. Je n'en ai point vû de cette espèce, & nos Sauvages ne le travaillent point ; j'en ai cependant point de peine à le croire ; car la tige du Maïs, lorsqu'elle est pleine de son suc, est remplie d'une eau miellée, la

quel
 Les
 Fran
 l'ord
 les r
 d'épi
 feuil
 minc
 nué,
 drom
 tent
 On f
 vin t
 bon v
 expli
 vrai
 Miel
 que d
 des li
 Le
 valte
 aussi
 point
 des l
 ce de
 lieu c
 & d
 toien
 de ru
 tes lo
 les p
 Aute
 dont
 être
 qui c
 une
 les p
 ste l

ge de Néar-
ux produi-
s Abeilles,
il, un ar-
ruit, celle-
el a la pro-

on est assez
er une con-
l'un arbre,
te point de
moins par
es de Can-
nt qui por-
Mais, le
Mais d'un
res plantes
ps arundi-
e pas com-
ce que dit
venir; &
s Auteurs;
trois cho-
nt les Sau-
mune, &
nd lieu, les
t du grain,
e-vie, un
bon vinaie-
e du Maïs,
rime un su-
il est mar-
el imprimé
ette espé-
ent point;
le croire;
e pleine de
iellée, la

quelle est très-saine & très-rafraichissante. Les Iroquois nomment ces tiges *Ohere*, & les François les appellent *Sucets*. On arrache pour l'ordinaire dans les champs de bled d'Inde, les tiges qui ont manqué, & qui n'ont point d'épi; & après les avoir dépouillées de leurs feuilles & de leur écorce, laquelle est fort mince, on en suce la moëlle qui est fort charnue, & qui a un goût aussi agréable que l'hydromel. Les autres Cannes de sucre ne portent point d'autre fruit, que le sucre même. On fait aussi de celles-là de l'eau-de-vie, un vin très-délicat & très-gratieux, & de fort bon vinaigre. Ainsi de quelque manière qu'on explique le passage de Strabon, il est toujours vrai de dire, que les Roseaux produisent un Miel qui n'est pas l'ouvrage des Abeilles, & que de leur fruit, ou de leur suc, il se fait des liqueurs capables d'enyvrer.

Le même Strabon nous apprend, que les vastes regions de la Scythie produisoient aussi leur miel, où les Abeilles n'avoient point de part. Mais il étoit différent de celui des Indes, & de l'Arabie heureuse, en ce que ce dernier étoit produit dans les Roseaux. Au lieu qu'il dit simplement que dans l'Hircanie & dans quelques autres païs voisins, c'étoient des arbres, qui étoient comme autant de ruches, & dont le miel découloit par toutes les feuilles. Strabon parle encore ici dans les principes de l'ignorance commune aux Auteurs de l'Antiquité, touchant la manière dont se faisoit le sucre; de sorte qu'il paroît être dans la même erreur où étoient ceux qui croyoient que le sucre fut une gomme, une liqueur, ou un sel, qui transpiroit par les pores des feuilles; ou bien une rosée celeste laquelle se cristallisoit & se condensoit,

comme la Manne. Il est cependant naturel de penser que Strabon ne fait que nous indiquer ici la manière dont nos Sauvageſſes font le ſuc, qu'elles expriment du ſuc des arbres, & en particulier des Erables : ce que je vas maintenant expliquer.

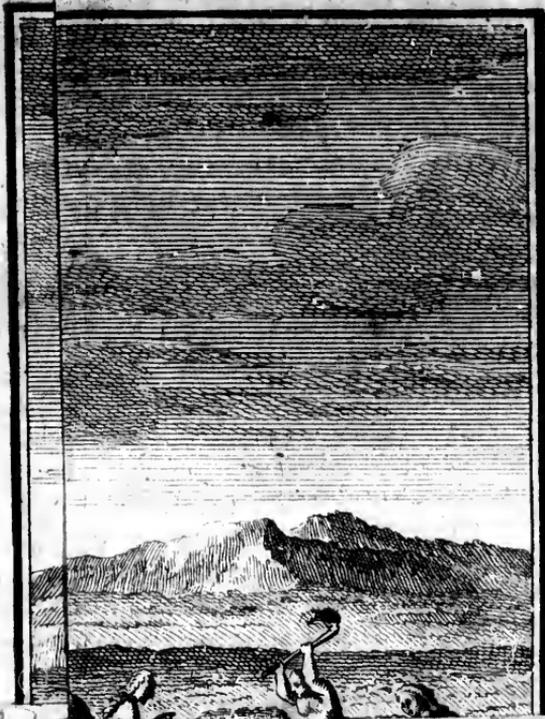
Au mois de Mars, lorsque le Soleil a pris un peu de force, & que les Arbres commencent à entrer en ſève, elles font des incisions tranſverſales avec la hache ſur le tronc de ces arbres, d'où il coule en abondance une eau, qu'elles reçoivent dans de grands vaiſſeaux d'écorce; elles font enſuite bouillir cette eau ſur le feu, qui en conſume tout le phlegme, & qui épaiſſit le reſte en conſiſtance de ſyrop, ou même de pain de ſuc, ſelon le degré & la quantité de chaleur qu'elles veulent lui donner. Il n'y a point à cela d'autre myſtère. Ce ſuc eſt très-peſtoral, admirable pour les médicamens; mais quoiqu'il ſoit plus ſain que celui des Cannes, il n'en a point l'agrément, ni la délicateſſe, & a preſque toujours un petit goût de brûlé. Les François le travaillent mieux que les Sauvageſſes de qui ils ont appris à le faire; mais ils n'ont pu encore venir à bout de le blanchir, & de le raffiner.

Pour que les Arbres donnent leur eau en abondance, il faut qu'il y ait au pied une certaine quantité de neige, laquelle entretienne leur fraîcheur; qu'il gèle bien pendant la nuit, & que le jour ſoit pur, ſerein, ſans vent & ſans nuages; car le Soleil ayant alors plus de force, dilate les pores des arbres que le vent au contraire reſſerre; de ſorte qu'il les empêche de couler. Les Arbres ceſſent de donner, lorsque la ſève commence à prendre plus de conſiſtance, & à s'épaiſſir. On s'en

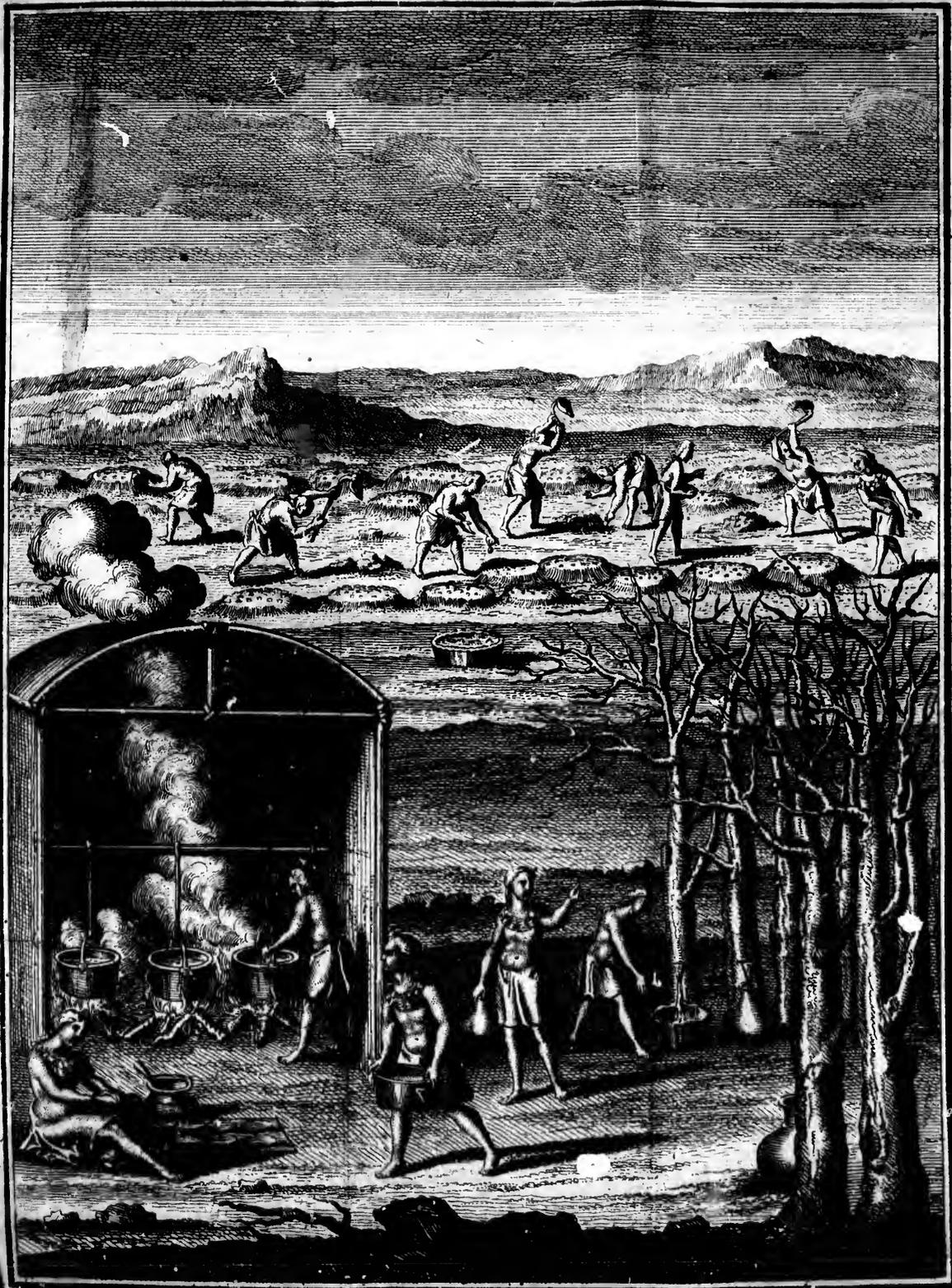
rel de
iquer
le su-
es, &
je vas

a pris
amen-
cisions
de ces
e eau,
iffeaux
tte eau
legme,
de sy-
n le de-
veulent
tre my-
mirable
u'il soit
a point
presque
François
cesses de
n'ont pu
& de le

eau en
ied une
e entre-
pendant
in; sans
nt alors
res que
qu'il les
de don-
prendre
On s'en



[A large, rectangular area of the page is obscured by a piece of paper or tape, rendering the text underneath illegible.]



appere
donne
glaireu
que la
stallise
ne fait
fait.

Les
font de
vent lu
tres mo
distillo
leront.
niveau
Phéno
taphor
miel c
produi
fortir
Sauvag
qu'eux
une esp
lequel
miel q

Il se
tes , de
liqueu
Les N
miellé
fort bo
cat ; n
de cet
fait p
cre en
connu
Canada
vages
suc de

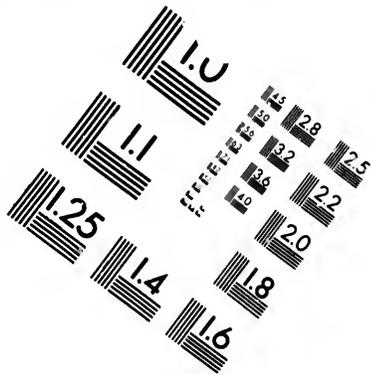
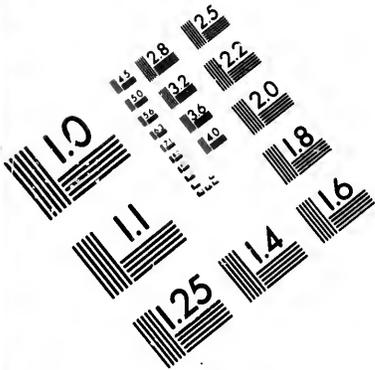
* A

aperçoit bien-tôt ; car outre que les Arbres donnent moins ; l'eau qui en sort , est plus glaireuse ; & quoiqu'elle ait plus de corps que la première , elle ne peut plus se cristalliser , ni être mise en pain de sucre , & ne fait plus qu'un syrop gluant & imparfait.

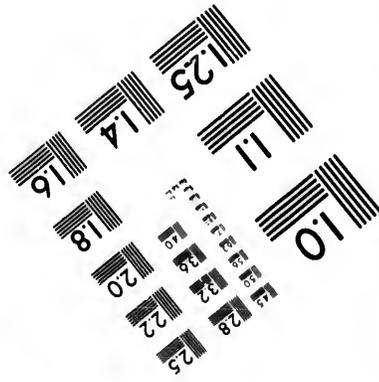
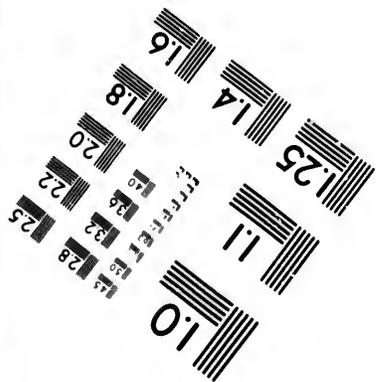
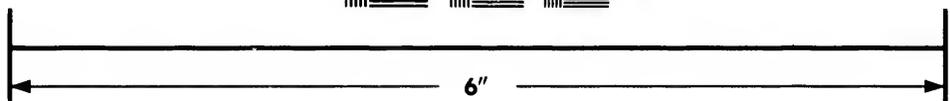
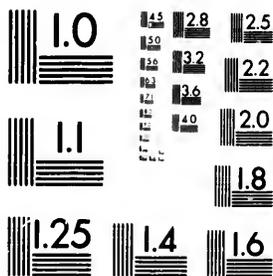
Les Poètes , dans les descriptions qu'ils font de l'Age d'or , ou des Siècles qui peuvent lui être comparés , nous disent entr'autres merveilles , que les chênes les plus durs distilloient du miel , ou qu'ils en distilleroient. S'ils ont prétendu mettre cela de niveau avec leurs Hyperboles , ou d'autres Phénomènes purement symboliques & métaphoriques , comme quand ils disent que le miel coulera des rochers ; que les buissons produiront des grappes de raisin ; qu'on verra sortir des fontaines de lait & de vin ; nos Sauvages font voir qu'ils en sçavent plus qu'eux , ayant sçû tirer des érables , qui sont une espèce de chêne très-dur , un suc naturel , lequel a autant , ou plus d'agrément , que le miel que font les Abeilles.

Il se trouve beaucoup d'arbres & de plantes , dont on peut faire du sucre & diverses liqueurs , sans parler des espèces de palmiste. Les Noyers donnent une eau beaucoup plus miellée que celle des érables. Le sucre en est fort bon. Celui d'eau de frêne est très-délicat ; mais il faut une quantité considérable de cette eau , & beaucoup plus qu'il n'en faut pour faire celui d'érable. On fait un sucre encore plus fin des fleurs du cotonnier , connu des Botanistes sous le nom d'*Apocynum Canadense* ; mais je ne sçache pas que les Sauvages tirent aucun sucre ; ou aucun miel du suc des fleurs , * comme faisoient autrefois

* *Appolon, Alexand, Hist. Comment, cap. 38.*



**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

28
32
22
20

10

142. MOEURS DES SAUVAGES

les Zingantes, Peuple d'Afrique, lesquel
 éga oient en ce point le travail des Abeilles.
 † L'Auteur de la nouvelle Histoire de la
 Virginie parle d'un arbre qui y porte le miel
 lequel est contenu dans une gousse épaisse
 & enflée, qui paroît de loin comme la
 cosse des pois ou des fèves. § Strabon dit
 que dans les Indes, il se trouve un arbre d'u
 ne médiocre grandeur, qui porte des écosse
 de la longueur de dix doigts, pareilles à cel
 les des fèves, & qui sont pleines de miel
 mais d'un miel si dangereux, que ceux qui
 en gositent, ont bien de la peine à en ré
 chapper. ¶ Le même Auteur fait mention de
 certains arbres qui portoient une espèce de
 miel aux extrémitéz de leurs branches, ou
 dans les boutons de leurs feüilles; ce miel
 rendoit fois ceux qui en prenoient; & il ra
 conte que les Mosinœciens, dans le pais des
 quels ces arbres se trouvent, se servirent avec
 adresse de la douceur de ce miel, pour faire
 une trahison aux Troupes du grand Pompée.
 Ils vinrent au-devant d'elles sous le semblant
 d'une feinte amitié, ils les régalerent, leur
 firent boire de cette liqueur en quantité, &
 taillerent en pièces trois Cohortes entières
 lorsque cette boisson les eut mis hors de sens
 & hors d'état de se défendre. Il y a apparen
 ce que les Mosinœciens faisoient de ce miel
 des liqueurs agréables; mais qui enyvroient
 comme le vin, ceux qui en buvoient avec
 excès, & que les Troupes Romaines, qui
 n'y étoient pas accoustumées, furent plutôt
 yvres que ceux qui les invitoient, & leur
 tenoient compagnie à en boire. Il est aussi

† Hist. de Virginie, Liv. 2. chap. 4. A. 6.

§ Strabo, Lib. 15. p. 477.

¶ Strabo, Lib. 12. p. 378.

trés - p
 boisson
 lorsqu'
 Lydie
 vec du

L'eau
 sans être
 fait un
 quelque
 hydron
 roit pas
 fait des

Les A
 ciens n
 Médec
 que je l
 Mais le
 miel, &
 se enco
 choit de
 mettoie
 pain &

Les S
 en guise
 ble, &
 farines
 sions p
 s'en co
 agréabl

J'ajou
 y a des
 un mi
 Abeille
 duifen

* Hero

très-probable * qu'Hérodote parle d'une boisson enivrante, sous le nom de miel, lorsqu'il dit des Ouvriers de Callatêbe en Lydie, qu'ils faisoient un miel artificiel avec du froment & des bruyères.

L'eau d'Erable est très-gracieuse à boire sans être cuite. Elle aigrit d'elle-même, & fait un vinaigre passable, si on la conserve quelque tems. On en peut faire un très-bon hydromel avec son syrop; mais on ne pourroit pas en tirer de l'eau-de-vie comme on le fait des cannes de sucre.

Les Auteurs modernes croient que les Anciens ne se servoient du sucre que dans la Médecine. Pline le dit & les autorise, ainsi que je l'ai déjà remarqué, & cela peut être. Mais le sucre ayant le même nom que le miel, & ayant dans son usage quelque chose encore de plus agréable, qui les empêchoit de s'en servir au lieu de miel, qu'ils mettoient à toutes sauces, jusques dans leur pain & dans leur vin.

Les Sauvages font cuire leur bled d'Inde en guise de Pralines dans leur syrop d'Erable, & elles mêlent leur sucre broyé avec les farines groulées, dont elles font les provisions pour tous leurs voyages. Cette farine s'en conserve mieux, & est beaucoup plus agréable.

Arbres portant la cire.

J'ajouterais ici par occasion, que comme il y a des arbres & des plantes qui produisent un miel, lequel n'est point l'ouvrage des Abeilles, il y a aussi des plantes, qui produisent de la cire où les Abeilles n'ont point

* Herodot. Lib. 7. n. 31.

144 MOEURS DES SAUVAGES

de part. C'est un petit arbruste, qui vient sur le bord des lacs, des rivières & des marécages. Il a assez l'air d'un Myrthe, sa feuille ne diffère presque point de l'Apalachine, qu'on a découverte à la Louïsiane. Il porte des bayes de la grosseur d'un grain de poivre. On fait bouillir ces bayes dans l'eau, sur la surface de laquelle il s'éleve une graisse ou une matière onctueuse, qu'on recueille, & qui est la substance de ces bayes mêmes, laquelle en bouillant se détache de son noyau. On fond ensuite toute cette matière ensemble, laquelle en se refroidissant se met en consistance d'une cire verte, transparente, dure, & d'une odeur très-agréable. J'en ai vu des bougies, qui ne couloient point en brûlant, & qui répandoient une odeur aussi balsamique que celle des plus doux parfums, sans porter à la tête & faire mal au cœur, comme la plupart des castolettes.

Ce n'est point aux Sauvages qu'on en doit l'invention. Ils ne se servent encore que des chandelles de Cérés; c'est-à-dire, de torches d'un bois fort combustible, ou d'écorce roulée de Bouleau, ou de quelqu'autre arbre gommeux. Ce fut, dit-on, un Chirurgien de la Nouvelle Angleterre, qui s'avisâ le premier de fondre ces bayes, & qui de cette même cire, dont on a fait ensuite des bougies, fit encore plusieurs belles opérations dans la Chirurgie, en la faisant entrer dans ses Médicamens.

Des Plantes dont on tire le fil.

Les Sauvages ne sement point dans leurs champs le chanvre, ni le lin. L'une & l'autre Amérique produisent d'elles-mêmes plusieurs

ieurs plan
usage, & c
coup de p
de quenou
vre sauvag
on tire un
de Cotton
font les be
Hamacs,
parlé. Tels
eau, &c.

Les Iroq
Nouvelle F
orce du bo
mettre les
s vont en
font elles se
eaux, & d
on leurs pe
ette écorce

la plus voisin
ent avec l'
ouir & mac
se pour le c
quelques pré
ivies, elles
mens, qu'el
or leurs gene

Dans les p
s différent
ent fort prop
uvage & de
ouleurs. Pou
les se-serv
tinent de c
s font boiil
s qui leur s
des copeau

deux plantes filacées, dont elles savent faire usage, & quelles mettent en œuvre sans beaucoup de peine, & sans se servir de fuseau & de quenouille. Telles sont une sorte de chanvre sauvage, diverses espèces de Pites dont on tire un fil très-délié : deux ou trois sortes de Cottonniers, dont les femmes des Caraïbes font les beaux lits de coton, qu'on nomme Hamacs; & dont nous avons déjà souvent parlé. Tels sont encore le Mahot, le Bouleau, &c.

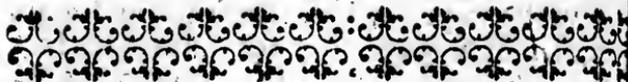
Les Iroquoises & les Sauvageſſes de la Nouvelle France, font une sorte de fil de l'écorce du bois blanc, dont elles font les sacs pour mettre les provisions de leurs maris quand ils vont en voyage; les colliers ou les longes dont elles se servent pour transporter les fardeaux, & divers autres petits ouvrages selon leurs petits besoins. Elles enlèvent de cette écorce celle qui est la plus délicate & la plus voisine du corps ligneux; elles la courent avec l'ongle en rubans, qu'elles font bouillir & macérer dans l'eau, comme on en use pour le chanvre & pour le lin; & après quelques préparations, que je n'ai pas assez suivies, elles la réduisent en de si petits filamens, qu'elles peuvent aisément la tordre sur leurs genoux & la mettre en peloton.

Dans les petits ouvrages qu'elles font avec ces différentes sortes de fils, elles entremêlent fort proprement le poil d'Elan, de Bœuf sauvage & de Porc-épy, teint en diverses couleurs. Pour faire ces diverses teintures, elles se servent de différens suc qu'elles expriment de certaines plantes, ou bien elles les font bouillir avec des racines & des herbes qui leur sont connues, avec des écorces de des copeaux de quelques arbres, dont le

146 MOEURS DES SAUVAGES

suc s'imbibe facilement dans les choses qu'elles veulent teindre, après quelques bouillons & sans autre préparation.

Elles suppléent aussi au défaut du fil en différentes manières. Pour coudre les robes de fourrures, elles employent les boyaux des animaux desséchés; ou des filamens tirés de leurs nerfs, ou bien des longes faites de peaux passées & coupées bien menu. Pour coudre les canots, on se sert d'écorces ou de racines. Les petites racines qu'on met en œuvre pour les canots d'écorce de Bouleau, sont d'un fort bon usage & d'une grande propreté.



DE LA GUERRE.

LES Hommes, qui sont si desœuvrés dans leurs Villages, ne se font une gloire de leur indolence que pour donner à entendre qu'ils ne sont proprement nés que pour les grandes choses, & sur-tout pour la Guerre laquelle exposant leur courage aux plus rudes épreuves, leur fournit de fréquentes occasions de mettre dans son plus beau jour toute la noblesse de leurs sentimens, & l'inébranlable fermeté d'une grandeur d'ame véritablement héroïque. La chasse & la pêche, qui après la guerre emportent toute leur attention, ne leur sont agréables, que parce qu'elles en font l'imaginaire, & peut-être en laisseroient-ils le soin aux femmes, ainsi que de la nourriture & de tout le reste, si elles n'étoient en même-temps un exercice qui les forme à se rendre terrible

des en
ne les
Il fa
bien b
de leur
faire n
les Gre
ont pri
n'ont p
pour s'
sur l'or
dées, c
qu'à fo
le cœur
consiste
leur rép
ves fréq
trépide
Mais t
quois es
de la Th
quois &
d'appart
te, que
mérique
elles du
à quelqu
prit & d
sation; l
dresse en
course, a
qui que c
incontest
soldats, &
la qualite
La gue
Hurons u
est-ce la

des ennemis encore plus redoutables , que ne les sont les bêtes féroces.

Il falloit que les Peuples de Thrace fussent bien belliqueux , puisque pour donner l'idée de leur valeur , toute la Fable a concerté de faire naître chez eux le Dieu Mars , & que les Grecs jaloux de toutes les Nations , & qui ont pris des Barbares tout ce qu'ils ont pû , n'ont pourtant pas osé leur ravir sa naissance pour s'en faire honneur. Si mes conjectures , sur l'origine des Amériquains , sont bien fondées , on peut dire que leur bravoure ne sert qu'à fortifier celle-ci davantage. Ils ont tous le cœur haut , l'air fier & noble ; ils font tous consister leur gloire dans leur courage , & leur réputation ne s'établit que par les preuves fréquentes qu'ils ont données d'une irrépressible fermeté.

Mais si l'Areskouï des Hurons & des Iroquois est l'Arés des Grecs , ou le vrai Mars de la Thrace , il faut avouer aussi que les Iroquois & les Hurons sont encore plus dignes d'appartenir de plus près au Dieu de la Guerre , que les autres Nations Barbares de l'Amérique , par la supériorité qu'ils ont sur elles du côté de la valeur. Ils peuvent céder à quelques-unes quelques avantages de l'esprit & du corps : la vivacité dans la conversation ; la douceur dans la physionomie , l'adresse en différens exercices , la légèreté à la course , ainsi du reste ; mais ils ne cèdent à qui que ce soit pour la bravoure , ils passent incontestablement pour être les meilleurs soldats , & on ne peut au moins leur disputer la qualité de braves.

La guerre est pour les Iroquois & pour les Hurons un exercice nécessaire , & peut-être est-ce la même chose pour tous les autres

148 MOEURS DES SAUVAGES
Sauvages de l'Amérique. Car outre les motifs ordinaires qu'on a de la déclarer à des voisins incommodes, qui leur donnent ombrage, ou qui leur en fournissent des causes légitimes, en leur donnant de justes sujets de plainte, elle leur est encore comme indispensable par une de leurs loix fondamentales.

Les familles, ainsi que je l'ai déjà observé, ne se soutiennent que par le nombre de ceux qui les composent, soit hommes, soit femme; c'est dans ce nombre que consistent leurs forces & leurs principales richesses. La perte d'une seule personne est une grande perte, mais une perte qu'il faut nécessairement réparer, en remplaçant cette personne qui manque, par une ou par plusieurs autres, selon que la personne qu'on doit remplacer, étoit plus ou moins considérable.

Ce n'est point à ceux de la Cabane à réparer cette perte, mais à tous ceux qui y ont des alliances, ou leur *Aibonni*, comme ils parlent; & voilà en quoi consiste l'avantage d'une Cabane d'avoir plusieurs hommes, qui y aient pris naissance. Car ces hommes quoique isolés chez eux & bornés à eux-mêmes, se mariant dans des Cabanes différentes, les enfans qui naissent de ces divers Mariages, deviennent redevables à la Cabane de leurs Peres, à laquelle ils sont étrangers, & contractent l'obligation de les remplacer; de sorte que la Matrone qui a la principale autorité dans cette Cabane, peut obliger ces enfans d'aller en guerre comme bon lui semble, ou les retenir s'ils vouloient entreprendre une guerre, qui ne lui plut pas.

Quand donc cette Matrone juge qu'il est temps de relever l'arbre, ou de remettre sur la natte, quelqu'un de ceux de sa famille que

la mort
ceux,
qu'elle
commi
porcela
pour l'e
bien-tô

Il faut
ble étab
peut val
Gynéco
tain tem
toutes e
tant en
elles ple
cune lui
fert dan
toute de
douleur.

qui l'on
Bresiliens
sont char
de vang
par leurs
leurs fest
eux, exa
forçant p
d'échauff
de l'anim
à y donn
leur amo
vangent l

Il faut
gation p
prendre e
autres, av
férentes c
l'infère d

la mort lui a enlevé, elle s'adresse à l'un de ceux, qui ont leur *Aihonni* chez elle, & qu'elle croit le plus capable d'exécuter sa commission. Elle lui parle par un collier de porcelaine, & lui explique ses intentions pour l'engager à former un parti; ce qui est bien-tôt fait.

Il faut qu'il y ait quelque chose de semblable établi parmi les autres Nations: mais qui peut varier néanmoins selon les règles dont la Gynécocratie est établie parmi elles. En certain temps les femmes de la Floride viennent toutes ensemble devant le Chef, & se mettant en sa présence en posture de suppliantes, elles pleurent les morts de leur Nation, chacune lui représentant les pertes qu'elle a souffert dans sa famille, & elles lui demandent toute de donner quelque soulagement à leur douleur, en tirant vengeance des ennemis qui l'ont causée. Parmi les Caraïbes & les Brésiliens, ce sont aussi les femmes, qui sont chargées du soin de solliciter les guerriers de vanger les injures faites à leur Nation par leurs ennemis communs. C'est pendant leurs festins que les femmes pleurent parmi eux, exagérant ce qu'elles ont souffert, s'efforçant par leurs plaintes & par leurs paroles d'échauffer le courage de leur jeunesse, afin de l'animer à marcher hardiment au combat, à y donner des preuves de leur valeur & de leur amour pour ceux de leur Nation dont ils vangent la mort.

Il faut outre cela qu'il y ait quelque obligation particulière dans les familles, de prendre en main la querelle les unes des autres, avec des Loix néanmoins un peu différentes de celles des Iroquois. C'est ce que j'infère de ce qu'en a dit Thévet dont je rap-

LES MOEURS DES SAUVAGES

porterai les propres paroles. * Quant au-
 dites femmes veuves, elles ne se remari-
 point, si ce n'est aux freres & plus proches
 parens de leur défunt mari, lesquels au-
 paravant faut qu'ils vangent la mort dudit
 défunt, s'il a été pris & mangé de l'enne-
 mi. S'il est mort de vieillesse ou maladie,
 il faut que celui qui doit prendre la veuve
 pour femme amène un prisonnier qui né-
 toie sur la fosse du trépassé, soit qu'on ait
 changé de Village ou autrement: aussi que
 toutes les pennasseries, colliers, arcs &
 flèches d'icelui soient lavées par ledit pri-
 sonnier, même son grand lit où il cou-
 choit de son vivant. Encore ne se rema-
 rient jamais lesdites veuves, à un moins
 fort & vaillant qu'étoit leur mari; car au-
 trement on les déniéroit, & leurs enfans &
 alliez mêmes en seroient fâchez & mal
 contens, de façon que s'il n'y a rencontre
 pareille, elles aiment mieux demeurer ain-
 si veuves tout le reste de leur vie, & finir
 leurs jours avec leurs enfans: & encore
 qu'elles se remariënt, si est-ce toutefois
 plus d'un an après le trépas de leur mari,
 & autres choses ci-dessus accomplies. A
 ce propos je vous raconterai ici d'une fem-
 me, laquelle après la mort de son mari,
 qui avoit été pris & mangé de ses ennemis,
 ne se voulant jamais remariër, parce que
 nul des parens dudit défunt ne s'étoit effor-
 cé de vanger sa mort, & pour cette cause
 prenant l'arc & flèches s'en alla elle-mê-
 me en la guerre avec les hommes, & fit
 tant qu'elle amena des prisonniers, qu'elle
 bailla à tuer à ses enfans, leur disant: tués
 mes chers enfans, vangez la mort de vô-

tre per
 n'en f
 parce
 belle,
 je suis
 mort
 fait ce
 sieurs
 faisoit
 veux
 tous ad
 lins &
 longs
 elle av
 avec de
 venant
 propos
 faisant
 de leur
 comme
 vort sa
 autour
 plus an
 de boir
 & son
 parent
 de ces
 que c'
 nesse,
 ment
 l'espoi
 ront d
 Les g
 qu'on le
 suffisame
 les presse
 & l'usag
 pu qui e

1) re pere défunt, puis que nul de ses parens
 2) n'en fait autre vengeance : c'est possible,
 3) parce que je ne suis pas assez jeune & assez
 4) belle, mais une chose est en moi, c'est que
 5) je suis forte & vaillante, pour venger la
 6) mort de vôtre dit pere mon mari; & de
 7) fait cette femme fit tant, qu'elle print plu-
 8) sieurs de ses ennemis prisonniers, qu'elle
 9) faisoit tuër, même aux jeunes freres & ne-
 10) veux dudit d'arunt : de sorte que remettant
 11) tous actes féminins & prenant les mascu-
 12) lins & virils, ne portoit plus les cheveux
 13) longs comme les autres femmes ou comme
 14) elle avoit accoutumé, ains s'accoustroit
 15) avec des pennasseries & autres choses con-
 16) venantes aux hommes. Revenons à nôtre
 17) propos : après avoir donc bien banqueté,
 18) faisant des flutes des os de bras & jambes
 19) de leurs ennemis, & autres instrumens,
 20) comme tabourins faits à leur mode, & s'en
 21) vont sautans, & dansans joyeusement tout
 22) autour de leurs loges là où cependant les
 23) plus anciens ne cessent tout le long du jour
 24) de boire sans manger, selon la coûtume,
 25) & sont servis par les veuves du défunt &
 26) parentes d'icelui, & m'étant informé d'eux
 27) de ces façons de faire, me répondirent,
 28) que c'étoit pour hausser le cœur à la jeu-
 29) nesse, & afin de l'animer à marcher hardi-
 30) ment en guerre contre leurs ennemis, avec
 31) l'espoir d'un tel honneur, après qu'ils se-
 32) ront décédez.

Les guerriers n'attendent pas toujours
 qu'on les sollicite, leur devoir les avertir
 suffisamment, & le desir d'acquérir de la gloire,
 les presse encore plus vivement que le devoir
 & l'usage. Celui qui a envie de lever un parti,
 ou qui est ainsi engagé à le faire, fournit un

collier, ou bien s'il l'a reçu, il le montre à ceux qu'il veut enrôler dans son expédition, comme le signal de son engagement, & du leur, sans leur dire néanmoins ni qui l'a sollicité d'aller en guerre, ni qui est la personne qu'il veut remplacer; que s'il fait tant que de s'en expliquer à eux, c'est un secret entre les guerriers dont le Village n'a point de connoissance.

La guerre peut être regardée ou comme particulière quand elle se fait par de petits partis, dont il y en a presque toujours quelque un en campagne ou comme générale quand ils marchent en Corps d'armée, & qu'elle se fait au nom de la Nation.

Les Anciens ne sont pas toujours consultés par les Chefs de ces petits partis; mais ils ne s'y opposent pas, quand l'intérêt de la Nation n'y est pas lui-même opposé. Ils sont au contraire bien aises de voir que leur jeunesse s'exerce, & s'entretienne dans cet esprit guerrier, qui fait leur sûreté en les rendant formidables. Mais s'ils craignoient que le nombre de ces partis n'affoiblit trop leur village, qu'ils allassent insulter quelque nation qu'ils veulent encore ménager, ou bien qu'ils eussent besoin de leurs Guerriers pour quelque dessein secret, alors ils font agir sous main pour arrêter les chefs. Si leurs négociations ne sont pas assez heureuses, ou qu'ils voyent quelque difficulté à y réussir, ils les laissent partir & les font revenir par de faux avis qu'ils leur font donner adroitement en chemin; mais le plus sûr moyen qu'ils ayent en main pour rompre leurs entreprises, c'est de gagner les Matrones des Cabanes, où ceux qui se sont engagés avec le Chef ont leur *Ashonni*; car celles-ci n'ont qu'à interposer leur

autorité
meux d
un créc
conseil
rarement
se ména
& ne v
œuvre d
peuvent

Ces p
naire qu
Village
vent par
tions all
être com
célèbre e
laquelle
moindre

Les Pa
pleine pa
par des H
des suite
chez les
deux ou
ou troi
ser une tē
petite G
un briga
justice, n
prendre
est faite
ces Nati
les domi
vont les
que jusq
Sauvage
une bel

autorité pour faire avorter tous les projets les mieux concertés ; ce qui montre qu'elles ont un crédit en quelque sorte plus réel que le conseil même des anciens. Mais on employe rarement ce moyen , parce que les Sauvages se ménagent extrêmement les uns les autres , & ne veulent que difficilement mettre en œuvre ces voyes de crédit & d'autorité , qui peuvent faire violence à l'inclination.

Ces petits partis ne sont composés d'ordinaire que de sept ou huit personnes d'un Village ; mais ce nombre grossit assez souvent par ceux des autres Villages , ou des nations alliées qui s'y joignent ; * & ils peuvent être comparés aux Argonautes , qui pour leur célèbre entreprise , composoient une armée , laquelle n'étoit pas plus nombreuse que la moindre Compagnie d'Infanterie.

Les Partis détachés , qui se forment ainsi en pleine paix , pour ne pas intéresser la Nation par des Hostilités , lesquelles pourroient avoir des suites fâcheuses , vont porter la Guerre chez les peuples les plus reculés. Ils seront deux ou trois ans en chemin , & feront deux ou trois mille lieues , à aller & venir pour casser une tête , & enlever une chevelure. Cette petite Guerre est un véritable assassinat , & un brigandage , qui n'a nulle apparence de justice , ni dans le motif qui l'a fait entreprendre , ni par rapport aux peuples à qui elle est faite : ils ne sont seulement pas connus de ces Nations éloignées , ou ne le sont que par les dommages qu'ils leur causent , lorsqu'ils vont les assommer , ou les faire esclaves presque jusques aux portes de leurs Palissades. Les Sauvages regardent cela néanmoins comme une belle action.

G 5.

* Vid. Apoll. Rhod. lib. 1. Argonaut.

154 MOEURS DES SAUVAGES

La Guerre, qu'ils se font entre voisins, est ordinairement plus motivée. La jalousie, qui règne entre tous ces peuples, fait que se procurant mutuellement divers dégoûts, ils ne tardent pas long-tems à avoir des causes légitimes d'une rupture. Pour peu qu'ils soient aigris, ou qu'ils croient avoir raison d'être mécontents les uns des autres, ils ne laissent point passer les occasions qui se présentent de prendre à leur avantage ceux dont ils peuvent aisément se défaire, lorsqu'ils les rencontrent dans leurs Païs de chasse, ou qu'ils passent à l'écart sur leurs Terres, en revenant de faire la Guerre dans les Païs éloignés. L'espérance de l'impunité, & de pouvoir dérober à la connaissance des intéressés ces sortes d'assassins, enhardit beaucoup à les commettre; mais ils ne peuvent être si secrets que le mystère ne s'en découvre tôt ou tard, par l'imprudence des coupables, ou qu'ils ne laissent de violens soupçons, qui font des playes aussi profondes que les preuves les plus complètes, & les mieux développées. La Nation, qui est en faute, tâche alors de se justifier le mieux qu'elle peut. Elle fait précéder les excuses les mieux colorées, elle va ensuite couvrir les morts, & faire des présens pour resserrer les nœuds d'une intelligence prêtée à se rompre; mais bien que ces présens soient acceptés, si la conjoncture des temps n'est pas propre au dessein qu'on auroit d'en prendre une vengeance entière, on ne doit pas se flatter que l'injure soit entièrement oubliée. L'appareil qu'on a mis sur cette playe ne fait que la couvrir sans la fermer, elle saigne intérieurement, tandis que l'ennemi n'en a point reçu tout le châtiment que le ressentiment inspire: le Conseil tient un Registre exact de

ceux
sions,
ce qu'
ction l

Le
Guerre
le desse
du pou
turtité.
te mat
suites d
on yr
mesure
aucune
mément
leurs a
chez t
liets se
la mêm
neutre
soin de
uns pa

La p
lez au
font a
de leur
pas ce
les ser
qui pl
ils son
vient
ils ne
goûte
cas de
font q
& con
riers d
& hân

ceux qui ont été tués dans ces sortes d'occasions, & on en rafraîchit la mémoire jusqu'à ce qu'on soit en état d'en prendre la satisfaction la plus éclatante.

Le Conseil ne se détermine point à la Guerre, sans en avoir couvé long-temps le dessein, & sans avoir pesé toutes les raisons du pour & du contre, avec beaucoup de maturité. Toutes les Assemblées roulent sur cette matière. On y examine avec soin toutes les suites d'une entreprise de cette conséquence : on y met en délibération les moyens & les mesures qu'on peut prendre, & on ne néglige aucune des moindres précautions. Ils n'obmettent rien en particulier pour s'assurer de leurs alliez & de leurs voisins ; ils envoient chez tous des ambassades secrètes & des colliers sous terre, pour les engager à embrasser la même cause, ou pour les obliger à se tenir neutres, par les motifs de défiance qu'ils ont soin de semer, afin de les tenir en respect les uns par les autres.

La paix dans le Conseil a ses partisans zélés aussi-bien que la Guerre. Ceux qui ne sont animez à la vengeance que par la perte de leurs concitoyens, quoi-qu'ils ne voient pas ces sortes de pertes avec indifférence, les sentent cependant bien moins que ceux qui pleurent leurs freres ou leurs proches ; ils sont aussi plus en état de juger s'il convient mieux d'éclater ou de dissimuler : mais ils ne sont pas toujours les maîtres de faire goûter la solidité de leurs raisons. Dans les cas de partage, ceux qui sont les plus irrités sont quelquefois engager la partie sous-main & commencer les hostilités par des aventuriers détachez, qui font pancher la balance, & hâtent la conclusion d'une Guerre que les

circonstances rendent alors nécessaire.

La paix étant ainsi rompue ; ou toutes les mesures étant bien concertées pour la rompre , on lève publiquement la Hache , on l'envoie porter solennellement selon la coutume , aux Nations alliées , & on chante la Guerre dans tous les Villages. La terreur du nom Iroquois est tellement répandue , que dans ce moment tous leurs voisins tremblent chacun pour soi , & ne sortent d'inquiétude que lorsqu'ils ont vu où le coup doit aller frapper. C'est une politique dans ceux-là , lors même qu'ils chantent la Guerre , de ne point se hâter de partir , & de balancer longtemps le coup pour les tenir tous en haleine ; de différer souvent d'une année à l'autre , pour endormir & pour engager dans une fausse sécurité , ceux qu'ils veulent surprendre ; mais c'est aussi une politique ordinaire dans les autres de donner cours à tous les bruits de Guerre , quelques faux qu'ils puissent être , de les fomenter , de les réveiller , ou de les répandre eux-mêmes , afin de tenir leur jeunesse sur le qui-vive , & de n'être point pris au dépourvu.

La Guerre ayant été établie par la nécessité de se mettre à l'abri de l'injustice , de repousser la force par la force , & de se faire raison des injures que les Peuples pouvoient recevoir les uns des autres , fut aussi sanctifiée par la Religion , ainsi que je l'ai dit , & avoit ses Loix universellement reçues qu'on observoit scrupuleusement même entre ennemis , a fin qu'elle ne sortit pas elle-même hors des bornes de la justice , & qu'elle ne violât pas le droit des Gens qu'elle devoit plutôt maintenir. Sur ce principe , nous

voyon
menç
stes ra
clarée
ticulie
des pe
stice d
avoir
envoy
faction
pris de
herbes
que de
ronnée
poser le
si après
pas dro
ques su
nemis ;
moit P
déclare
fence d
paroles
d'une v
à cette
toit sur
fer , ou

* Vide

• Serviu

Alex.

Ibat Pater

latus , bel

ob legitin

post quan

& populi

præstant

puberibus

& indici

† Serv

Turnus

pium pug

voyons que dans l'Antiquité, * on ne commençoit point une Guerre sans avoir de justes raisons de la déclarer, & sans l'avoir déclarée dans les formes. Les Romains en particulier avoient cette exactitude. Ils avoient des personnes établies pour juger de la justice de leur cause, & quand ils prétendoient avoir été lésés par les peuples voisins, ils envoioient quatre Héros demander la satisfaction qui leur étoit due. Ces Héros ayant pris des Verveines au Capitole, & d'autres herbes apellées *Sagmina*, qui étoient la marque de leur Légation, & ayant la tête couronnée de bandelettes de laine, alloient exposer les prétentions du peuple Romain; & si après un certain tems marqué on ne faisoit pas droit à leur demande ils retournoient jusques sur les limites des Terres de leurs ennemis; là le Chef d'entr'eux, qu'on nommoit *Pater Patratus*, qui seul avoit droit de déclarer la Guerre, ayant prononcé en présence de trois témoins, certaine formule de paroles solennelles, usitées en ces occasions, d'une voix claire & distincte, qui fit donner à cette cérémonie le nom de *Clarigation*, jettoit sur la Terre ennemie une lance armée de fer, ou seulement un bois de lance † teint de

* *Vide Alexandrum ab Alex. Genial. dier. lib. 5. cap. 34*
 † *Servium in lib. 9. Æneid.*

Alex. ab Alexandro Genialium dierum. lib. 5. cap. 34
 Ibat Pater Patratus ad hostium fines & verba solemnia præfatus, bellum à populo Romano contra præscriptos hostes, ob legitimas quas censuerat causas, clarâ voce indicabat, post quam Clarigationem, mos erat, ut de Senatus consilio & populi jussu, feccialis hastam ferratam, aut sanguineam prætulit, ad fines illorum jaceret: & non minus tribus puberibus præsentibus bellum indiceret, & ita denunciari & indici jussu piumque bellum putavere, &c.

† *Servius in hæc verba, Lib. 9. Æneidos. En, ait, (Turnus) et jaculum intorquens emittit in auras, principium pugna, sic habet. Hoc de Romanâ solemnitate tradunt*

158 MOEURS DES SAUVAGES

couleur de sang, & brûlé par le bout; après quoi il étoit permis de commencer les hostilités.

Il y a encore en quelques endroits de l'Amérique un reste de cet ancien usage. A la Floride la manière de déclarer la Guerre étoit d'aller planter sur les Terres des ennemis, dans les passages les plus exposez, des flèches au sommet desquelles on attachoit un flocon de cottoñ ou de laine. Plusieurs autres peuples de l'Amérique Septentrionale, au lieu de flèches mettent un cassetête peint de noir & de rouge; mais cette manière de déclarer la Guerre dans les formes est rare. Peu scrupuleux sur la justice de leur cause, ils le sont aujourd'hui encore moins à observer les formalitez anciennes; ne pensant qu'à accabler leurs ennemis, ils ne viennent aussi qu'à les surprendre, & à tomber sur eux lorsqu'ils y penseront le moins.

L'animosité des deux Nations ennemies n'est pas toujours si vive que l'une & l'autre s'arment pour s'entre-détruire, & cherchent leur ruine totale. On en a vû de rivales, comme Rome & Carthage, se modérer dans leur victoire; cesser de regarder leurs ennemis comme tels, dès-lors que leur défaite avoit ôté cette égalité qui causoit l'émulation; les épargner, afin de leur donner le temps de respirer & de se relever, pour disputer de nou-

est. Cùm enim volebant bellum indicere, Pater Patratus, hoc est princeps socialium proficiscebatur ad hostium fines, & præfatus quædam solemnia, clarâ voce dicebat se bellum indicere propter certas causas, aut quia socios læserant, aut quia nec abrepta animalia, nec obnoxios redderent. Et hæc Clarigatio dicebatur à claritate vocis. Post quam Clarigationem hastâ in eorum fines missâ, indicabatur jam pugne principium. Post tertium autem & tricesimum diem quam se repetissent ab hostibus, sociales hastam mittebant.

près
osti

l'A-
A la
étoit
nis,
flé-
it un
s au-
ale,
peint
re de
rare.
use,
bser-
enfant
sient
r sur

mies
autre
chient
com-
leur
emis
voit
; les
e ref-
hou-

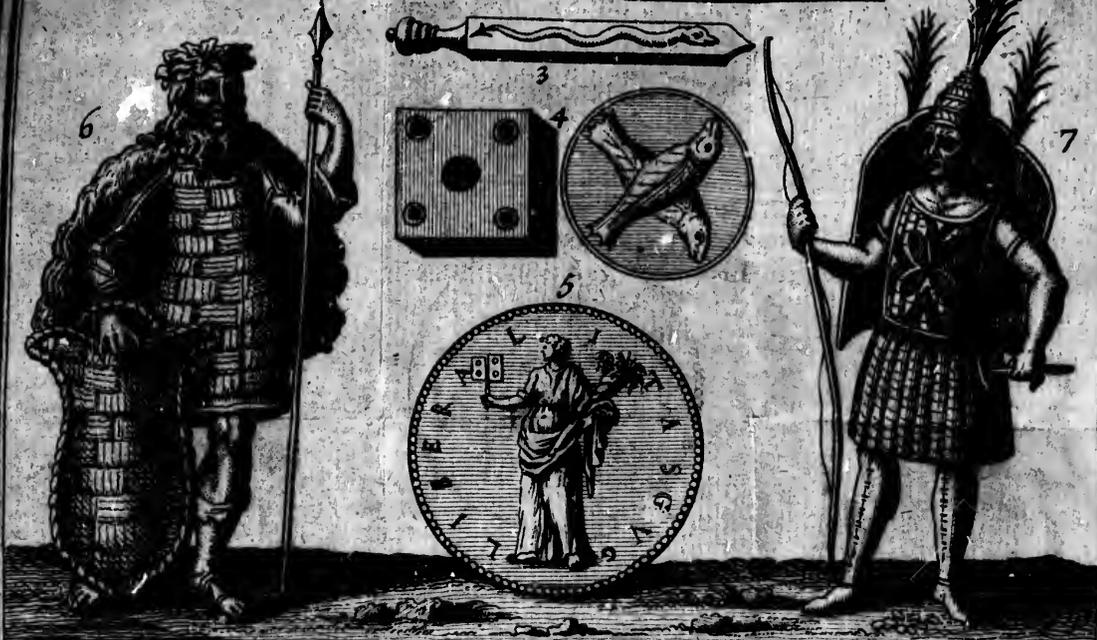
ratus,
fines:
ellum
t, aut
e hac
ariga-
uignz
quam

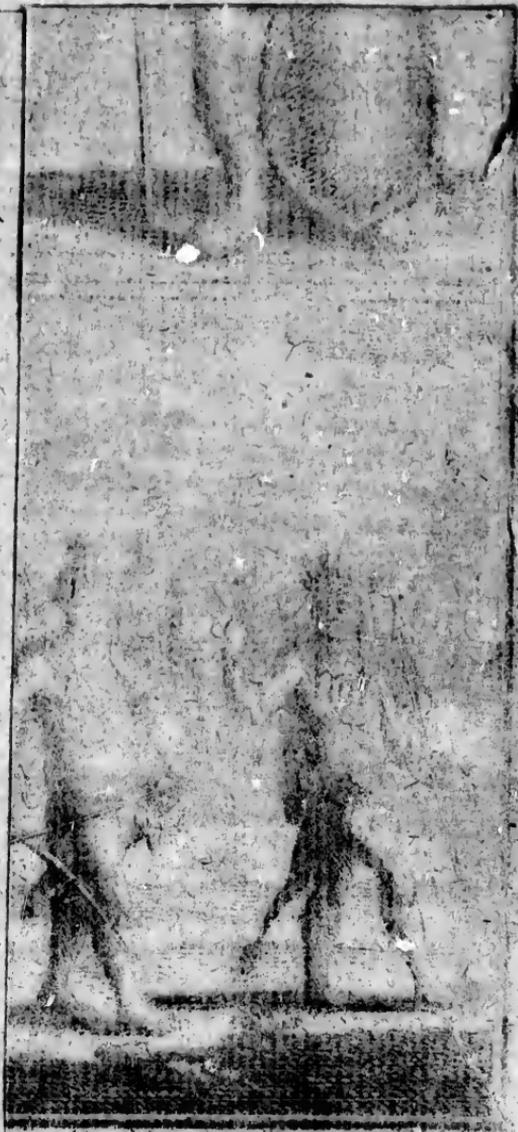


Tom. III. Pag. 158.

1 **VIVAS IN DEO**

2 **SP·K·E·E·B** **FRUCTVS** 2





veau l'av
aussi des
cert de p
posés pr
n'avoit
mettre l

Le Pé
raporte i
té, & su
marquab
gure avec
occasion
Tsonnor
des Onn
sez disti
ter le Ch
tre que
les uns c
par de-p
ce qui ve
fins, don
faite ent
dre qu'il
préhend
roient na
donner l
quois, q
raison, n
en venir
qui donc
ner * se s
parler, l
vid se tro
Joab un
d'autre,
ment à la
ner ad Joa

* Reg. Li

veau l'avantage & la primauté. Il s'est trouvé aussi des occasions où la guerre étoit un concert de politique entre les chefs des partis opposés pour tenir leur jeunesse alerte, & qui n'avoit d'autre but que de se harceler pour mettre leur valeur à l'épreuve.

Le Père Garnier m'a raconté un fait que je raporte ici volontiers, à cause de sa singularité, & sur-tout à cause d'une expression remarquable qui se trouve dans la sainte Ecriture avec la même signification, & pour une occasion pareille. *Shonnonkharitaoui*, Chef des Tsonnontouans, ou bien *Sagosendagele*, Chef des Onnontagués (je ne me souviens pas assez distinctement lequel des deux) fit solliciter le Chef de la Nation Neutre, de permettre que leurs jeunes gens allassent en guerre les uns contre les autres, & se harcelassent par de petits partis; Celui-ci intimidé par ce qui venoit d'arriver aux Hurons ses voisins, dont le sang umoit encore & dont la défaite entière étoit toute récente; lui fit répondre qu'il n'y pouvoit consentir, & qu'il appréhendoit trop les suites funestes, qui pourroient naître de la facilité qu'il auroit eüe à donner les mains à cette proposition. L'Iroquois, qui ne pouvoit trouver à redire à cette raison, mais qui pourtant vouloit toujours en venir à son but, lui fit demander avec qui donc il vouloit que ses enjans jouassent. Abner* se servit autrefois de la même façon de parler, lorsque son armée, & celle de David se trouvant en présence, il fit proposer à Joab un duel entre des gens choisis de part & d'autre, qui leur en donnassent le divertissement à la tête des deux camps. *Dixitque Abner ad Joab: surgant pueri & ludant coram nobis.*

* Reg. Lib. 2. cap. 2. v. 14.

160 MOEURS DES SAUVAGES

Et respondit Joab, surgant. Le duel fut accepté : Il sortit alors des deux armées douze braves contre douze, qui s'étant saisis les uns les autres par la tête, se percèrent mutuellement, & finirent ce jeu en expirant des coups qu'ils se portèrent; action mémorable, qui consacra le lieu où elle s'étoit passée, par le nom qui lui en resta, de † Champ des Forts. *Ager Robustorum.*

Soit que le Chef de la Nation Neutre se rendit enfin à la proposition qui lui avoit été faite, soit qu'il y fut forcé par quelques escarmouches faites contre ses gens, la petite guerre commença. Mais malheureusement, dès les premières rencontres, le propre neveu du Chef Iroquois fut fait prisonnier, & donné dans une Cabane, où on le condamna au feu. Le malheureux oncle, qui s'étoit persuadé qu'on devoit avoir des égards pour une personne qui lui touchoit de si près, fut extraordinairement irrité contre le Chef ennemi, & disoit souvent dans les accès de sa douleur. « Mon frère, pourquoi n'as-tu pas sauvé ton neveu & le mien ? » Les esprits s'étant ainsi extrêmement aigris, la Guerre s'envénima tout de bon & ne finit que par la destruction totale de la Nation neutre, dont le Chef sembloit avoir prévu la ruine.

Dans le temps que deux Nations puissantes sont ainsi fortement animées, de manière qu'il semble que la Guerre ne puisse finir que par la perte de l'une ou de l'autre, le seul éclat de leur rupture est capable de soulever presque toute l'Amérique Septentrionale, & de la mettre en armes d'un bout à l'autre. Que l'Iroquois par exemple déclare la guerre à l'Outaouach, ou à l'Illinois, il n'en faut pas

† *Ibid.*, v. 16.

d'avantage
général,
se Guerre
trouva ar
est juste.
les Poètes
Phrygie,
sie Mineu
rent, réu
Peuples d
ponese, s
du nom d
stoient da
Roi, par
quel étoit
ge dans c
courir à
seulement
Mineure,
tels qu'éto
les Nartor
Penthésilé
bords du
fond de
être un G
ou des Etl
l'Aurore.
soit pas de
de troupe
Diomède
sommeil,
avant que
eaux du fl
gération
quelle po
capacité c
le, qui co
toit peut

davantage pour causer un embrasement aussi général, que le fut celui que causa la fameuse Guerre de Troye, où la Grèce entière se trouva armée contre l'Asie. La comparaison est juste. Le Royaume de Priam, si vanté par les Poètes, étoit borné à la Troade & à la Phrygie, qui étoit un assez petit pays de l'Asie Mineure. La Guerre que les Grecs lui firent, réunit dans un Corps d'armée tous les Peuples différens de la Mer Egée & du Péloponèse, sous divers Capitaines qu'on honore du nom de Rois, & dont les Etats consistoient dans quelques Villages. Le plaisant Roi, par exemple, que le Roi d'Ithaque, lequel étoit un de ceux qui figuroient davantage dans cette célèbre Ligue. Priam vit aussi courir à sa défense sous divers Chefs, non-seulement tous ces petits Peuples de l'Asie Mineure, qui étoient ses alliez & ses voisins, tels qu'étoient les Lyciens, &c. mais encore les Nations les plus reculées de la grande Asie. Penthésilée Reine des Amazones y vint des bords du Tanais; Rhésus s'y transporta du fond de la Thrace, & Memnon qu'on dit être un Général des Egyptiens, des Assyriens, ou des Ethiopiens, y conduisit les troupes de l'Aurore. Cette quantité de Nations ne faisoit pas de nombreuses armées. Quel secours de troupes Auxiliaires amena Rhésus, que Diomède & Ulysse seuls défirent pendant le sommeil, la première nuit de leur arrivée, avant que leurs chevaux eussent pû boire les eaux du fleuve Xante? Et sans parler de l'exagération des Poètes, si l'on veut considérer quelle pouvoit être alors, & la structure & la capacité des Vaisseaux, le nombre de mille, qui composoient la Flotte des Grecs, n'étoit peut-être pas capable de composer

162 MOEURS DES SAUVAGES

une Armée de vingt mille hommes.

La Cabane Iroquoise réunie, n'est pas en état, à ce que je crois, de compter beaucoup au-delà de trois mille combattans. Cependant l'Iroquois seul cause de la jalousie aux Nations les plus reculées, depuis l'emboûchure du fleuve St Laurent & les côtes de la Mer Océane, jusqu'aux bords du Mississipi. Cela ne doit point paroître surprenant à ceux qui ont quelque connoissance de l'Amérique, & des Barbares qui l'habitent. Quoiqu'il y ait une multitude assez grande de Nations différentes, chacune de ces Nations en particulier est réduite à un petit nombre de Villages, & plusieurs même à un seul; de sorte que quelques-unes ne scauroient fournir jusqu'à trente guerriers. En second lieu, elles occupent des pays immenses de sombres forêts, ou de prairies incultes, & elles sont dans un si grand éloignement les unes des autres, qu'il faut quelquefois faire deux & trois cens lieues, avant que de rencontrer une ame vivante. Cela fait que le chemin est compté pour rien dans ces vastes solitudes, où une très-petite troupe peut marcher long-temps sans crainte, & qu'un voyage de sept ou huit cens lieues y est regardé, comme on regarderoit en France une promenade de Paris à Orléans. D'ailleurs les petites Nations, qui étant au voisinage les unes des autres, devroient se défendre mutuellement, ne s'entendent pas assez entr'elles à cause de leurs différens sujets de jalousie; ou ne sont pas assez à portée, quoique voisines, de se prêter la main en cas de surprise, contre un ennemi plus redoutable, qui est à leurs portes lorsqu'il est le moins attendu; de sorte que pour résister à cet ennemi commun, elles sont obligées de

faire alliance
tre extrém
afin de fai
en l'obligo

C'est si
nombre de
chaque N
de la vast
nous devo
longues c
alliances d
lesquelles
Diodore d
la Gaule
ble à celle
du Canada
gues, la G
tres partie
hérissées
ses, & d
où l'art n
pratiquer
facile dan
tes & au
dans les C
l'étoit pas

Les Na
peu nomb
il possible
petite que
verser un
les Poètes
de Nation
à leur pass
recit fabu
croire, q
il ne doi
substance

faire alliance avec les Nations qui sont à l'autre extrémité de l'Amérique Septentrionale, afin de faire une diversion, & de l'affoiblir en l'obligeant à diviser ses forces.

C'est sur ce double fondement du petit nombre de personnes, dont étoit composée chaque Nation dans les premiers temps, & de la vaste étendue des pays inhabitez, que nous devons raisonner, pour expliquer les longues courses, les transmigrations & les alliances de certaines Nations très-éloignées, lesquelles sans cela seroient très-intelligibles. Diodore de Sicile nous fait une peinture de la Gaule Méridionale, entièrement semblable à celle qu'on pourroit faire aujourd'hui du Canada. En effet, les Gaules, les Espagnes, la Germanie, l'Italie même, & les autres parties de l'Europe, étoient des Régions hérissées de forêts que la nature y avoit mises, & de Montagnes couvertes de neiges, où l'art n'avoit point encore travaillé pour pratiquer des routes & des sentiers. Il étoit facile dans ces affreuses solitudes aux Galates & aux Ibériens de se transporter d'Asie dans les Gaules, & dans les Espagnes; il ne l'étoit pas moins pour retourner delà en Asie.

Les Nations éparfes çà & là étoient très-peu nombreuses; sans cela comment seroit-il possible de comprendre qu'une armée aussi petite que celle des Argonautes, eût pû traverser une aussi grande étendue de pays que les Poëtes leur font courir, & défaire autant de Nations, qu'il y en avoit qui s'opposoient à leur passage, & à leur entreprise: c'est un récit fabuleux, me dira-t-on, je le veux croire, quoique selon les règles du Poëme, il ne doive pas l'être quant au fonds & à la substance de l'objet principal; mais dans le

fabuleux même, les Poètes ont soin de conserver la vrai-semblance dans les choses qui sont naturelles, & qui ne demandent pas des prodiges, ou des dénoüemens, lesquels ne peuvent se faire que par l'entremise des Dieux.

Ce que je viens de dire peut servir à éclaircir un endroit de l'Écriture Sainte * qui a embarrassé les Interprètes, & que je rapporterai ici, parce qu'il est de mon sujet, à cause des conjectures que j'ai sur l'origine des Iroquois & des Hurons. Il s'agit des quatre Rois alliez pour faire la Guerre aux cinq autres Rois de ces Villes criminelles, que Dieu consuma par le feu du Ciel *. Ces quatre Rois étoient, Chodorlahomor Roi des Elamites, ou des Perses, Amraphel Roi de Sennaar, ou de Babylone, Arioch Roi de Pont, & Thadal Roi des Nations. Les Versions † varient davantage au sujet de ces deux derniers. L'Hébraïque, qu'Onkelos & les Septante ont suivie, appelle, *Arioch Roi d'Hellasar*; la version Arabe, *Roi de Sarian*; celle de Symmaque, *Roi des Scythes*; mais St Jérôme, suivant la traduction d'Aquila, le nomme *Roi de Pont*. On est encore plus incertain au sujet de ce Thadal, à cause de l'universalité du terme *Roi des Nations*. L'Hébreu porte *Roi de Goim*, & le Syriaque traduit *Roi des Gélites*. Mais ces pays d'Hellasar, de Sarian, & de Goim, sont entièrement inconnus dans la Géographie ancienne & moderne. Quelques-uns, après Symmaque, entendent par le mot *Gentium*, la Pamphilie, ou pour mieux dire, cette partie de l'Asie Mineure qui comprenoit plusieurs petits peu-

* Gen. cap. 14. † Vide Polyglotta & Biblia Maxima in Top. 14. Genes.

A
bles séparé
foi, & qu
Gentium; c
Mer Egée
tions.

Le sujet
le grand él
autre, & l'
résulter de
Rois pusse
la Guerre à
voisins. Po
râchent de
vent les Et
rioch étoit
qu'Etienne
Royaume
Galilée, qu
Galilaa Gen
nom par u
ailleurs des
car cette d
que Moysè
sue, quoi
tre de la G
effet nom
temps apre
petits peu
naan, qui
Mais le
nul, si l'
plus diffic
qu'il le fu
très-recul
& qu'il l'
Guerre q
quand po

* Masius

les séparez , dont chacun étoit maître chez soi , & que l'Ecriture Sainte appelle *Populus Gentium* , comme elle nomme les Isles de la Mer Egée , *Insula Gentium* , les Isles des Nations.

Le sujet de l'embarras des Interprètes, c'est le grand éloignement qu'il y a d'un pays à un autre , & l'espece d'impossibilité, qui semble résulter de ce grand éloignement , que ces Rois pussent être alliez ensemble pour faire la Guerre à cinq Rois, lesquels étoient assez voisins. Pour éviter donc cet embarras, ils tâchent de s'approcher le plus qu'ils peuvent les Etats de ces Princes , & disent qu'Arrioch étoit Roi d'une Ville de la Cœlesyrie , qu'Etienne nomme *Ellas* , & ils placent le Royaume des Nations dans cette partie de la Galilée, qu'on nommoit Galilée des Nations, *Galilæa Gentium* * ; mais à qui on a donné ce nom par une anticipation, dont on trouve ailleurs des exemples dans les Livres Saints ; car cette dénomination est moins ancienne que Moysè , & ne se trouve point dans Josué , quoiqu'ils fassent mention l'un & l'autre de la Galilée. La basse Galilée ne fut en effet nommée Galilée des Gentils que longtemps après, à cause des Phéniciens & autres petits peuples Idolâtres de la race de Chanaan , qui l'habitoient.

Mais le fondement de ces difficultez est nul, si l'on fait attention qu'il n'étoit pas plus difficile à ces Rois de s'allier ensemble, qu'il le fut à Priam d'être allié à des Peuples très-reculez dans l'Asie & dans l'Afrique ; & qu'il l'a été aux François dans la dernière Guerre qu'ils ont faite en Amérique en 1716. quand pour aller secourir les Tionnontatés ,

* *Masius Josue, cap. 12, v. 9.*

il leur fallut faire six ou sept cens lieues pour aller jusques chez les Outagamis les forcer dans leur Fort, où ils étoient un très-petit nombre de Guerriers. Or supposé que les Etats d'Arioch & de Thadal eussent été dans l'Asie Mineure, ils n'étoient pas éloignés de plus d'environ quatre à cinq cens lieues des Etats de Chodoriahomor & d'Amraphel, & ceux à qui ils faisoient la Guerre, eussent été dans cette hypothèse, au centre par rapport aux uns & aux autres.

Jé crois cependant qu'on peut s'approcher davantage les Etats de ces Princes, en se tenant à la vulgate, & aux autres versions, qui placent Thadal, & Arioch dans le Pont, & vers les Portes Caspiennes, dans la Scythie Asiatique. Le nom d'Arioch, que Eusebe nomme *Arēos*, convient à l'*Ares* des Barbares, & à cette Province nommée *Arēiane*, laquelle étoit voisine de la Perse, & s'étendoit jusques aux Portes Caspiennes. Le nom même d'Arēiane, ou d'Ariane, se rapporte fort au Royaume de Satian de la version Arabe. Thadal Roi des Gélites, selon la version Syriacque, étoit fort voisin d'Arioch; car il y a apparence que les Gélites étoient les mêmes que ceux, qui sont appelés *Gela*, ou *Geli* dans la Geographie ancienne, lesquels étoient aussi vers la Mer Caspienne. Plin* les confond avec les Cadusiens, Strabon † les distingue, & dit que les Cadusiens avoient presque autant de pied que les Peuples de l'Ariane. Il n'y avoit pas au reste un si grand éloignement des Etats de ces deux Princes, en les plaçant dans le Pont en tirant vers l'Asie Mi-

* Plin. Lib. 6. cap. 16.

† Strabo, Lib. 11. p. 350. & 360.

neure, &
derez; &
pendant
il lui vi
qui hal
chemin
en fut t
Villes &
ces pren
encore
autres
dont le
du qu'i
les Ela
temps d
Sauvage
rodote.

Cette
toit pas
faire; &
fussent
d'embra
ce qui
Ecritur
alliez,*
truisire
toient
ennem
de la ra
raens,
Elle é
té; car
une é
très-po
mieux
vainqu

† Ar
* Gen

neure, de ceux de leurs deux autres Confé-
derez; car il est rapporté dans Arrien, que
pendant qu'Alexandre traversoit la Perse, il
il lui vint des Ambassadeurs des Nations,
qui habitoient vers le Pont-Euxin, par un
chemin très-court; de sorte que ce Prince
en fut très-surpris. On peut ajouter que les
Villes & les Nations étant ambulantes dans
ces premiers temps, on pourroit s'approcher
encore plus facilement les Etats des deux
autres Roys, sur-tout de celui des Elamites,
dont le país n'étoit pas si éloigné ni si étendu
qu'il le fut depuis. On ne peut nier que
les Elamites, ou les Perses, jusques au
temps de Cyrus, n'ayent vécu à la façon des
Sauvages, ainsi que je l'ay prouvé par Hé-
rodote.

Cette Guerre dont parle l'Écriture, n'é-
toit pas dans un sens si petite qu'on veut la
faire; car quoique les Rois de la Pentapole
fussent voisins, la Guerre ne laissoit pas
d'embrasser une grande étendue de pays;
ce qui paroît manifestement par la sainte
Écriture même; puisque ces quatre Rois
alliez, * avant de vaincre les cinq autres, dé-
truisirent plusieurs Nations, lesquelles é-
toient apparemment dans l'alliance de leurs
ennemis. C'étoit les Raphains, les Emims
de la race des Géants, les Zuzims, les Chor-
ræens, les Amalécites, & les Amorrhéens.
Elle étoit petite cependant d'une autre cõ-
té; car toutes ces Nations, qui occupoient
une étendue de pays si considérable, étoient
très-peu nombreuses. Rien ne le montre
mieux que ce qui arriva à ces quatre Rois
vainqueurs de tant de Peuples, & qui ve-

* Arrian. Lib. Hist. Indic.

* Gen. cap. 14. ver. 5. 6. 7.

noient encore de triompher de ceux de la Pentapole : car ces superbes Conquérens furent vaincus dans leur victoire par Abraham * à la tête de trois cens dix huit hommes de ses gens , & peut-être , quelque peu des troupes Auxiliaires des deux frères Escol & Aner , qui étoient ses alliez.

Je sçais qu'on peut faire des difficultés sur ce que je dis du petit nombre de chaque Nation , & qu'on peut m'objecter que ces pays on été extrêmement peulez ; ce qu'on peut prouver par l'exemple même des Israélites , lesquels multiplièrent si fort dans le désert , mais il n'y a qu'à distinguer les temps. Les peuples ont eu leurs vicissitudes ; dans un temps ils ont été en très-petit nombre , & dans d'autres ils se sont si fort accrus , qu'ils ont inondé tous les Etats de leurs voisins , comme des torrens.

La Buchette ou le signe de l'Enrôlement.

La Hache n'est pas plutôt levée que les Chefs de Guerre se disposent à assembler leur monde , & que ceux , qui ont envie de les suivre , lèvent la Buchette. C'est un morceau de bois façonné , orné de vermillon , que chacun des Guerriers marque de quelque note , ou figure distinctive , & qu'il donne au Chef , comme un symbole qui le représente en personne , & qui peut être regardé comme le lien de son engagement , tandis qu'il subsiste.

J'avois cru que , quelque engagement que prissent les Sauvages en ces sortes d'occasions , ils pouvoient le rompre sans façon , & ré-

* *Ibid.* ver. 15.

A
& retirer
soit , en ce
paroît si n
tous indépe
l'on croiro
autorité sa
quelque fo
que particu
la suite , su
la Mission c
survenu qu
Sauvage qu
qu'il avoit
quoi le Vi
ment , & d
des Buchette
pour aller e
Missionnaire
qu'on usoit
coupable , &
immémorial
étoit en droi
avoir levé la
obligations
cette Loi ne
rigueur , il
ples de sévèr
à vû assés so
de sang froid
ticuliers , qu
leur volonté
chemin , aba
ils s'étoient e
Cette mani
mens , en se
que symbole
de la foi do
aux Barbares

& retirer leur parole, comme il leur plaisoit, en conséquence de cette liberté, qui paroît si naturelle en eux, qu'ils semblent tous indépendans les uns des autres, & que l'on croiroit que leurs Chefs n'ont qu'une autorité sans coaction, & qui relève en quelque sorte de la volonté actuelle de chaque particulier. Mais j'ai été détrompé dans la suite, sur ce point, par ce qui arriva dans la Mission des Hurons de Lorette; car étant survenu quelque difficulté à l'occasion d'un Sauvage qu'il s'agissoit de chasser, parce qu'il avoit contrevenu à quelque chose à quoi le Village s'étoit engagé solennellement, & dont l'engagement subsistoit par des Buchettes semblables à celles qu'on lève pour aller en Guerre, un ancien exhorta le Missionnaire à tenir ferme, en lui disant qu'on usoit encore d'indulgence envers le coupable, & que c'étoit une Loi de temps immémorial dans leur pays, que le Village étoit en droit de faire mourir celui qui après avoir levé la Buchette ne remplissoit par les obligations de son engagement. Quoique cette Loi ne s'observe pas aujourd'hui à la rigueur, il y a cependant plusieurs exemples de sévérité encore assez récents, & l'on a vu assez souvent des Chefs casser la tête de sang froid, & par voye de fait à des particuliers, qui étoient allez en Guerre contre leur volonté, ou qui avoient déserté en chemin, abandonnant le parti dans lesquels ils s'étoient enrôlez.

Cette manière de contracter des engagements, en se donnant mutuellement quelque symbole, & quelque gage significatif de la foi donnée n'étoit pas particulière aux Barbares; mais elle avoit passé d'eux

170 MOEURS DES SAUVAGES
aux Grecs & aux Romains, & elle s'étoit
conservée encore assés long-temps, après les
siècles florissans de la République jusques
au bas Empire. On appelloit ces symboles
Tessera, & c'étoient de petits morceaux de
bois, unis des deux côtés, sur lesquels on
traçoit des chiffres, ou des figures selon ce
que l'on vouloit représenter & signifier. Les
plus respectables, & qui étoient de l'Anti-
quité la plus vénérable, étoient ceux qu'on
nommoit *Hospitalés*, parce qu'ils étoient don-
nés en signe d'hospitalité, dont les droits
étoient ce qu'il y avoit de plus saint & de
plus sacré, & passoit jusqu'aux de scen-
dants. Les Hôtes, en se séparant, parta-
goient le symbole, & en gardoient très-
précieusement les pièces, afin de pouvoir les
confronter au cas qu'ils vinssent à se revoir.
Ceux qui négligeoient, ou brisoient ces sym-
boles, étoient censés renoncer à la foi jurée,
ils passoit pour infâmes, & dignes de
toute la colère des Dieux. Des particuliers
ces symboles passèrent aux Communautés;
les Villes les envoyoit aux autres Ville
alliées, pour être un sûr garant de leur al-
liance.

Dans l'art Militaire, il y en avoit de
plusieurs sortes, car outre l'Étendart qu'on
nommoit aussi *Tessera*, on appelloit du mê-
me nom le signal de l'entrôlement, l'ordre
où le mot du Guet que les Tribuns alloient
chercher chez le Général, & qui se don-
noit sur de semblables morceaux de bois; on
appelloit ainsi les obligations pour le prêt
des Troupes, soit qu'on dût les payer en
argent, ou en vivres; car alors en repré-
sentant ces Buchettes au temps marqué, le
Trésorier d'Armée, & les Commissaires

dés vi
quanti
signific
dans le
soient
les dist
teurs, c
comme
ria, &
& l'app
est déte
voit enc
boles da
sur quel

La Gu
Conseil
comme j
Chef de
ya de pa
c'est que
dière, y
fice: Sad
qu'ils fon
au grand
prient d'
la victoir
mener fait
* sans dou
cédémonie
de Thrace
immoloier
bien loin

* Pausanias
No. Lib. 4. Cl.

dés vivres, étoient obligés de fournir la quantité & la qualité des choses qu'elles signifioient. On pratiquoit la même chose dans les distributions que les Empereurs faisoient au Peuple; & c'est de-là que viennent les distinctions qu'on trouve dans les Auteurs, ou les Epithètes jointes au mot *Tessera*, comme sont celles de *Nummaria*, *Fruventaria*, & les autres qui signifioient leur usage & l'application qu'on en faisoit, laquelle est déterminée par l'Epithète même. On voit encore la forme de ces sortes de symboles dans les Médailles des Empereurs, & sur quelques Antiques.

Manière de chanter la Guerre.

La Guerre se chante dans une Cabane de Conseil, où tout le monde s'assemble, comme je l'ai expliqué ailleurs, & c'est le Chef de Guerre qui fait le festin. Ce qu'il y a de particulier dans cette sorte de festin, c'est que les chiens, qu'on met dans la Chaudière, y sont la matière principale du sacrifice: Sacrifice marqué par les Harangues qu'ils font à *Areskou* le Dieu de la Guerre, au grand esprit & au Ciel, ou au Soleil qu'ils prient d'éclairer leurs pas, de leur donner la victoire sur leurs ennemis, & de les ramener sains & saufs dans leur partie. C'est sans doute un de ces sacrifices que les Lacédémoniens, les Cariens, & les Peuples de Thrace offroient au Dieu Mars, à qui ils immoloient des Chiens pour victimes. Mais bien loin que ce soit un esprit de piété,

H 2

* *Pausanias in Laconic. Plutar. pr. 3. Arnob. contra Genu. No. Lib. 4. Clemens Alex. in Protr.*

172 MOEURS DES SAUVAGES

qui soit l'ame de ces sacrifices , c'est plutôt un esprit de rage & de fureur. Car leur imagination s'échauffant à la vüe de ces mets , ils se persuadent devorer les chairs de leurs ennemis , comme ils le disent ensuite , dans leurs chansons , ils n'ont point de plaisir plus sensible que de témoigner le mépris qu'ils en font , par la comparaison qu'ils mettent entre eux & leurs chiens ; en effet ils ne donnent point d'autre nom à leurs Esclaves.

Les Guerriers viennent à cette assemblée peints d'une manière affreuse , & bizarre , propre à inspirer la terreur , & parés de leurs armes. Le Chef , qui lève la Hache , le visage , les épaules , & la poitrine noircies de charbon. Il est armé aussi bien qu'un ou deux affesseurs qu'il a à ses côtés , avec sa femme & ses enfans qui sont ornés de leurs plus beaux bijoux. Le chef ayant chanté pendant quelque-temps , élève ensuite sa voix , & dit à tous les assistans qu'il offre le festin au Dieu de la Guerre , & s'adressant ensuite à lui. « Je t'invoque , dit-il , afin » que tu me sois favorable dans mon en- » treprise , que tu ayes pitié de moi & de » toute ma famille ; j'invoque aussi tous les » esprits bons & mauvais ; tous ceux qui » sont dans les airs , sur la terre , & dans la » la terre , afin qu'ils me conservent , & ceux » de mon parti , & que nous puissions , après » un heureux voyage , retourner dans notre » pays. » Tous les assistans répondent *ho ! ho !* & accompagnent de ces acclamations répétées tous les vœux qu'il forme , & toutes les prières qu'il fait.

Le Chef lève ensuite le chant , & commence la Danse de l'*Atbonont* , en frappant à l'un

des po
& tou
qu'il d
Buchet
danse d
claratio
ont pr
qu'on p
chiens
aux Gu
exciter
distinct
leur dan
cendres
animer
quelque
fait bié
ils avoi
qu'on n
Quelqu
font mir
des assis
par certe
tué & af
Mais il n
déjà sign
qui ont
voure , c
fissent su
ils ont fa
nant cert
auroit du
public , e
lâches , &
courage p
les couvri
marquer
lière , que

des poteaux de la Cabane avec son casse-tête, & tous lui répondent par leurs *bé, bé*, tandis qu'il danse. Chacun de ceux qui levent la Buchette, frappe au poteau, à son tour, & danse de la même manière. C'est-là une déclaration publique de l'engagement qu'ils ont pris auparavant en secret. C'est alors qu'on présente publiquement les têtes des chiens, qu'on a mis dans la Chaudière, aux Guerriers les plus considérables pour exciter leur courage par cette marque de distinction. C'est aussi alors qu'ils dansent leur danse satyrique, & qu'ils jettent des cendres sur la tête de ceux qu'ils veulent animer; ou bien à qui ils veulent faire quelque reproche de ne s'être pas tout-à-fait bien comportés dans des occasions, où ils avoient fait paroître moins de valeur qu'on n'auroit eu lieu de se le promettre. Quelques-uns s'escrimant de leurs armes, font mine aussi de vouloir frapper quelqu'un des assistans, comme s'ils vouloient dire par cette action, que c'est ainsi qu'ils ont tué & assommé plusieurs de leurs ennemis. Mais il n'est permis qu'à ceux, qui se sont déjà signalez par quelque belle action, & qui ont par devers eux des preuves de bravoure, d'en user ainsi; encore faut-il qu'ils fassent sur le champ un présent à celui à qui ils ont fait cette espèce d'insulte, en prenant cette liberté, faute de quoi, celui-là auroit droit de leur donner un démenti en public, en leur disant qu'ils ne sont que des lâches, & qu'ils n'ont jamais eu assez de courage pour faire de mal à personne; ce qui les couvrirait de confusion. Il est aussi à remarquer que chacun a sa chanson particulière, que qui que ce soit n'oseroit chanter

en sa présence, non-seulement dans ces sortes de solemnités, mais même dans le particulier, sans s'exposer à lui faire un affront & à en recevoir un de sa part.

La Guerre s'échauffe à mesure qu'on approche du terme fixé pour le départ; elle se chante presque toutes les nuits. On s'anime tout de bon quand on commence à faire les provisions de bouche, ce qu'ils nomment *sagotonhariagon*, c'est-à-dire *la famine*, soit parce qu'ils font ces provisions contre la faim à laquelle ils sont exposés dans leurs longs voyages, soit parce que les Guerriers s'y disposent par un long jeûne, afin, disent-ils, d'être mieux en état de soutenir par cette préparation, la faim, qui leur paroît inévitable, & pour essayer combien ils sont capables de la supporter. Il est bien vrai qu'ils n'ont peut-être pas aujourd'hui d'autre motif de ce jeûne rigoureux; mais il paroît évident que c'étoit chez eux anciennement un acte de Religion, institué dans le même esprit que les sacrifices.

Enfin, quand on touche au terme, ceux qui restent au Village prennent congé de ceux de leurs amis, qui doivent partir. Chacun veut avoir un gage de leur amitié mutuelle. Ils changent ensemble de robe, de couverture, ou de quelque autre meuble que ce puisse être. Tel Guerrier, avant que de sortir du Village, est dépouillé plus de vingt ou trente fois, à proportion du degré d'estime où il est parmi les siens, ou du nombre d'amis qu'il a, n'y aiant personne, qui ne s'empresse à lui donner des marques de considération, & qui ne veuille se faire honneur de posséder quelque chose qui lui ait appartenu.

* L'A
la Chine
gance &
exemple
Chinois
contenté
vince, se
Car; &
de pat
grands
espace
il doit
loin:
beau v
tes de
Chacu
l'oblig
boire.
c'est q
que ch
prenne
quelqu
donne
qu'il se
chauffé
tes dis
Ces ex
toient p
l'Antiqu
cus † &
l'un con
sons que
les droit
ancienne
marques
mes mu

* P. le C
† Homer

* L'Auteur des nouveaux Memoires de la Chine , qui sont écrits avec tant d'élégance & de politesse , nous donne un bel exemple d'une civilité semblable dans les Chinois envers les Magistrats , qui ayant contenté dans une Ville , ou dans une Province , sont obligés de passer dans une autre. Car , dès que le Mandarin est sur le point de partir , tous les habitans vont sur les grands chemins ; ils se rangent d'espace en espace , depuis la porte de la Ville par où il doit passer jusqu'à deux & trois lieues loin : on voit par tout des Tables d'un beau vernis , entourés de satin , & couvertes de confitures , de liqueurs , & de Thé. Chacun l'arrête malgré lui au passage , on l'oblige de s'asseoir , de manger & de boire. Ce qu'il y a de plus plaisant , c'est que tout le monde veut avoir quelque chose qui lui appartienne. Les uns lui prennent ses bottes , les autres son bonnet , quelques-uns son sur-tout , mais on lui en donne en même-temps un autre , & avant qu'il soit hors de cette foule , il arrive qu'il chauffe quelquefois trente paires de bottes différentes.

Ces exemples de civilité réciproque n'étoient pas seulement entre concitoyens dans l'Antiquité , mais même entre ennemis. Glacus † & Diomedé , sur le point de combattre l'un contre l'autre , ayant reconnu les liaisons que leurs Pères avoient contractées par les droits de l'hospitalité , renouvellent leur ancienne alliance , & voulant se donner des marques de leur estime , ils changent d'armes mutuellement sur le champ de Bataille ,

† P. le Comte N. M. de la Chine , Tom. 2. p. 53. 54.

‡ Homer. Iliad. 6. var. 236.

avant que d'aller ailleurs signaler leur courage sur des ennemis, qui ne leur touchassent pas de si près.

Le jour du départ, tous les Guerriers dans leurs plus beaux atours, & armés de toutes pièces, s'assemblent dans la Cabane du chef du parti, lequel est toujours noirci & armé à son ordinaire. Pendant ce temps-là les femmes chargées de leurs provisions prennent les devans, & vont les attendre à une certaine distance hors du Village. Lors qu'ils sont assemblés, le Chef les harangue courtement, & sort le premier chantant seul sa chanson de mort au nom de tous les autres qui le suivent à la file un à un sans dire mot. Hors de la palissade, ils font une décharge de leurs fusils, s'ils en ont, ou déchocquent une flèche, en l'air, & le Chef continué à chanter en marchant jusqu'à ce qu'il soit hors de la vûe du Village. Il fait tous les jours la même chose, & ne manque jamais en décampant tous les matins à chanter sa chanson de mort, jusqu'à ce qu'il soit entièrement hors de danger, & même de retour dans son Village, où il est obligé de faire un nouveau festin, pour remercier l'esprit qui l'a favorisé dans son enterprise, & l'a ramené en le délivrant de tous les périls.

Départ des Guerriers.

Les Guerriers étant arrivés où les femmes les attendent, se dépouillent de toutes leurs parures, & s'équipent en voyageurs, remettant à leurs épouses, ou à leurs parentes, tout ce qui ne leur est pas absolument nécessaire, & ne se chargeant que le moins qu'ils peuvent.

Les Iroquois, & les Hurons, nomment la

Guerre
verbe fin
composi
Porter, &
que choi
le symbo
tion. Le
qu'on tire
signifie a
ils se ser
ils couch
qu'ils avo
re, parce
soy sa na
En effet,
symbole
tures Hi
nombre d
est du ter
les Sauvag
significati
de courri
quelles les
eux-même
les Sauvag
litaires, s
ustenciles
& à quel
rées de la
qué.

Leurs a
étoient,
dont on s
les premi
t les ar

Guerre n'Ondouagette & Gashenbagette. Le verbe final *Gageton*, qui se trouve dans la composition de ces deux mots, & qui signifie *Porter*, marque bien qu'on y portoit quelque chose autrefois, qui en étoit tellement le symbole, qu'il en avoit pris sa dénomination. Le terme *Ondoua*, signifie, le duvet qu'on tire de l'épy des Roseaux de Marais, & signifie aussi la plante toute entière, dont ils se servent pour faire les nattes sur quoi ils couchent; de sorte qu'il y a apparence qu'ils avoient affecté ce terme pour la Guerre, parce que chaque Guerrier portoit avec soy sa natte dans ces sortes d'expéditions. En effet, la natte est encore aujourd'hui le symbole qu'ils représentent dans leurs peintures Hiéroglyphiques pour désigner le nombre de leurs campagnes. Pour ce qui est du terme *Gashenba*, il est si ancien que les Sauvages eux-mêmes n'en sçavent plus la signification. Mais comme il seroit inutile de courrir après des étymologies, sur lesquelles les naturels du pays sont embarrassés eux-mêmes, il me suffit de dire que tout ce que les Sauvages portent dans leurs courses militaires, se réduit à leurs armes, à quelques ustenciles nécessaires dans les campemens, & à quelques provisions de farine préparées de la manière, dont je l'ai expliqué.

Armes des Sauvages.

Leurs armes offensives, & défensives, étoient, & sont encore en partie les mêmes, dont on s'est servi presque par-tout depuis les premiers tems, jusqu'à ce qu'on ait inventé les armes à feu, qu'on leur a communi-

178 MOEURS DES SAUVAGES

quées par une mauvaise politique ; sçavoit l'arc & la flèche , dont on attribué la première invention aux Crétois ; le javelot , le casse-tête ou la masse d'armes , le bouclier , la cuirasse , & le casque.

Leurs arcs sont faits de bois de Cédre rouge, ou d'une autre sorte de bois fort dur , & durci au feu. Ils sont droits & à peu près de leur hauteur. Leurs flèches sont faites de roseau , & sont empennées de plumes de quelque gros oiseau , & au lieu de fer , ils y appliquent avec une colle de poisson très-forte, des os , ou des pierres tranchantes , & taillées à plusieurs crans pour rendre la playe plus dangereuse. La plupart des Nations Caraïbes les empoisonnent ; de sorte que la moindre blessure en est mortelle. Je n'ai pas ouï-dire qu'aucune Nation de l'Amérique Septentrionale ait l'usage , ou le secret de les empoisonner. Ils remplissent de ces flèches leur carquois , qui est fait d'écorce , & couvert d'une peau passée , & ornée. Quelques Peuples au lieu de carquois passent leurs flèches dans leurs cheveux , de la même manière dont en usoient autrefois les Ethiopiens.

Le casse-tête , ou masse d'armes , tient lieu d'épée , & de massue , il est de racine d'arbre , ou d'un autre bois fort dur , de la longueur de deux pieds , ou de deux pieds & demi , équarri sur les côtés , & élargi ou arrondi à son extrémité de la grosseur du poing. On en voit de différentes sortes dans les figures que j'ai fait graver.

Leurs boucliers étoient d'ozier ou d'écorce, couverts d'une ou de plusieurs peaux passées , il y en a qui ne sont que d'une peau fort épaisse. Ils en avoient de toutes grandeurs & de toutes sortes de figures.

Leurs c
ou de pet
longueur
l'une cor
propreme
peau de
des cuiss
matière.
des flèche
les ne l'eu
nies de fer
usage en
tentrional

Depuis
avec les S
des balles
ont presq
sur-tout l
bles de les
ne sont pl
lieu de les
& qui so
connoître

Ils ne se
de la mani
ils les emn
lancent av
qu'ils man
ton.

† Les P
& sont fo
cordes dor
ne sçait : ils
comme au
loit Resbiai
du Cirque

† Exercer. E

Leurs cuirasses étoient aussi un tissu de bois, ou de petites baguettes de jong coupées par longueur proportionnées, serrées fortement l'une contre l'autre, tissuës & enlacées fort proprement avec de petites cordes faites de peau de Biche ou de Chevreuil. Ils avoient des cuissards & des brassardes de la même matière. Ces cuirasses étoient à l'épreuve, des flèches armées d'os ou de pierre; mais elles ne l'eussent pas été de celles qui sont garnies de fer. Je ne sçache pas qu'elles fussent en usage en Amérique ailleurs que dans la Septentrionale.

Depuis que les Européens ont commercé avec les Sauvages, des fusils, de la poudre, & des balles, ceux qui sont à portée d'en avoir, ont presque abandonné leurs autres armes, sur-tout les défensives, qui n'étant pas capables de les garantir d'une balle de mousquet, ne sont plus propres qu'à les embarrasser au lieu de les servir. Les Peuples les plus reculés, & qui sont assez heureux pour ne pas nous connoître, en usent peut-être encore.

Ils ne se servent pas volontiers de nos épées de la manière dont nous nous en servons; mais ils les emmanchent au bout des bâtons qu'ils lancent avec roideur comme des Javelots, ou qu'ils manient en guise de pique ou d'esponton.

† Les Peuples du Chili ont des frondes, & sont fort adroits à la Chasse à lancer des cordes dont ils embarrassent les animaux, je ne sçai: ils s'en servoient dans les batailles, comme autrefois les Gladiateurs, qu'on apelloit *Restiaires*, s'en servoient dans les combats du Cirque.

H 6

§ Thevet parle aussi d'une autre sorte d'arme, dont usent les Paragons, ou les Géans voisins des Terres Australes, & situez dans une Isle à l'extrémité de l'Amérique. Ce sont, dit-il, » de certains boulets gros & pesans, qui » sont pris d'une mine fort claire : & sont des » boulets tous ronds, lesquels ils accoûtrent » tout ainsi qu'on fait par deçà des plombées, » avec une corde faire de nerfs de bête. Cette » sorte d'armes est celle qu'ils ne laissent ja- » mais, soit qu'ils aillent à la Chasse ou à la » Guerre, d'autant qu'ils en sont si bons maî- » tres, que de la longueur de leur corde, ils » ne faudroient atteindre ce à quoi ils visent. » Encore les jettent-ils sans qu'ils soient at- » tachés, & lors à trente-cinq ou quarante » pas, ils ne se soucient guères de frapper là » où ils auront pris leur visée, & la bête sera » bien de grande vie, & aura les os bien durs, » si cette grosse boule ne les lui amollit & » casse tout à net : & l'aïant tuée la portent » sur leurs épaules en leurs Cabanes. Il vau- » droit autant être atteint d'une balle de » plomb d'harquebuzé.

On doit mettre au nombre des armes l'é-tendart que les Guerriers portent pour se re-connoître. C'est une écorce en rond, où sont peintes les armoiries de la Nation, ou quel-que autre signe distinctif, attaché au bout d'une longue perche comme les autres éten-darts, dont on use dans nos Armées.

Leurs Voyages.

J'ai eu un plaisir singulier à lire le Poème d'Apollonius de Rhodes sur l'expédition des Argonautes, à cause de la ressemblance par-

§ Thevet Cosmog. Vni. Liv. 21. ch. 3. F. 205. c. 2.

faite qu
l'Ouvrag
triquité,
dans leu
militaire
lux, Zeth
& tous c
rendus it
l'encens a
represent
misérable
de mes y
Toison d
fait bien
de leur g
grands R
monde, c
avoir été

La fame
cre une p
de racine
le seul ser
tent sur le
bie, peno
n'a rien q
tout au p
lui-même
ce dans le
main, qu
un aviron
le sien; qu
pour caba
étoile, su
est un Sau
rien au-d
paraison p

* Apoll. R
v. 533. Idem

faite que je trouve dans toute la suite de l'Ouvrage, entre ces Héros fameux de l'Antiquité, & les Barbares du tems présent, dans leurs voyages & dans leurs entreprises militaires. Hercule & Jason, Castor & Pollux, Zéthés & Calaïs, Orphée & Mopsus, & tous ces autres demi-Dieux qui se sont rendus immortels, & à qui on a donné de l'encens avec trop de facilité, sont si bien representez par une troupe de gueux & de misérables Sauvages, qu'il me semble voir de mes yeux ces célèbres Conquérens de la Toison d'Or, mais cette ressemblance me fait bien rabattre de l'idée que j'avois conçüe de leur gloire, & j'ai honte pour les plus grands Rois, & les plus grands Princes du monde, qu'ils se soient crûs honorez de leur avoir été comparez.

La fameuse Navire Argo, qui a pour ancre une pierre * attachée à une corde faite de racine de laurier; à qui le poids d'Hercule seul sert de lest: que les Argonautes portent sur leurs épaules dans les sables de Lybie, pendant douze jours & douze nuits, n'a rien qui la distingue d'une pyrogue, ou tout au plus d'une Chaloupe. Cet Hercule lui-même, qui choisit avec les autres sa place dans les bancs, & prend une Rame à la main, qui s'enfonce dans les bois pour faire un aviron d'un petit sapin après avoir rompu le sien; qui toutes les fois qu'on prend terre pour cabaner, couche sur le rivage à la belle étoile, sur un lit de feuilles ou de branches, est un Sauvage dans toutes les formes, & n'a rien au-dessus. Je pourrois pousser la comparaison plus loin; mais elle sera assez sen-

* *Apoll. Rh. Lib. 1. v. 955. & 2, v. 166. Idem Lib. 11 v. 533. Idem Lib. 4. v. 1389.*

sible par l'application du détail que je vas faire, à quiconque voudra le confronter avec le Poëme.

La plupart des voyages des Sauvages se font par eau, à cause de la commodité des Lacs & des Rivières, qui coupent tellement l'une & l'autre Amérique, qu'il n'est presque point d'endroit où les eaux ne se distribuent. Les fleuves de l'Europe sont des ruisseaux en comparaison de ceux de ce nouveau Monde. Dans l'Amérique Méridionale, le fleuve des Amazones, l'Onéroque, la Rivière de la Plata, sont de véritables mers par leur prodigieuse largeur & l'étendue de leur cours. Dans la Septentrionale, il y a des Lacs d'eau douce, qui ont flux & reflux, & dont quelques-uns ont plus de cinq cens lieues de tour. Presque tous ces Lacs communiquent ensemble, & quand on est arrivé à la hauteur des terres, en remontant le grand fleuve S. Laurent, on trouve de belles Rivières qui coulent dans le Mississipi, lequel courant presque toujours Nord & Sud, semble partager l'Amérique Septentrionale en deux parties égales, pour recevoir dans son sein quantité de belles Rivières qui s'y rendent de ses deux bords, & dont il va porter le tribut à la Mer, en se dégorgeant dans le Golphe du Mexique.

La situation des Iroquois est encore plus avantageuse que celle des autres Peuples de la Partie Orientale; car ayant d'un côté le fleuve St Laurent dans leur voisinage au fameux sault de Niagara, & de l'autre l'Ohio, ou la belle Rivière qui tombe dans le Mississipi, ils sont à la portée d'aller par-tout au Levant, & au Couchant, en suivant le cours de ces deux Rivières.

La man
distributi
ser, a rend
aussi-tôt d
art, qui a
une si ha
dant plus
mencemen
même avo
devoit avo
gard à ce
les temps
la construc
férente à la
il faut avo
même apr
n'approcho
même qu'o
Il est vrai
d'un malhe
périr presq
n'excitant
dans la su
d'entrepre
celui qui av
sieurs anné
d'ailleurs
soit qu'ils
fance distir
& l'envie
almassent
que de pr
pour pour
Quoiqu
ciens, ou
miers Auto
l'on peut
été à peu p

La manière dont la terre est coupée pour la distribution des eaux, qui doivent la fertiliser, a rendu la Navigation nécessaire presque aussi-tôt qu'il y a eu des hommes. Mais cet art, qui a été porté dans les derniers temps à une si haute perfection, a été borné pendant plusieurs siècles à de bien petits commencemens; & quoique l'Arche dont Dieu même avoit donné les proportions, & qui devoit avoir une capacité bien ample, eu égard à ce qu'elle devoit contenir, eût pû dès les temps du Déluge donner des idées pour la construction des Vaisseaux, d'une figure différente à la vérité, mais d'un très-grand port; il faut avouer néanmoins, que long-temps même après le Déluge, non-seulement rien n'approchoit de l'Arche, mais qu'il sembloit même qu'on en eût perdu toute connoissance. Il est vrai que le monde n'étant plus menacé d'un malheur aussi grand que celui qui le fit périr presque entièrement, & que l'ambition n'excitant pas la cupidité, comme elle l'a fait dans la suite, les hommes furent rebutés d'entreprendre des Ouvrages semblables à celui qui avoit été le fruit d'un travail de plusieurs années; soit qu'ils ne les jugeassent pas d'ailleurs nécessaires à leur besoin présent, soit qu'ils n'eussent pas encore une connoissance distincte de la vaste étendue des Mers, & l'envie de s'y commettre, ou bien qu'ils allassent mieux s'y exposer avec témérité, que de prendre trop de peine & de fatigue, pour pourvoir à leur plus grande sûreté.

Quoique l'on fasse l'honneur aux Phœniciens, ou aux Egyptiens, d'avoir été les premiers Auteurs de la Navigation, je crois que l'on peut dire que les commencemens ont été à peu près les mêmes par-tout où il y a eu

184 MOEURS DES SAUVAGES

des hommes, & que ces commencemens n'étoient pas bien considérables. Il est même très-vrai semblable, qu'avant que les Phœniciens eussent enchéri sur les autres en cette matière, les habitans des Isles de la Mer Egée, & des côtes maritimes du Péloponnèse, avoient commencé à y perfectionner plusieurs choses. L'Isle de Crète étoit célèbre avant le grand commerce de Tyr & de Sydon. Jupiter avoit enlevé Europe fille d'Agenor, & ses enfans avoient eu long-temps l'Empire de la Méditerranée*. Minos avoit fait même des conquêtes & des établissemens dans la Phœnicie. † Dédale & Icare du tems de Minos avoient inventé les Voiles & les Mâts. Jason, selon quelques-uns, fut le premier qui trouva la fabrique des Bâtimens longs, au lieu qu'ils étoient auparavant d'une figure ronde, comme certains petits bâteaux dont on se sert encore sur l'Euphrate & sur le Tigre. Hérodote ¶ décrit ces bâteaux ronds dont il parle, avec lesquels on descendoit l'Euphrate.

Mais sans remonter à des tems si obscurs, il est certain que pendant long-temps on ne s'est servi dans les trois parties du monde connu, que de ceux dont on se sert encore aujourd'hui en Amérique, c'est-à-dire, de Pyrogues & de Canots.

* Selon Thucydide Liv. 1. p. 4. Minos est le plus ancien que l'on connoisse, qui ait mis une Flotte en Mer. Eusèbe dans sa Chronique sur l'autorité de Castor de Rhodes, nomme les Peuples qui ont eu successivement l'Empire de la Mer. Les Lydiens, les Pélasgiens, les Thraciens, les Rhodiens, les Cypriots, les Phœniciens, les Egyptiens, les Mithéniens, les Cariens, les Lesbiens & les Phocéens. Il pouvoit commencer par les Crétois.

† Vide Lil. Greg. Gyrald. de Navigiis, &c.

¶ Herodot. Lib. 1. n. 194.

Les P
jourd'hui
gile * a
mencé,

Tunc A

On y en
Les Egypt
faisoient
teaux, de
lin † & l
hauteur &

Les Can
faits de l
peaux. § T
des Peupl
céan; des
phe Adria
& sur l'Eu
&c. Les au
corce, con
sieurs Peup
crit magni
teaux dans

Primum
Textur
Vectoris

* Virgil G
§ Diodor.
Lib. 7. cap.

Les Pyrogues.

Les Pyrogues étoient, & font encore aujourd'hui des arbres creusés, par lesquels Virgile * a crû que la Navigation avoit commencé, ainsi qu'il l'exprime par ce vers.

Tunc Alnos primùm fluvii sensere cavatas.

On y employoit toutes sortes de bois légers. Les Egyptiens, les Arabes & les Indiens en faisoient de jonc, c'est-à-dire, de ces Roseaux, dont parlent Diodore de Sicile §, Solin † & Plin ‡, & qui deviennent d'une hauteur & d'une grosseur si prodigieuse.

Canots.

Les Canots étoient de deux sortes, les uns faits de branchages d'osier, & couverts de peaux. § Tels étoient ceux des Lusitaniens, & des Peuples de la Grande Bretagne sur l'Océan; des Hénetes ou Vénitiens dans le Golphe Adriatique ¶; des Assyriens sur le Tigre & sur l'Euphrate; des Ethiopiens sur le Nil, &c. Les autres étoient faits de papier ou d'écorce, comme ceux des Egyptiens, & de plusieurs Peuples de leur voisinage. Lucain a décrit magnifiquement ces sortes de petits bateaux dans les vers suivans.

*Primum cana salix, madefacto vimine parvam
Textitur in pupim, casoque induta juvenco,
Vectoris patiens tumidum superenatat amnem.*

* Virgil Georg. 1. v. 136.

§ Diodor. Sic. Lib: 2. p. 74. † Solinus, cap. 65. ‡ Plin Lib. 7. cap. 2. ¶ Strabon Lib. 3. p. 107.

*Sic venetus stagnante pado, fusoque Britannus
 Navigat Oceano. Sic cum tenet omnia Nilus
 Conseritur Bibulâ Memphitis Cymba Papyro* *.

Les Auteurs donnent à ces Bâteaux les épi-
 thetes de *Sutiles* & de *Plicatiles*, parce qu'il
 falloit les coudre à cause de la matière dont
 ils étoient, & qu'il y en avoit qui se plioient
 facilement, de manière qu'on pouvoit aisé-
 ment les porter. Les Ethiopiens, selon le té-
 moignage de Pline, en avoient de cette es-
 pèce, qu'ils plioient comme le reste de leur
 bagage, & qu'ils portoitent lorsqu'ils étoient
 arrivez aux cataractes du Nil.

Canots de Peaux.

Les Eskimaux & quelques autres Peuples
 du Nord, nous ont conservé le modèle & la
 forme de ces Canots de peaux dans ceux dont
 ils font usage, lesquels sont aussi de deux es-
 pèces. Les premiers ne sont que pour une
 personne seule. Ils sont de la longueur depuis
 douze jusqu'à quinze & seize pieds, tout plats,
 & de la forme d'une navette de Tisserand.
 Le dessus est tout couvert de peaux comme
 le dessous, & n'a qu'une ouverture au milieu,
 dans laquelle l'homme passe à mi-corps pour
 se mettre sur son séant. Il ferme cette ouver-
 ture comme une bourse, & la serre contre
 son corps comme une ceinture, & quand il
 a ajusté tout autour les bords d'une casaque,
 qui ne lui laisse que le visage à découvert, le

* *Lucan. Lib. 4.*

† *Plinius Lib. 5. cap. 9. Navis Plicatilis, quæ facta ex co-
 rio complicata, circumfertur ad trajiciendos amnes.*

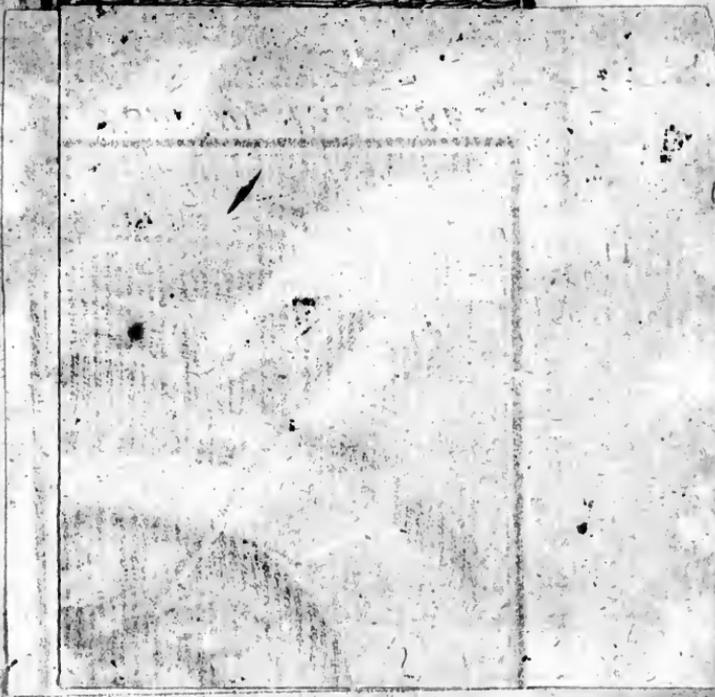
*Idem Lib. 10. cap. 29. Ibi Æthiopicæ conveniunt na-
 ves & namque eas plicatiles humeris transferunt, quoties ad
 cataractas ventum est.*

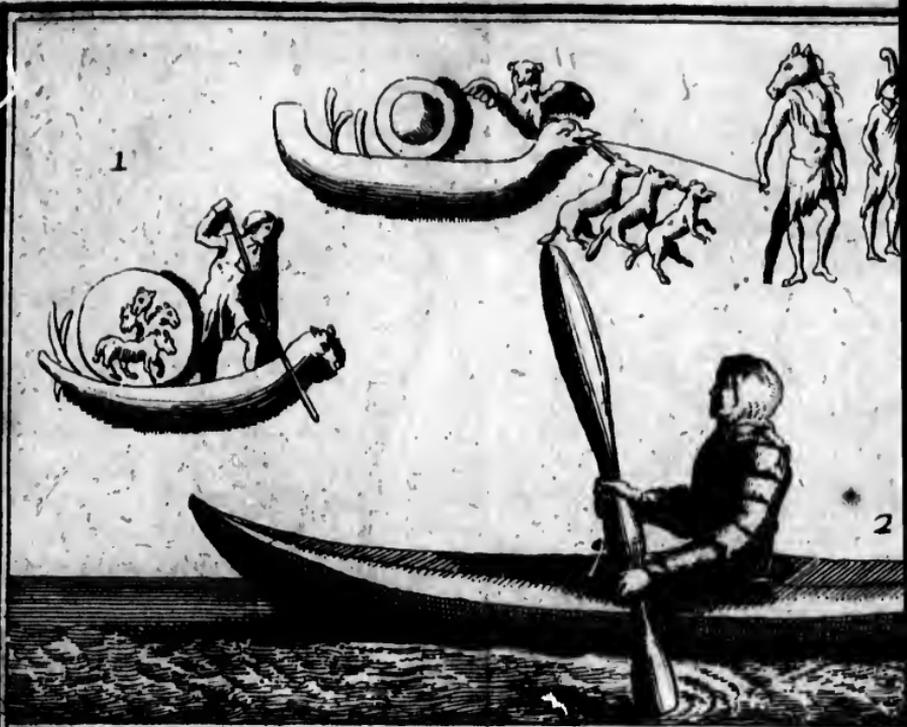
mus
s
x.

épi-
qu'il
dont
oient
aisé-
le té-
e ef-
leur
oient

uples
& la
dont
ix ef-
t une
epuis
plats,
rand.
omme
lieu,
pour
aver-
ontre
nd il
que,
t, le

ex co-
nt. n. 4
ies 24







A
Canot & le
ne seule pié
seuroit ent
ron double
ette par le
côtez avec
ude, que l
& disputer
avelot atta
ongue cor
qu'ils mang
pendent po
e font mêm
canot, & de
fois de suite
prendre de
vû qu'ils pe
leur manqu
Leurs aut
naire, le Ga
bien emmor
couvre enf
de Chien
premières.
Pyrogues,
soixante pe
les condui
peut servir
de cuir.

Les Indi
de Batteau
& dont le P
donné la fi

¶ Frezier.

Canot & le Canoteur ne paroissent faire qu'une seule pièce, & pas une goutte d'eau n'y sauroit entrer. Ils gouvernent avec un aviron double, qui est terminé en forme de palette par les deux bouts. Ils nagent des deux côtés avec tant de dextérité & de promptitude, que le Canot semble glisser sur l'eau, & disputer avec le vent pour la légèreté. Un javelot attaché aux côtés du Canot par une longue corde, leur sert à darder le poisson qu'ils mangent crû, & comme ils n'appréhendent point que l'eau les domine; qu'ils se font même un plaisir de faire tourner leur canot, & de faire le moulinet deux ou trois fois de suite, il semble qu'ils peuvent entreprendre de longs voyages sans crainte, pourvu qu'ils puissent se flâter que le poisson ne leur manquera pas.

Leurs autres Canots sont de la forme ordinaire, le Gabarit en est de bois, & de pièces bien emmortoisées & liées ensemble, qu'on couvre ensuite d'un bout à l'autre de peaux de Chien de Mer, bien cousues comme les premières. Ils sont de la longueur des grandes Pyrogues, & peuvent porter cinquante & soixante personnes. Dans le temps calme on les conduit à la rame: mais lorsque le vent peut servir, ils attachent au Mât des voiles de cuir.

Balzes.

Les Indiens du Pérou ont une autre sorte de Batteau de cuir fort singulier appelé *Balze*, dont le Pere Feuillée & M. Frézier nos ont donné la figure dans leurs Voyages de la Mer

188 MOEURS DES SAUVAGES
du Sud. † Il consiste en deux espèces de Vais-
seaux taillés de la forme d'un Canot, & fait
de peaux de Loup Marin bien cousues & bien
fermées en tout sens, à l'épreuve de l'eau. On
remplit de vent ces Vaisseaux par le moyen
d'un tuyau à chacun dont on bouche soigneu-
sement l'orifice après les avoir enflés comme
un ballon. On les assujettit ensuite, & on les
attache l'un à l'autre, de manière cependant
que le devant soit plus approché que le der-
rière, par le moyen d'un châssis de bois com-
posé de barres de la largeur de deux pouces
auquel ils sont fortement amarrés avec des
cordes de boyaux. Les barres du châssis sont
tellement disposées que la plus longue va de
poupe à proue & sert de quille; les autres s'é-
cartent bas-bord à stri-bord, c'est-à-dire d'un
flanc à l'autre. On étend sur ce châssis une
grande peau composée de plusieurs autres
cousues ensemble dont on attache les extre-
mités aux quatre coins du châssis. Ceux qui
doivent naviguer sur ces sortes de bâtimens
s'asseoient sur cette peau, & nagent avec une
pagaye ou aviron à double palette, comme
celui des petits Canots Eskimaux, dont nous
venons de parler. Si le vent peut servir, ils
mettent une petite voile, & pour remplacer
l'air qui pourroit se dissiper, il y a toujours sur
le devant deux boyaux attachés à l'orifice des
ballons par lesquels on peut les souffler,
quand il est besoin. La manière de coudre les
ballons est particulière; on perce les deux
peaux avec une alêne ou une arête, & dans
les trous on passe ou des arêtes, ou des mor-
ceaux de bois sur lesquels, de l'un à l'autre,
on fait croiser par-dessus & par-dessous des
Boyaux mouillés, pour fermer exactement

† Feuille, Journal des observations, etc. tom. 2, p. 390.

es passages d
grand port,
sur laquelle
quintaux & d
à parler des
tion située da
gré de Latitu
espèce de Ca
sur l'eau par
Mais la figu
récil des Vo
Theodore de
différente de
qui en ont p
y qu'à la vo
ment imagin
Les Celtib
ables Bâtea
insi qu'il le
Commentair
ayant oblig
où tout se dé
son Armée p
Ségre & la C
la fonte des
qu'il avoit je
rent parla to
L'Infanterie
de la Celtibe
le païs, & é
Fleuves sur a
toient toujou
tinuellement
écarter imp
Dans cette
gême, par

* India Oc. id.
† Cesar de Bel

ses passages de l'air. Il se fait des Balzes d'un grand port, & M. Frézier assure qu'il y en a sur lesquelles on peut charger jusqu'à douze quintaux & demi. Thomas Candish a voulu parler des Balzes, quand il dit d'une Nation située dans la Mer du Sud vers le 23. degré de Latitude Méridionale, qu'ils ont une espèce de Canot de peau, lequel se soutient sur l'eau par le moyen de deux vessies enflées. Mais la figure qu'on en a donné dans le Recueil des Voyages aux Indes Occidentales de Theodore de Bry & de ses héritiers, est fort différente de celle qu'en ont donné les autres qui en ont parlé & de ce qu'elle doit être, il s'y qu'à la voir pour juger qu'elle est entièrement imaginaire.

Les Celtibériens Espagnols usôient de semblables Bâteaux au temps de Jules Cesar, ainsi qu'il le rapporte lui-même dans ses Commentaires. † La nécessité de ses affaires ayant obligé de passer d'Italie, en Espagne, où tout se déclaroit en faveur de Pompée, son Armée pensa entièrement périr entre la Sègre & la Cinca, qui s'étant débordées par la fonte des Neiges emportèrent les Ponts qu'il avoit jettés sur ces Rivières, & lui ôtèrent par là tous les moïens de la faire subsister. L'Infanterie légère des Lusitaniens, & celle de la Celtibérie qui connoissoit parfaitement le païs, & étoit accoutumée de traverser les Fleuves sur des Peaux de Bouc enflées qu'ils portoient toujours à la Guerre; hacelloient continuellement ses Troupes, & ne laissoient écarter impunément aucun de ses soldats. Dans cette extrémité, il s'avisa d'un stratagème, par lequel il trompa l'attente de ses

* India. Oc. id. part. 8.

† Cesar de Bello. Civ. Lib. 1.

ennemis , qui s'en promettoient déjà une défaite bien entière. Il fit construire par ses soldats des Canots , dont il avoit appris & la forme & l'usage dans son expédition des Isles Britanniques. La quille & le fonds de ces petits bâteaux , étoient d'un bois fort léger & le reste d'osier couvert de cuir. Son projet réussit , ainsi qu'il l'avoit imaginé , & il se tira par-là d'un des plus grands dangers , où il se soit peut-être jamais trouvé.

On traverse encore aujourd'hui le Tigre & l'Euphrate ,* selon le témoignage du P. Avril sur une machine composée de plusieurs peaux de Bouc enflées , qu'on joint des quatre côtés par autant de perches qu'on lie étroitement ensemble , & qu'on couvre ensuite de plusieurs branches d'arbre qu'on a soin de mettre en travers. † Le Pere Acosta dit , qu'en Amérique on fait de semblables radeaux pour la traversée des Fleuves & des Rivières ; mais au lieu de peaux de Bouc , on se sert de courges sèches , vuidées , & bien bouchées , afin que l'eau n'y puisse pas entrer.

Canots d'Ecorce.

Les Canots d'Ecorce que font les Sauvages moins Septentrionaux , répondent à ceux que les Egyptiens faisoient de Papier. Le Papier est une plante qui croît sur les bords du Nil , & qui pousse quantité de tiges triangulaires , hautes de six ou sept coudées tout au plus , ¶ quoique Théophraste & Plin [§] lui

* P. Avril , Voyage d'Orient , Liv. 1. p. 36.

† Acosta , Hist. Nat. de Ind. Lib. 3. c. 18.

§ Theoph. Hist. Plant. Lib. 4. c. 9.

* Plinius , Lib. 13. cap. 12. Papyrus ergo nascitur in Papyrus-tribus Ægypti , aut quiescentibus Nili aquis , ubi vagat

en donnent
elle étoit
qu'on en fa
rissoit ; elle
étroit des f
du bois pou
éclairer ; o
faisoit des
des voiles ,
tes , des co
souliers po
ticultière à
Syrie , sur
de Crète ,
apparence
pèce diffé

J'ai bien
ment une
qui n'a q
feuilles ,
cinie de la
ges si diff
voir , com

12 stagnant ,
brachali , rac
decem non a
fastigatum ,
aut usu ejus
bus incolæ pr
ad alia quoq
navigia texu
tem , etiam s
decoctumque
Syriâ circa q
usus est , qu
rebus , nund
nascens circ
usum habere

* Athenée
pier que Plin
† De Itali

en donnent dix, & même au-dessus de dix : elle étoit presque universelle pour l'usage qu'on en faisoit anciennement ; on s'en nourrissoit ; elle entroit dans la Médecine ; on en tiroit des feuilles pour écrire ; elle fournissoit du bois pour se chauffer ; des chandelles pour éclairer ; des toiles pour s'habiller ; on en faisoit des bateaux, des mâts, des cordes, des voiles, des ustanciles de ménage, de nattes, des couronnes pour les Dieux, * & des souliers pour les Prêtres. Elle n'étoit pas particulière à l'Egypte. Elle croissoit aussi en Syrie, sur le bords de l'Euphrate, † dans l'Isle de Crète, & même en Italie. Il y a cependant apparence que cette dernière étoit d'une espèce différente.

J'ai bien de la peine à comprendre, comment une Plante qui ne porte point de fruit, qui n'a qu'une tige assez mince, point de feuilles, si ce n'est un bouquet qui vient à la cime de la tige, pouvoit servir à tant d'usages si différens. Je ne puis sur-tout concevoir, comment on en pouvoit faire des bat-

tz stagnant, duo cubita non excedente altitudine gurgitum brachiali, radicis obliquæ crassitudine, triangulis lateribus, decem non amplius cubitorum longitudine in gracilitatem fastigatum, Thyrsi modo cacumen includens semine nullo aut usu ejus alio, quam floris ad Deos coronandos. Radicibus incolæ pro ligno utuntur : nec ignis tantum gratiâ, sed ad alia quoque utensilia vasorum. Ex ipso quidam Papyro navigia texunt : & è libro vela, tegetesque necnon & vestem, etiam stragulam ac funes. Mandunt quoque crudum, decoctumque, succum tantum devorantes. Nascitur & in Syriâ circa quem odoratus ille calamus lacum. Neque aliis usus est, quam inde, funibus Rex Antigonus in navalibus rebus, nundùm Sparto communicato. Nuper & in Euphrate nascens circa Babylonem Papyrum intellectum est eundem usum habere Chartæ. Similia his Theophrastes loco cit.

* Athenée au Liv. 15. se moque de ces Couronnes de Papiere que Plinô dit qu'on faisoit pour les Dieux.

† De Italicâ Papyro. Strabo, Lib. 5. • Martialis, Lib. 8.

teaux & des voiles. ¶ Hérodote semble dire, qu'on n'employoit à cet usage que le sommet de la tige, § & Théophraste assure qu'on les faisoit de la tige même. On ne pouvoit tirer de la tige des écorces assez épaisses pour faire le corps du bâtiment ; encore moins, ce semble, du sommet, qui se sépare en feuilles, ou en lames fines, comme le papier de la Chine, & qui par conséquent n'ont point assez de corps pour faire des voiles, ou l'enveloppe d'un bâtiment, lequel devoit être assez solide pour porter des hommes & des charges assez pesantes. Il falloit donc, à ce que j'imagine, qu'on en fit un tissu natté de bien près, comme sont encore certains petits bâtimens, dont les Abyssins se servent de nos jours pour naviguer sur le Nil.

Je crois aussi que les termes *Papyrus*, *Biblos*, *Charia*, *Liber*, lesquels sont synonymes, étoient des noms génériques, qui s'appliquoient universellement à tous les arbres, de l'écorce desquels on se servoit pour écrire. * Pline nous apprend qu'on écrivoit d'abord sur les feuilles de Palme, & c'est peut-être à quoi † Virgile fait allusion en parlant de la Sibylle, laquelle écrivoit ses Oracles sur des feuilles. Pline ajoute qu'on se servit ensuite de l'écorce de certains arbres. ** Saint Isidore de Séville, suivant l'opinion des Critiques les plus exacts, donne cette définition du Papier, ou du Livre, (car c'est la même chose.) » Le Livre est la Tunique intérieure de l'écorce, qui est la plus voisine du corps ligneux,

¶ Herod. Lib. 2. n. 98.

§ Theoph. loc. cit.

* Plinius, Lib. 13. cap. 11.

† Virg. *Aneid.* 3. & 6.

** Isidor. Lib. 6. cap. 12.

ligneux, su
Liber est inter
in quâ Antiqu
Ces noms
ler, peuyen
Bouleau. De
faire des feü
vi moi-mêm
plus épaisse
les, & des t
gommeuse,
pêcher au
chez soi dan
ymologie d
rûp, le feu,
plus facilem

Les Caraïb
tionaux, qui
se servent de
porter jusqu'
rechauffent pa
sur les bords
fonds de la P
pour ranger le
plus facilem
écorces ; ma
ou de l'Amér
nent rien pour
cause de la m
actes, où leu
es manier, lo
es. On en a
environs des
grand service
bord de Riv

ligneux, sur laquelle les Anciens écrivoient.
Liber est interior Tunica corticis, qua ligno cohaeret, in qua Antiqui scribebant.

Ces noms génériques, dont je viens de parler, peuvent parfaitement bien convenir au Bouleau. De son écorce la plus mince on peut faire des feuilles à écrire, & je m'en suis servi moi-même quelquefois. On se sert de la plus épaisse pour faire des canots, des voiles, & des tentes; & comme elle est assez gommeuse, on en fait aussi des Torchés pour pêcher au flambeau, ou pour se conduire chez soi dans des nuits fort obscures. Si l'étymologie du mot *Papyrus* vient du mot grec *πῦρ*, le feu, ce nom lui conviendrait encore plus facilement.

Pyrogues des Caraïbes.

Les Caraïbes & les autres Sauvages Méridionaux, qui habitent sur les bords de la Mer, se servent de longues Pyrogues, qui peuvent porter jusqu'à soixante personnes, & ils les rehaussent par des planches qu'ils attachent sur les bords au corps de l'arbre, qui fait le fond de la Pyrogue. Elles sont assez bonnes pour ranger les Côtes de l'Océan, & résistent plus facilement à la vague que de simples écorces; mais dans les Rivières de Canada, ou de l'Amérique Méridionale, elles ne valent rien pour les voyages de longs cours, à cause de la multitude des sauts & des cascades, où leur pesanteur, & la difficulté de les manier, les rendroient absolument inutilisables. On en a cependant toujours quantité aux environs des Villages, où elles sont d'un grand service pour faire les traversées d'un bord de Rivière à l'autre, ou pour y char-

royer le bois de chauffage, & les autres provisions des champs, lorsqu'on peut les y conduire par eau.

Les Canots d'Ecorce au contraire sont très-commodes pour les grands voyages, & les seuls dont on puisse se servir, parce que leur légèreté fait qu'on peut les gouverner avec plus de facilité dans les rapides, & qu'il est plus aisé de les voiturer dans les lieux de portage.

Canots d'Ecorce de Bouleau.

Les Canots d'Ecorce de Bouleau sont le Chef-d'œuvre de l'art des Sauvages. Rien n'est plus joli & plus admirable que ces machines fragiles, avec quoi cependant on porte des poids immenses, & l'on va par-tout avec beaucoup de rapidité. Il y en a de différentes grandeurs, de 2. de 4. jusqu'à 10. places distinguées par des barres de traverse. Chaque place doit contenir à l'ordinaire deux nageurs, excepté les extrêmes qui n'en peuvent contenir qu'un. Le fonds du Canot est d'une ou de deux pièces d'écorce, auxquelles on en joint d'autres avec de la racine, qu'on gomme en dedans & dehors, de manière qu'ils paroissent être d'une seule pièce. Comme l'écorce, qui en fait le fonds, n'a guères au-delà de l'épaisseur d'un ou de deux écus, on la fortifie en dedans par des clisses de bois de Cèdre extrêmement minces, qui sont posées de long, & par des varangues ou des courbes du même bois, mais beaucoup plus épaisses, rangées près à près dans le sens de la courbure du Canot d'un bout à l'autre. Outre cela, tout le long des bords, regnent deux Précintes ou Maîtres, dans lesquels sont

enchâssés
arrêten
se, lesqu
de l'Ou
ni proué
sont ent
n'y attrac
qui est à l
ron, ou a
ler l'eau
sont fort l
rable qui
cinq pied
te un & d
geur.

Si ces per
aussi leur
grande pr
assez contr
soutenir l'
d'aller. Ils
peu qu'ils
pierres, il s
tre, & gâte
qu'on port
jour, où il
faillie gôm
bout dans
mais il est
rapides. C
de n'y pou
de ne pou
les vents m
de périr. L
raison très-
prennent g
temps; ils
qu'ils peuv

enchâssées les pointes des varangues qu'ils arrêtent, & où sont liées les barres de traverse, lesquelles servent à affermir tout le corps de l'Ouvrage. On n'y distingue ni poupe, ni proue. Les deux extrémités, ou pinces, sont entièrement semblables, parce qu'on n'y attache point de gouvernail, & que celui qui est à l'un des bouts, gouverne avec l'aviron, ou avec la perche quand il faut refouler l'eau en piquant de fonds. Les avirons sont fort légers, quoique faits d'un bois d'Érable qui est assez dur. Ils n'ont guères que cinq pieds de long, dont la pèle en emporte un & demi sur cinq ou six pouces de largeur.

Si ces petits bâtimens sont commodes, ils ont aussi leur incommodité; car il faut user d'une grande précaution en y entrant, & s'y tenir assez contraint pour ne pas tourner, & pour soutenir l'erre du Canot, lorsqu'il est en train d'aller. Ils sont d'ailleurs très-fragiles. Pour peu qu'ils touchent sur le sable ou sur les pierres, il s'y fait des crevasses par où l'eau entre, & gâte les marchandises, ou les provisions qu'on porte; de sorte qu'il ne passe guères de jour, où il ne se trouve quelque endroit qu'il faille gommer. On y peut nager assis ou debout dans les eaux douces & tranquilles; mais il est mieux de nager à genoux dans les rapides. C'est encore une autre incommodité de n'y pouvoir porter beaucoup de voile, & de ne pouvoir se servir de la voile que dans les vents modérés, sans s'exposer aux risques de périr. La traversée des lacs est pour cette raison très-difficile; les plus sages ne l'entreprennent guères sans avoir bien consulté le temps; ils rangent avec cela les terres autant qu'ils peuvent, ou coupent de Cap en Cap,

& tâchent de gagner d'Isle en Isle. Toutes les fois qu'on entre, ou qu'on sort du Canot, il faut être pieds-nuds; & lorsqu'on met pied à terre, il faut décharger le Canot, le tirer hors de l'eau, & le mettre à l'abry sur le sable, ou sur la vase, de peur que le vent ne le brise. Quand il s'y fait des crevasses, il faut les gommer, ainsi que je l'ai déjà dit, & il faut avoir soin pour cela de la visiter presque à chaque fois. On gomme les Canots d'écorce de Bouleau avec de la gomme d'épinette, ou de quelqu'autre arbre résineux, dont l'Amérique ne manque point dans sa vaste étendue. Mais pour ce qui est des Canots d'écorce, on les étoupe avec de l'écorce de Péruche brisée, & concassée en filamens, qui en bouchent parfaitement bien les ouvertures.

Les Nations de la Langue Algonquine ne se servent que de Canots d'écorce de Bouleau, & les travaillent. Mais il y a quelque différence des uns aux autres. Ceux des Abénaquis, par exemple, sont moins relevés de bord, moins grands, & plus plats par les deux bouts; de sorte qu'ils sont presque de niveau dans toute leur étendue; parce que ceux-ci voyageant dans de petites Rivières, pourtoient être incommodés & brisés par les branches qui débordent, & s'étendent sur l'eau des deux côtés du rivage; au lieu que les Ouraouas, & les Nations d'en haut, ayant à naviguer dans le fleuve Saint-Laurent, où il y a beaucoup de cascades & de chûtes, ou bien dans les Lacs où la lame est toujours fort grosse, doivent avoir des Canots, dont les pinces soient hautes & élevées, afin de briser la vague, & d'être moins exposées à emplir. Il y a dans l'Amérique Méridionale du côté

de la M
sent su
Ceux-l
relevée

Les I
d'Ecorc
autres M
corce d
qu'une
solides
facile d
le pièce
preté,
coupent
est néces
ces, &
& aux de
bâtons f
de s'ouv
& les pr
Ces bran
rangées,
& doit r
à ceux q
chines s
le sont ce
ba...Jonn
à la rapid
les cascad
res, ou qu
croyables

Ces Sa

de la Mer du Sud, des Sauvages qui s'exposent sur l'Océan avec des Canots d'écorce. Ceux-là ont les pinces encore beaucoup plus relevées pour la même raison.

Canots d'Ecorce d'Orme.

Les Iroquois ne travaillent point les Canots d'Ecorce de Bouleau, mais ils en achètent des autres Nations, ou en font à leur place d'Ecorce d'Orme. Ceux-ci ne servent guères qu'une campagne, & parce qu'ils sont moins solides que les autres, & parce qu'il est plus facile d'en réparer la perte. Ils sont d'une seule pièce, & travaillés avec toute la mal-propreté, & toute la grossièreté possible. Ils coupent cette écorce aux quatre coins, où il est nécessaire de la replier pour faire les pinces, & après l'avoir cousue dans ces coins, & aux deux bouts qu'ils affermissent avec des bâtons fendus, pour la gêner, & l'empêcher de s'ouvrir, ils font les varangues, les barres & les précintes, de simples branches d'arbre. Ces branches ne sont qu'écôtées, & si mal rangées, que la vûë seule en fait mal au cœur, & doit naturellement inspirer de la défiance à ceux qui ont à exposer leur vie dans ces machines sur des Rivières aussi dangereuses que le sont celles de Canada. Cependant ils s'y abandonnent avec une confiance merveilleuse à la rapidité des eaux, dans les faults & dans les cascades, lorsqu'ils descendent les Rivières, ou qu'ils les refoulent avec des fatigues incroyables, en piquant de fonds avec la perche.

Des Saults & Cascades.

Ces Saults & ces Cascades sont formés par

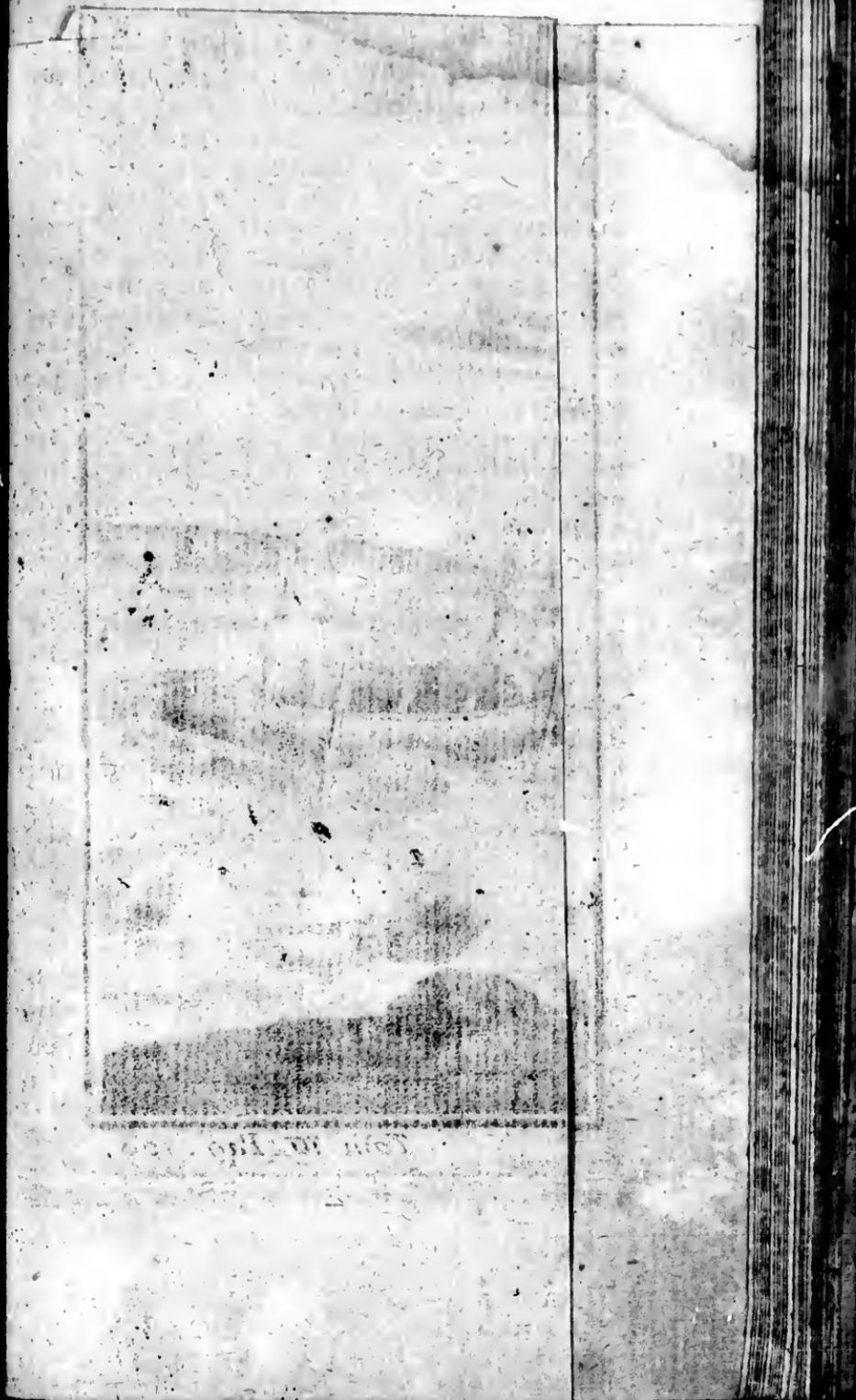
la hauteur des terres , qui à proportion qu'on remonte vers la source des Fleuves & des Rivières , vont toujours en s'élevant. En certains endroits elles s'élevent d'une manière surprenante , comme aux Cataractes du Nil , ou bien à la fameuse chute de Niagara , qui est d'une prodigieuse hauteur , & où le fleuve Saint-Laurent , lequel a une demi-lieuë de large en ce lieu-là , tombe à pic comme dans un goulfhre avec un bruit effroyable ; en d'autres elles s'élevent d'une manière moins sensible comme par degrez , de cinq à six pieds seulement , de distance en distance. Le même fleuve Saint-Laurent peut aussi en être un exemple. Car il court ainsi pendant plus de 40. lieuës de faults en faults peu éloignés les uns des autres , & dont quelques-uns ont près d'une lieuë de long , où il roule par différentes chûtes avec tant de précipitation , qu'une flèche décochée d'une main roide & habile ne part pas avec plus de vitesse , qu'en a l'eau dans l'impétuosité de ces torrens : & comme dans ces endroits il a peu de profondeur , ses vagues se brisant contre les Rochers répandus dans son lit , causent un mugissement perpétuel , & paroissent toutes changées en écume.

Portages.

On fait portage à ces Cataractes que leur extrême hauteur rend impratiquables. Il faut même s'y prendre de loin , & sortir du Canal de la Riviere beaucoup au-dessus de la chute , pour ne pas courir à une perte inévitable. Mais on s'abandonne au fil de l'eau dans les faults qui ont moins d'élévation ; toute l'adresse consiste à sçavoir le prendre , à bien

on
l-
r-
re
il,
qui
ve
de
ans
en
ins
ds
me
un
de
les
rés
n-
ne
ile
eau
me
ses
lus
er-
cu-

eur
aut
bal
te,
le.
les
'a-
ien





chois
nes de
chées
d'en h
avec u
ces ,
plus d
Ceux
tes de
qu'on
si lang
Cepen
nadien
que j'a
moiem
lequel
de fait
sault n
lieuë d
est affe
teurs e
saulté t



Deux
Canots
coup de
des O
soit da
tres vo
Bretelle
de bois
grosse c
bien on
sur les
longs
en band

choisir certains passages étroits entre les chaînes de Rochers, & à éviter les pierres détachées dont le fleuve est semé, & dont il suffit d'en heurter une, pour que le Canot porté avec une extrême roideur, soit brisé en pièces, & fasse un naufrage auquel il n'y a plus de remède.

Ceux qui ne sont pas accoutumés à ces sortes de navigations, frémissent à l'idée seule qu'on puisse se commettre dans des passages si dangereux à la merci d'une simple écorce. Cependant les Sauvages & les François Canadiens, sont si habiles à parer les Roches, que j'ai vû beaucoup de personnes, qui aimoient mieux sauter le Sault-Saint-Louis, lequel est au-dessous de nôtre Mission, que de faire le voyage de Montréal à pied. Ce saut néanmoins, quoiqu'il n'ait que demilieuë de long, est un des plus périlleux; & il est assez souvent arrivé à d'excellens Cano-teurs d'y venir faire naufrage, après avoir sauté tous les autres.

Bretelles.

Deux hommes portent sur leurs épaules les Canots dans les lieux de portage avec beaucoup de facilité jusqu'au-dessus ou au-dessous des Cataractes. Le reste de l'équipage, soit dans les portages, soit dans les autres voyages de Terre, se range sur des Bretelles, qui sont une manière de chassis de bois fort commode pour enlever une grosse charge, & pour la porter aisément; ou bien on fait des paquets qu'on laisse pendre sur les épaules, attachés à des colliers; ou l'on se fait de leur fil de bois blanc, tressé en bande, que les femmes appliquent sur leur

front, & que les hommes font passer sur la poitrine & à la naissance des épaules, tout au contraire de ce que rapporte † Hérodote de l'usage des anciens Egyptiens.

Traines.

Pendant l'Hyver, & sur les neiges, ils se servent de petites trainses, qui sont faites d'une ou de deux petites planches extrêmement minces qui toutes deux ensemble n'excèdent pas de beaucoup la largeur d'un pied, & la longueur de six ou sept. Ces planches sont recourbées en dedans & repliées sur le devant de la hauteur d'un demi pied, pour briser & pour écarter les neiges, qui les empêcheroient, en refoulant, de couler avec facilité. Deux bâtons un peu élevés régnerent sur les deux côtés de la traîne dans toute sa longueur & y sont attachés de distance en distance. Ils servent à passer, & à repasser les courroyes, qui assujettissent leur équipage sur la traîne. Un Sauvage avec son collier passé sur la poitrine, & enveloppé dans sa couverture, tire après soi sa traîne bien chargée sans beaucoup de difficulté.

Raquettes.

Dans les neiges où il n'y a point de chemin frayé, ils sont obligés de se servir de Raquettes, sans quoi toutes sortes de voyages, ou pour guerre ou pour chasse, &c. leur seroient absolument impossibles. La forme de ces Raquettes approche de l'Ellyptique, c'est-à-dire, que l'Ellypse n'est point parfaite, étant plus arrondies sur le devant que par l'autre côté.

† Hérodote, Lib. 2, p. 54.

mité,
Les p
de long
qui est
sa circo
jeux de
cette d
coup p
point
crués,
corps d
deux ba
compar
large &
dont l'e
vuide f
comme
pointe
traverse
l'arc so
courroy
Raquet
l'autre,
noeud s
les repar
de l'arc
au-dess
coup du
rose de
que qu
n'est po
peut qu
main.
C'est
miers t
l'Améri
transpla
qui hab

mité, laquelle se termine un peu en pointe. Les plus grandes sont de deux pieds & demi de long, sur un pied & demi de large. Le tour qui est d'un bois durci au feu, est percé dans sa circonférence comme les Raquettes de nos jeux de paulme, à qui elles ressemblent, avec cette différence, que les mailles en sont beaucoup plus serrées, & que les cordes n'en sont point de boyaux, mais de peaux de Cerf cruës, & coupées fort minces. Pour tenir le corps de la Raquette plus stable, on y met deux barres de traverse qui la partagent en trois compartimens, dont celui du milieu est le plus large & le plus long. Dans celui-ci vers le côté, dont l'extrémité est arrondie, on pratique un vuide fait en arc, dont la barre de traverse fait comme la corde. C'est-là que doit porter la pointe du pied sans toucher à la barre de traverse, qui le blesseroit. Aux deux bouts de l'arc sont deux petits trous pour passer les courroyes, qui doivent attacher le pied sur la Raquette. On passe ces courroyes l'une dans l'autre, comme qui commenceroit à faire un nœud sur l'orteil, & après les avoir croisées, on les repasse dans la Raquette à la circonférence de l'arc; on les conduit ensuite par derrière au-dessus du talon, d'où on les ramène sur le coup du pied, où on les nouë en faisant une rose de ruban. Cela se fait de telle manière, que quoique le pied soit bien assujetti, il n'est pourtant gêné que sur l'orteil, & qu'on peut quitter la Raquette sans y porter la main.

C'est encore-là un usage singulier des premiers temps, lequel a passé de l'Asie dans l'Amérique avec les Nations qui s'y sont transplantées. Strabon parlant des Peuples qui habitent cette longue chaîne de monta-

gnes, laquelle s'étend depuis le pied du Mont-Taurus jusqu'à l'extrémité des Monts Rhiphéés, & dont le Caucase est une des plus célèbres chez les Auteurs anciens, en raconte ceci de particulier. * On ne peut, dit-il, monter sur la croupe de ces montagnes pendant l'Hyver; mais les habitans y vont pendant l'Esté, & attachent à leurs pieds des souliers pointus faits de peaux de bœuf cruës, & larges comme des Tambours, à cause des neiges & des glaces. Ils se laissent couler ensuite du haut de ces montagnes avec tout leur bagage, assis sur une peau. La même chose se pratique dans l'Atropatie, dans la Médie, & sur le Mont Masius qui est en Arménie. Là ils attachent aussi à leurs pieds des rotules de bois, terminées en pointe, ou garnies de pointes.

† Suidas, sur le rapport d'Arrien, dit pareillement que les soldats d'Alexandre le Grand, par le moyen de certains cercles garnis de jonc, passoient sans incommodité sur des neiges, qui en quelques endroits, avoient jusqu'à seize pieds de profondeur.

Comme on se sert encore de Raquettes dans la Colchide ou Mingrelie, & dans ces païs dont parle Strabon, il est évident que dans sa description, il n'a voulu exprimer autre chose que des Raquettes par ces souliers de peaux de bœuf, larges comme des Tambours.

Les pointes qu'on met sous les talons & les rotules de bois, qui sont des patins, ou un équivalent que Strabon a voulu décrire, sont nécessaires dans les païs de glaces & de neiges, où l'on est obligé de mettre des poin-

* Strabo, Lib. 11. p. 348.

† Suidas, Λυγος.

tes jusqu'à glace.

Quant haut des un usage nis & da la Ramass avec un afféoir le stiles à co tout bas mains pa me; & sont arm ils veuler Rien n'è cette ma lieu d'un le besoin fans ne r tems des Villages profiter.

Les G petites j ment les dent ne l perstitio augure o comme l Mopse: raisonne cipes, d ses de to comme qu'une l avoir en ainsi que

tes jusqu'aux fers des chevaux pour les ferrer à glace.

Quant à la manière de se laisser couler du haut des montagnes, Strabon nous dépeint un usage qui s'observe encore au Mont Cénis & dans les Alpes. C'est ce qu'on appelle *la Ramasse*, qui est une manière de traîneau, avec un petit siège sur le fonds, où l'on fait asséoir le Voyageur. Les habitans du pays s'élèvent à conduire ces sortes de voitures, assis tout bas sur le devant, les dirigent avec les mains par le moyen des bras du traîneau même; & avec les pointes dont leurs talons sont armés, ils arrêtent leur course comme ils veulent, lorsqu'elle est trop impétueuse. Rien n'est plus rapide & plus agréable que cette manière de descendre. Les Sauvages au lieu d'une peau, se servent d'une écorce dans le besoin. C'est un divertissement que les enfans ne manquent pas de se donner dans le tems des neiges, lorsqu'ils ont autour de leurs Villages quelque éminence dont ils puissent profiter.

Les Guerriers dans leur route marchent à petites journées. Rien ne presse ordinairement les Sauvages, comme aussi aucun accident ne les déconcerte, à moins que leur superstition ne leur fasse tirer quelque mauvais augure du succès de leur entreprise. Ils ont comme les Argonautes leur Orphée & leur Mopse: c'est-à-dire, leurs Jongleurs, qui raisonnent sur tout, tirent, selon leurs principes, des conséquences bonnes ou mauvaises de tout, & les font avancer ou reculer, comme il leur plaît. Il ne leur faut pour cela qu'une bagatelle, & ils se persuadent avoir entendu parler le mâc de leur Canot, ainsi que les célèbres Conquêteurs de la Toi-

son d'Or, si le Jongleur disoit qu'il a parlé.

Idee de direction dans leur route.

Ils marchent avec peu de précaution sur leurs Terres, ou en pais non suspect. Tandis que quelques uns conduisent les Canots ou traînent les équipages, les autres s'enfoncent dans les bois pour chasser chemin faisant. Ces Chasseurs prennent diverses routes, & s'écartent les uns des autres en suivant divers rhumbs de vent, pour ne pas se rencontrer sur la même proye. Le soir ils se rendent au lieu destiné pour la couchée, & pas un ne s'égare.

Rien n'est plus admirable que l'idée de ces Barbares. C'est une qualité qui semble née avec eux. Un enfant s'oriente naturellement, comme on pourroit le faire avec une boussole par rapport aux endroits où il a été, ou dont il a entendu parler. Dans les forêts les plus épaisses, & dans les tems les plus sombres, ils ne perdent point, comme on dit, leur Etoile. Ils vont droit où ils veulent aller, quoi-que dans les pais imptatiquez, & où il n'y a point de route marquée. A leur retour ils ont tout observé, & ils traçent grossièrement sur des écorces, ou sur le sable des Cartes exactes, & auxquelles il ne manque que la distinction des degrez. Ils conservent même de ces sortes de Cartes Géographiques dans leur Trésor public, pour les consulter dans le besoin.

Connoissance de l'Astronomie.

Ils ont quelque connoissance de l'Astronomie, qui sert à regler leur temps, & à diriger

leurs coutures
teinture
commer
Lycaon
contemp
Mont Ca
& le tro
Montagn

Ils con
la façon
Peuples
jours : pa
ceux du S
que tou
temps, &
dant cert
née au co
années, l
faisons d
en douze
les Lune
qu'ils ne
res. Je cr
tre mani
nes chof
s'employ

Les an
stinées à
sçavoir,
temps q
ronne po
le jour d
ils se serv
disent qu
il recom
les anné
faisons, d
des saiso

leurs courses; & il leur reste encore quelque teinture de cette science, dont on rapporte les commencemens à Prométhée, à Atlas, & à Lycaon, qui s'appliquèrent les premiers à contempler le cours des Astres, l'un sur le Mont Caucase, le second dans la Mauritanie, & le troisième dans l'Arcadie, ou sur les Montagnes de Thrace.

Ils comptent ordinairement par les nuits à la façon des Numides, & de plusieurs autres Peuples de l'Antiquité; plutôt que par les jours: par les mois lunaires, plutôt que par ceux du Soleil, ainsi que le pratiquoient presque toutes les Nations dans les premiers temps, & particulièrement les Juifs. Cependant cette manière de compter est subordonnée au cours du Soleil, qui sert à régler leurs années, lesquelles sont partagées en quatre saisons comme les nôtres, & sous-divisées en douze mois. La manière de compter par les Lunes, n'est pas même si universelle, qu'ils ne comptent aussi par les années solaires. Je crois avoir remarqué que l'une & l'autre manière de compter est affectée à certaines choses, & qu'en d'autres occasions elles s'employent indifféremment.

Les années héliques ou solaires, sont destinées à marquer l'âge des hommes. Pour sçavoir, par exemple, combien il y a de temps qu'un homme est né, la phrase Huronne porte, combien de fois a-t-il r'atappé le jour de sa naissance? Et c'est la même dont ils se servent par rapport au Soleil, de qui ils disent qu'il a r'atappé tant de fois le point où il recommence son cours. Ils expriment aussi les années héliques par le nom d'une des saisons, & sur-tout de l'Hyver; le nom d'une des saisons supposant dans cette occasion pour

106 MOEURS DES SAUVAGES

toutes les quatre ensemble, & pour l'année solaire entière. Ils diront, par exemple, il y a tant d'Hyvers que je suis au monde, pour dire, il y a tant d'années; cette manière de parler est encore usitée dans la poésie ancienne & moderne. Ils comptent de la même façon pour toutes les choses éloignées, qui renferment une période de temps assez longue, où le nombre & la supputation des mois lunaires les embarrasseroient. Ils comptent au contraire par les Lunes, & par les nuits, quand il s'agit d'un terme assez court, de prendre leurs mesures pour leurs voyages de guerre, de chasse, ou de pêche, pour leur rendez-vous, & pour le temps de leur retour, &c. Dans ces occasions-là même ils disent fort bien, *Skirakouat*, qui signifie un mois héliaque, comme *s'Onennitat*, qui signifie un mois lunaire; mais le premier est moins ordinaire que le second.

Il est très-vrai-semblable que tous les Peuples de l'Antiquité avoient ainsi subordonné les années lunaires au cours du Soleil. Cela paroît certain par l'écriture Sainte * des Egyptiens & des Hébreux. Joseph parlant à Pharaon des sept années d'abondance & des sept autres de stérilité, parle manifestement des années qui dépendent absolument du cours du Soleil, lequel sert à régler le temps des semences & des récoltes, en réglant celui des saisons. Les années Jubilaires des Juifs étoient aussi manifestement des années héliques. Hérodote † raconte des Egyptiens, que les Prêtres de cette Nation se vantoient d'avoir été les premiers qui avoient divisé l'année en douze mois solaires de trente jours chacun,

* Gen. cap. 41. v. 29. 30.

† Herodot. Lib. 2. n. 4.

ajoutant
Les Egyptiens
vanité, u
Il est prob
cienne q
lations, d
que, qu'
Soleil, p
chacune;
aux Etoile
Barbares,
que je va
* Ce qu
re des an
Barbares,
régloient
Soleil. Le
autant de
parrageoit
avoient ch
repartissoi
stent. L'a
de 360. jo
de vingt jo
cours du S
ge, ils en
nière que
doient con
vides, a
point de sa
quement
cette inter
nouvelle
sance des
la commen
suite au r
Calendrier
Incas,

* Acoffa, H

ajoutant cinq jours à la fin de chaque année. Les Egyptiens se donnoient, peut-être par vanité, une gloire qui ne leur convenoit pas. Il est probable que cette division est aussi ancienne que la division des Etoiles en Constellations, dont il y en a douze dans l'écliptique, qu'on appelle les douze Maisons du Soleil, parce qu'il séjourne un mois dans chacune; or l'honneur d'avoir donné le nom aux Etoiles, appartient, je crois, aux autres Barbares, comme on pourra l'inférer de ce que je vais dire tout à l'heure.

* Ce qui peut justifier ce que je viens de dire des années héliques, c'est qu'outre les Barbares, les Peuples policez de l'Amérique régloient aussi leurs années par le cours du Soleil. Les habitans du Pérou comptoient autant de jours dans l'année que nous, & les partageoient en douze mois lunaires, qui avoient chacun leur nom, & sur lesquels ils repartissoient les onze jours solaires qui restent. L'année solaire des Mexiquains étoit de 360. jours, distribuez en dix-huit mois de vingt jours chacun. Néanmoins comme le cours du Soleil emporte cinq jours davantage, ils en tenoient compte de la même manière que les Egyptiens; mais ils les regardoient comme des jours superflus, des jours vuides, auxquels leurs Prêtres ne faisoient point de sacrifices. Ces jours se passoient uniquement à se visiter, & à se divertir. Après cette intercalation, ils commençoient leur nouvelle année avec le Printemps & la naissance des feuilles; au lieu que les Péruviens la commençoient d'abord en Janvier, & ensuite au mois de Décembre, après que leur Calendrier eut été réformé par un de leurs Incas.

108 MOEURS DES SAUVAGES

Les Méxiquains partageoient, outre cela, leur année, selon les saisons, en quatre parties égales, qui avoient chacune différens noms, & différens symboles pour les désigner. Leurs mois n'étant pas réglez comme les nôtres, leurs semaines ne l'étoient pas non plus; elles étoient de treize jours. Ils avoient aussi des semaines d'années, dont quatre qui faisoient le nombre de 2. ans, composoient leur siècle. La forme de ce Calendrier séculaire, étoit représentée par une rouë, ou par une croix à quatre branches égales. Le Soleil étoit peint au centre. Chaque branche avoit sa couleur particulière, & étoit distinguée en treize parties pour marquer le nombre des années. Sur les bords ils marquoient les principaux événemens par des Hiéroglyphes.

Je n'oublierai point de dire ici en passant, que comme ils avoient une tradition que le monde devoit périr à la fin des siècles, semblable à celle qu'avoient les Peuples du Pérou, ainsi que nous l'avons déjà remarqué; lorsque leur année séculière finissoit, ils éteignoient les feux sacrez de leurs Temples, celui de leurs maisons particulières, & brisoient tous les vases qui servoient pour leur nourriture, comme s'ils n'en eussent plus eu besoin, & que le monde eût dû réellement tomber cette nuit-là même dans le chaos, ou rentrer dans le néant. Dans cette persuasion, ils passaient toute cette nuit dans les ténèbres entre la crainte & l'espérance. Mais dès qu'ils voyoient l'Aurore revenir leur annoncer le retour du Soleil, on entendoit alors de toutes parts retentir mille acclamations de joie, soutenues du bruit de divers instrumens de leur musique; on allumoit de tous côtez des feux nou-

veaux da
& on cél
ces & des
doient gr
ré leur av
doit enco

Les non
les Barbar
Lunes, o
dent. Che
velle Fran
ces, par
des bleds
rantes ont
res à chaq
qu'elles lu
c'est que
jours en h
quatre po
di, le Cou
pléent au
tion pratic
re que ce
près du do

Les Iroq
re de comp
seil, où les
ainsi que j
roit y avoi
nois, & d'a
res de con
autont dor
grand nom
leur Chron
que dans l
té. C'est a
semaines
voit des ser

veaux dans les Temples & dans les maisons , & on célébroit une Fête , où par des sacrifices & des processions solennelles , ils rendoient grâces à leur Dieu , de ce que sa bonté leur avoit rendu sa lumière , & leur accordoit encore un nouveau siècle.

Les noms des quatre saisons sont fixez chez les Barbares. Les mois prennent les noms des Lunes , ou des différens effets qui y répondent. Chez les Nations sédentaires de la Nouvelle France , ils les désignent par les semences , par les différens degrez de la hauteur des bleds , les récoltes , &c. Les Nations errantes ont d'autres circonstances particulières à chaque Lune , qui déterminent le nom qu'elles lui donnent. Ils ne savent ce que c'est que la distinction des semaines ni des jours en heures réglées ; ils n'ont guères que quatre points fixes , le lever du Soleil , le Midi , le Coucher , & la Minuit ; mais ils suppléent au défaut des horloges par une attention pratique si exacte , qu'à quelque heure que ce soit du jour , ils marquent à peu près du doigt le point où le Soleil doit être.

Les Iroquois & les Hurons ont une manière de compter , laquelle est du style de Conseil , où les nuits supposent pour des années , ainsi que je l'ai dit du Trésor public. Il pourroit y avoir eu parmi les Egyptiens , les Chinois , & d'autres Peuples anciens , des manières de compter à peu près semblables , qui auront donné lieu à cette supputation d'un grand nombre de siècles qui se trouvent dans leur Chronologie , & qui n'ont d'existence que dans leur ignorance , ou dans leur vanité. C'est ainsi qu'il y a eu chez les Juifs des semaines d'années , énoncées comme si c'étoit des semaines de jours.

210 MOEURS DES SAUVAGES

Le Baton de la Hontan dit, que l'année des Ontaouacs, des Outagamis, des Hurons, des Saulteurs, des Illinois, des Oumamis, & de quelques autres Sauvages, est composée de douze mois lunaires synodiques, avec cette différence, qu'au bout de trente Lunes, ils en laissent toujours passer une surnuméraire, qu'ils appellent la Lune perduë; ensuite ils continuënt leur compte à l'ordinaire. » Par exemple, dit cet Auteur, nous sommes à présent dans la Lune de Mars, que je suppose être le trentième mois lunaire, & par conséquent le dernier de cette époque; sur ce pied-là celle d'Avril devroit la suivre immédiatement; cependant ce sera la Lune perduë qui passera la première, parce qu'elle est la trente-unième. Ensuite celle d'Avril entrera, & on commencera en même temps la période de ces trente mois lunaires synodiques, qui font environ deux ans & demi. » Tout cela me paroît être de la pure invention de cet Auteur ainsi que ses Dialogues, & beaucoup d'autres choses dont ses Mémoires sont farcis, & qui sont toutes fausses de notoriété publique.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'ont point une exactitude mathématique pour les intercalations, & pour accorder les années héliques avec les années lunaires. Les peuples policés de l'Amérique ne l'avoient pas eux-mêmes, à combien plus forte raison les Barbares. Acosta * & l'Inca Garcilasso † sont obligés d'avouër, que la science des Mexiquains & des Péruviens étoit très-bornée sur ce point. L'un & l'autre rapportent,

* *Le Hontan, Mémoire de l'Amérique, tom. 3. p. 109. 110.*

† *Acosta, loc. cit. † Garcilasso, Comment. Real. Lib. 2. p. 22.*

quoique
commen
erreurs,
rence qu
& les an
mêmes,
mais sur
Equinox
servir les
res. Les
rient sur
Tours;
tiel, qui
posées, c
tions nat
pas sans
aujourd'h
pour le b
Prince de
gé de veil

Les Ar
beaucoup
alphabétic
pas des e
dans leurs
volution
qu'ils n'ay
une manie
événemen
méritent
outre ce q
rons, &
par les co
criture Hi
les peintu
les Sauvag
les marque
Chronique

quoique d'une manière un peu différente, comment les habitans du Pérou régloient les erreurs, qui pouvoient naître de la différence qui se trouve entre les années lunaires & les années héliques, en se réglant eux-mêmes, non pas sur le cours de la Lune, mais sur le point fixe des Solstices & des Equinoxes. Ils avoient des Tours pour observer les uns, & des Colonnes pour les autres. Les Auteurs que je viens de citer, varient sur le nombre & la position de ces Tours; mais ils conviennent dans l'essentiel, qui est qu'elles étoient tellement disposées, qu'on pouvoit y faire des observations mathématiques, lesquelles n'étoient pas sans doute de la justesse qu'on exigeroit aujourd'hui, mais qui étoient suffisantes pour le besoin qu'ils en avoient. C'étoit un Prince de la race des Incas, qui étoit obligé de veiller à ces ennuyeuses observations.

Les Annales des Sauvages n'étant pas beaucoup chargées par le défaut des lettres alphabétiques, leur Chronologie ne se sent pas des erreurs qui pourroient se trouver dans leurs supputations, & suivre de la révolution de plusieurs siècles. Ce n'est pas qu'ils n'ayent des Epoques marquées, & une manière de conserver la mémoire des événemens historiques, & des choses qui méritent le plus d'être remarquées. Car, outre ce que j'ai dit des Iroquois, des Hurons, & de ceux qui traitent les affaires par les colliers de porcelaine, outre l'écriture Hiéroglyphique des Mexiquains, & les peintures dont nous avons parlé, tous les Sauvages ont encore une sorte d'Annales marqués par certains nœuds; mais ces Chroniques sont bien bornés, & bien im-

212 MOEURS DES SAUVAGES
 parfaites chez tous les Barbares. Les Péru-
 uviens les avoient un peu plus perfection-
 nées, car si nous nous en rapportons au
 Père d'Acoſta, * ils ſupplé-
 oient au défaut de l'Alphabet par leurs *Quipos* ; c'eſt ainſi
 qu'ils appelloient certains mémoires ou
 Regiſtres faits de cordelettes, composées
 de divers nœuds & de différentes couleurs.
 C'eſt une choſe incroyable, dit-il, com-
 bien de choſes ils exprimoient de cette ma-
 nière ; car, avec cela, tout ce qu'on peut ex-
 pliquer par l'Ecriture & par les Livres,
 d'Histoire, de Loix, de Cérémonies, de
 comptes de marchandſe, ils l'exprimoient
 par différens cordeaux, où les nœuds & les
 couleurs étoient ſi variées, qu'on pouvoit
 connoître juſqu'aux moindres circonſtances
 des choſes qui y étoient ſignifiées. Il y avoit
 des perſonnes publiques, comme parmi
 nous les Notaires Royaux, qui en tenoient
 Regiſtre, & des Maîtres prépoſés pour en
 enſeigner la méthode à la jeuneſſe. Les Mexi-
 quains avoient encore plus perfectionné leurs
 Hiéroglyphes Chronologiques. Ils en avoient
 des Histoires écrites ſur des écorces reliées
 en Livres à peu près ſemblables à ceux qui
 nous viennent de la Chine, & nous au-
 rions ſans doute une plus grande connoiſ-
 ſance de leur Monarchie, † ſi le peu de goût
 qu'on avoit pour la connoiſſance de l'Anti-
 quité au temps de la conquête des Eſpa-
 gnols, & ſi le zélé indiscret joint au peu
 de Littérature de leurs premiers Miſſionnai-
 res, n'eut porté ces zélés ignorans à faire
 brûler tous ces Recueils historiques, comme
 ſ'ils euſſent été remplis de caractères ma-

* Acoſta ; *Hiſt. Moral. Lib. 6, cap. 8.*

† *Idem, cap. 7, lib. 6.*

giques,
 d'apprendre
 l'écriture.

J'ajoute
 & de leur
 regarder à
 admiration
 manière de
 l'Antiquité
 re, doit
 Car le nom-
 bre de per-
 Egyptiens
 les Chinois
 qu'il eſt ch
 Ils comp
 nombre de
 cent : les
 ainſi du re

Mainten
 des Planètes
 mêmes id
 temps. Le
 Oſiſtok, un
 d'O, qui,
 choſe dans
 aux Eaux
 deſſus du
 nion, ajoſt
 représente
 fois auſſi
 des feux a
 qu'elles ſo
 y ſont fixe
 même rapp

riques , & n'eussent eu d'autre but , que d'apprendre la manière de faire des sortilèges.

J'ajouterais ici au sujet de leurs époques , & de leur manière de compter , qu'on doit regarder aussi comme une chose digne d'admiration , que les Sauvages ayent la même manière de compter , qui nous est venue de l'Antiquité , & qui étant purement arbitraire , doit être dérivée de la même source. Car le nombre de dix est chez eux le nombre de perfection , comme il l'étoit chez les Egyptiens , comme il l'est aujourd'hui chez les Chinois , & comme on peut dire aussi qu'il est chez toutes les Nations de l'Europe. Ils comptent d'abord les unités jusqu'au nombre de dix : les dixaines par dix jusqu'à cent : les centaines par dix jusqu'à mille : ainsi du reste.

Etoiles & Constellations.

Maintenant , pour ce qui est des Etoiles & des Planètes , ils ont encore parmi eux les mêmes idées qu'on a eues dans les premiers temps. Les Iroquois appellent les Etoiles *Osisstok* , un feu dans l'eau , d'*Osissta* feu , & d'*O* , qui , dans la composition , signifie une chose dans l'eau ; ce qui semble faire allusion aux Eaux que l'Ecriture Sainte dit être au-dessus du Firmament. Ils disent *Osisstokouannion* , ajoutant la finale multiplicative pour représenter le nombre des Etoiles. Quelquefois aussi ils les appellent *Osisstokouannentagon* , des feux attachés , pour marquer que , quoi qu'elles soient dans des Cieux fluides , elles y sont fixes & noies , & ont toujours un même rapport entre elles. Ils les ont divisées

214. MOEURS DES SAUVAGES
 en Constellations ; & ce qu'il y a de singu-
 lier, c'est que quelques-unes de ces Constel-
 lations , & quelques-unes des Planètes , ont
 les mêmes noms que nous avons reçus de
 l'Antiquité. Ils nomment Vénus , où l'E-
 toile du matin , *Te Ouentenbanuiba* , elle por-
 te le jour ; ce qui a la même signification que
 que le nom de *Lucifer* , que les Anciens nous
 ont transmis. Ils appellent les Pleïades * *Te
 Iennonniakoua* , les Danseurs & les Danseuses.
 Ce qui paroît avoir quelque fondement dans
 l'Antiquité , selon ce que rapporte Hygin ,
 † qui dit qu'elles sont ainsi nommées , parce
 qu'elles semblent mener une danse ronde par
 la disposition de leurs Etoiles. J'ai déjà re-
 marqué qu'ils appelloient la Galaxie , ou
 la voye Lactée , le chemin des Ames ; &
 j'ai fait voir le rapport que ce nom a avec
 la doctrine des Anciens sur l'état des Ames ,
 sur leur origine céleste , & leur retour dans
 le Ciel. Mais la plus caractéristique , & à
 laquelle je m'arrête , c'est la grande Ourse
 que les Sauvages nomment aussi l'Ours ou
 l'Ourse. Le nom Iroquois c'est *Okouari*. Je
 m'arrête, dis-je , à celle-là , parce que cette
 Constellation est la plus considérable de tou-
 tes & la plus digne d'attention par rapport
 aux premiers Navigateurs , qu'on prétend
 s'être réglez sur elle dans leurs navigations ,
 & qui par une suite naturelle doit avoir été

* Varron attribué à toutes les Etoiles , ce qu'Hygin ne
 dit que des Plyades.

*Quam Pleïus ner fervidis latè ignibus
 Culi choreas astricas ostenderes.*

Manilius , Lib. 2.

Signorumque choros ac mundi flamma testat.

† Hygin, Lib. 2, art. TAURAS.

plus uni
 dont on
 Je n'es
 tes † sur
 Ourse,
 ces nom
 des Our
 ou bien a
 & de Ca
 cerne l'H
 avoir été
 sont très
 des temp
 gnés l'un
 l'opinion
 s'étoit ré
 avant qu
 Hygin
 appliqué
 na le nom
 l'appella
 de : que
 aussi à ce
 Les Phén
 de leur C
 sur la pe
 beaucoup
 du Pélopo
 nuèrent à
 être fut-c

† Aratus
 Ourse, qu
 elles furent e
 des Constella
 fable , aussi
 prouver que
 poient la Grè
 distingué le C
 § Hygin, L

plus universellement connuë que les autres, dont on n'avoit pas un besoin si marqué.

Je n'examine point ici les fables des Poëtes † sur les noms de la grande & de la petite Ourse, & je laisse rechercher à d'autres, si ces noms ont été donnés en considération des Ourses qui nourrirent Jupiter en Crète, ou bien à cause de la Métamorphose d'Arcas & de Callisto. Je crois, pour ce qui concerne l'Histoire, que ces deux noms peuvent avoir été donnés à ces Constellations, qui sont très-semblables, successivement, en des temps différens, & peut-être assez éloignés l'un de l'autre, du moins il paroît que l'opinion des auteurs anciens étoit, qu'on s'étoit réglé long-temps sur la grande Ourse avant que de se régler sur la petite.

Hygin ¶ dit que Thalés, qui s'étoit fort appliqué à l'Astronomie, fut celui qui donna le nom d'*Arctos* à la petite Ourse, & qu'on l'appella *Minor* pour la distinguer de la grande: que Thalés étant Phénicien, en donna aussi à cette Constellation le nom de *Phénice*. Les Phéniciens profitèrent de la découverte de leur Compatriote; & réglant leur course sur la petite Ourse, ils en naviguoient avec beaucoup plus de sûreté. Tous les Peuples du Péloponnese; & de la Mer Egée, continuèrent à observer la grande Ourse. Peut-être fut-ce un motif de jalousie, qui les obli-

† Aratus au commencement de son Poëme, parle des Ourses, qui nourrirent Jupiter dans l'Isle de Crète, d'où elles furent transportées dans le Ciel, & placées au nombre des Constellations, en reconnoissance de ce service. Cette fable, aussi bien que celle d'Arcas & de Callisto, semblent prouver que ce sont les Crétois & les Barbares qui occupoient la Grèce, lesquels ont donné le nom aux Etoiles, & distingué le Ciel en Constellations.

¶ Hygin, Lib. 2, Art. *Arctos Minor*,

gea à s'en tenir à l'ancien usage ; quoiqu'il en soit , les Phéniciens furent long-temps les seuls qui se gouvernèrent sur la petite Ourse , selon le témoignage † d'Ovide.

*Quis junc aut Hyadas , aut Pleïadas Atlanteas
Senserat , aut geminos esse sub axe polos ?
Esse duas Arctos ; quarum Cynosura petatur
Sidoniis ; Helicen graja carina notet ?*

Ce Thalés dont parle Hygin , étoit Milésien , & ne peut être apellé Phénicien , qu'à cause du séjour qu'il fit en Phénicie. Il est différent de cet autre Thalés , qui travailla sur les Loix des Crétois , & qu'on peut mettre au nombre des Législateurs.

Ce qui est très-sûr , c'est que les Iroquois & la plûpart des Sauvages connoissent la grande Ourse sous le même nom que nous ; & comme les noms des Constellations sont purement arbitraires , & donnés par le caprice , ils ne peuvent s'être rencontrés avec nous à imposer les mêmes noms sans une communication d'idée , laquelle suppose celle des personnes par qui ces connoissances sont dérivées des unes aux autres. Il ne faut pas croire au reste qu'ils lui aient donné ce nom , depuis que les Européens ont abordé sur leurs Terres. C'est certainement un nom très-ancien parmi eux. Ils nous raillent même de ce que nous donnons une grande queue à la figure d'un animal qui n'en a presque point ; & ils disent que les trois Etoiles qui composent la queue de la grande Ourse , sont trois Chasseurs qui la poursuivent. La seconde de ces Etoiles en a une

† Ovidius, Fast. 3.

fort petit
là , dis-
de ces C
provisio
Le Per
Gaspésie
ont la c
rite Our
Mouhinne
revient a
Il ajoûte
l'Etoile
Sauvages
l'Ourse ;
encore la
chasser a
fût quest
pêcher s
abandonn
cette cha
canot me
Père le C
Les Iro
point par
nom-là. J
ouattenites
qu'elle a u
* Relat. de
† De tou
deux Const
d'Ourse , pa
fondé dans
pas certain q
de l'Ourse , a
l'Antiquité , c
aujourd'hui c
Cavalli , les tr
Céleste de Per
Gardes de l'O
sa Relation de

fort petite, laquelle est fort près d'elle. Celle-là, disent-ils, est la chaudière du second de ces Chasseurs, qui porte le bagage, & la provision des autres.

Le Pere le Clerc * dans sa Relation de la Gaspésie, assure que les Sauvages Gaspésiens ont la connoissance de la grande & de la petite Ourse † : qu'ils appellent la première *Moubinne*, & la seconde *Moubinchiche*, ce qui revient aux noms d'*Arctos*, *Major* & *Minor*. Il ajoûte qu'ils disent que les trois Gardes de l'Etoile du Nord sont un canot, où trois Sauvages sont embarquez pour poursuivre l'Ourse; mais que par malheur ils n'ont pû encore la joindre. Il n'est guères ordinaire de chasser aux Ours en canot, à moins qu'il ne fût question des Ours blancs, lesquels allant pêcher sur les glaces, en sont quelquefois abandonnez dans les mers du Nord; mais cette chasse n'étant ni sûre ni pratiquée, ce canot me paroît être de la pure invention du Pere le Clerc.

Les Iroquois que j'ai consultez, ne m'ont point paru connoître la petite Ourse sous ce nom-là. Ils appellent l'Etoile polaire, *in te ouattenites*, celle qui ne marche point, parce qu'elle a un mouvement insensible à l'œil, &

* *Relat. de la Gaspésie*, ch. 7. p. 152.

† De tous les différens noms qu'on a donnez aux deux Constellations des Ourses, celui d'*Arctos*, ou d'*Ourse*, paroît être le plus ancien, & le mieux fondé dans la fable & la Mythologie; mais il n'est pas certain que les trois Etoiles qu'on appelle les queues de l'Ourse, ayent toujours été considérées sur ce pied dans l'Antiquité, ou du moins cela n'a pas été universel. Encore aujourd'hui ces trois Etoiles sont nommées en Italie, *i tré Cavalli*, les trois Cavaliers, comme on le voit sur le Globe Céleste du Pere Coronelli. En France on les nomme aussi les Gardes de l'Ourse, ainsi que l'a fait le Pere le Clerc dans sa Relation de la Gaspésie, en l'endroit que j'ai cité.

218 MOEURS DES SAUVAGES

qu'elle paroît toujours fixe dans le même point. Cependant quoiqu'ils ne connoissent des deux Ourfes que la grande, c'est l'Etoile polaire qui les dirige dans leurs voyages, & qui leur sert à distinguer les différens Rhumbs de vents qu'ils ont à suivre. Les Sauvages Abénaquis ne connoissent pas non plus la petite Ourse; & je crois, quoiqu'en dise le Pere le Clerc, qu'il en est de même des Micmacs, qui sont leurs voisins.

Les Sauvages ont plus besoin de leur Bouffole dans les bois & dans les vastes prairies du Continent de l'Amérique, que sur les Rivières dont le cours leur est connu, & facile à tenir; mais quand la vûe du Soleil, ou la clarté des Etoiles leur manque, ils ont une Bouffolle toute naturelle dans les arbres* des forêts, qui leur font connoître le Nord par des signes presque infailibles. Le premier est celui de leur cime, laquelle panche toujours davantage vers le Midi où le Soleil l'attire. Le second est celui de leur écorce, qui est plus terne & plus obscure du côté du Nord. S'ils veulent s'assurer davantage, ils n'ont qu'à lever quelques éclats avec leur hache; les couches diverses qui forment le corps de l'arbre, sont toujours plus épaisses du côté qui regarde le Septentrion, & plus minces vers le Midi. Quelques sûrs cependant que soient ces signes, ils rompent de petites branches de distance en distance sur leur route, lorsqu'ils doivent revenir sur leurs pas, ou qu'il vient quelqu'un après eux, qui pourroit s'égarer, si le vent ou les neiges venoient à couvrir leurs pistes.

C'étoit autrefois une superstition des Lacédémoniens, & peut-être de quelques au-

* Arbres, Bouffole naturelle.

res P
vrer l
Je n'a
même
lorsqu
Corps
signal
ne Lun
pour e
quent
de sorte
où les A
la cond

Le Ca
font arr
tôt fait.
ré, pour
plantent
la grève
nattes. C
écorces d
tes Géog
tôt fait &
Cabanage
qu'il n'y
& sont d
chaudière
nage. Les
de condui
dont l'occ
gnes, est
rvoit He

Ils ont

res Peuples de l'Antiquité, de ne point livrer bataille que dans le déclin de la Lune. Je n'affirmerai point que les Sauvages ayent la même superstition. Mais il est certain que lorsque diverses Nations doivent se réunir en Corps d'armée pour quelque entreprise, le signal de leur rendez-vous, c'est le plein d'une Lune marquée depuis long-temps entr'eux pour ce rendez-vous, auquel ils ne manquent point de se trouver à point nommé; de sorte que c'est ici encore une observation, où les Astres servent à diriger leur route, & la conduite de leurs entreprises.

Campement.

Le Campement des Sauvages, quand ils sont arrivez au lieu de la couchée, est bientôt fait. Ils renversent leurs canots sur le côté, pour se garantir du vent; ou bien, ils plantent quelques branches de feuillages sur la grève, & en étendent d'autres sous leurs nattes. Quelques-uns portent avec eux des écorces de bouleau roulées comme nos Cartes Géographiques, avec quoi ils ont bientôt fait & dressé une espèce de Tente & de Cabanage. Les plus jeunes de la troupe, lorsqu'il n'y a point de femmes, allument le feu, & sont chargez du soin de faire boüillir la chaudière, & de faire tout le reste du ménage. Les Guerriers ont toujours coutume de conduire avec eux quelques jeunes gens, dont l'occupation dans les premières Campagnes, est de servir les autres, comme Hylas vivoit Hercule.

Manière de faire du feu.

Ils ont dans ces sortes d'occasions une fa-

220 MOEURS DES SAUVAGES
çon particulière d'allumer du feu. Les Sauvages Montagnais & Algonquins battent deux pierres de Mine ensemble sur une cuisse d'Aigle, séchée avec son Duver, lequel prend feu aisément, & tient lieu de méche. En guise d'allumettes, ils ont un morceau de bois pourri & bien sec, qui brûle incessamment jusqu'à ce qu'il soit consumé. Dès qu'il a pris, ils le mettent dans l'écorce de Cèdre pulvérisée, & soufflent doucement jusqu'à ce qu'elle soit enflâmée.

Les Hurons, les Iroquois, & les autres Peuples de l'Amérique Méridionale, ne tirent point leur feu des veines des cailloux; mais en frottant des bois l'un contre l'autre. Ils prennent deux morceaux de bois de Cèdre, secs & légers, ils arrêtent l'un fortement avec le genou, & dans une cavité qu'ils ont faite avec une dent de Castor, ou avec la pointe d'un couteau, sur le bord de l'un de ces deux bois, qui est plat, & un peu large, ils insèrent l'autre morceau, qui est rond & pointu, & le touchent en pressant avec tant de promptitude & de roideur, que la matière de ce bois agitée avec tant de véhémence, coule en pluye de feu par le moyen d'un cran, ou d'un petit canal, qui sort de cette cavité sur une méche, telle que je viens de la décrire, ou à peu près semblable. Cette méche reçoit les étincelles qui tombent, & les conserve assez long-temps pour leur donner le loisir de faire un grand feu, en approchant d'autres matières sèches, & propres à s'enflâmer.

Cet usage de faire du feu par la térébration, est d'autant plus singulier & plus remarquable, que c'est le même absolument qu'avoient les Vestales à Rome de faire leur

feu
avoit
Car
feu p
stus
comb
feu, q
rain,
Mos e
re, q
adem
gnage
cré pa
nissan
matière
vaiss

La r
re, et
parce
dre, c
parti v
Chasse
meil. L
d'armé
mesure
les atten
sont à
pées à
hors d'
Le su
secter,
leur ma
ne met

* Festus
† Plin

feu nouveau, ou de rallumer celui qu'elles avoient laissé éteindre par leur négligence. Car n'étant pas permis d'y appliquer aucun feu prophane, c'étoit la coutume, dit Festus*, de percer une planche d'un bois fort combustible, jusqu'à ce qu'on en eût tiré du feu, qu'une Vestale recevoit sur un treillis d'airain, qu'elle portoit ensuite dans le Temple. *Mos erat Tabulam felicitis materia tamdiu terebrare, quousque exceptum ignem cribro aeneo Virgo in adem ferret.* Chez les Grecs, selon le témoignage de Plutarque †, on rallumoit le feu sacré par le moyen d'un miroir ardent, qui réunissant les rayons du Soleil, enflâmoit des matières combustibles, préparées dans un vaisseau destiné pour cet usage.

Précautions en pays ennemi.

La manière dont les Sauvages font la guerre, est redoutable à tous leurs Ennemis, parce que tout leur art se réduit à les surprendre, comme le chat fait la souris. Un petit parti vise à romber sur quelques Cabanes de Chasseurs, qu'ils enlèvent pendant leur sommeil. Lors même qu'ils marchent en Corps d'armée, ils tâchent de prendre si bien leurs mesures, qu'ils arrivent au moment où on les attend le moins; pendant que les hommes sont à la chasse, que les femmes sont occupées à travailler aux champs, & qu'on est hors d'état de leur faire tête.

Le succès de ces entreprises dépendant du secret, & du soin qu'ils prennent de couvrir leur marche, il n'est point de mesures qu'ils ne mettent en œuvre pour découvrir les di-

* Festus. *Ignis Vestæ.*

† Plutarch, *in Numâ.*

vers partis qui font en campagne, & pour n'être pas découverts eux-mêmes.

A chaque Campement qu'ils font, ils envoient leurs Découvreurs pour battre l'Estrade, & connoître le terrain. Ceux-ci ont des signaux auxquels ils ne se trompent guères.

Le premier, c'est l'odeur de la fumée. S'il y a quelques Sauvages cabanez dans le bois, & qui y vivent en sécurité, ceux qui les cherchent, s'en apperçoivent aussi-tôt, & de très-loin à l'odeur de leur feu. On peut être assuré qu'ils ont le sentiment aussi-fin, que l'est celui d'un chien de chasse, accoutumé à se mettre sur les pistes de sa proye.

Le second signal est celui des vestiges des personnes, qui ont passé dans un endroit. Il est certain qu'ils apperçoivent ces vestiges, là où nous ne sçaurions voir la moindre trace. Du premier coup d'œil, ils disent sans se tromper, de quelle nation, de quel sexe, de quelle taille sont les personnes, dont ils voient les pistes, & combien à peu près il y a de temps que ces pistes sont imprimées. Supposez que ces personnes soient de leur connoissance, ils ne tarderont pas à dire, ce sont les vestiges d'un tel, ou d'une telle. Ils ont même cette malice, que lorsqu'ils ont découvert par-là le lieu d'un rendez-vous suspect, ils enlèvent toute l'herbe qui répond à l'un de ces vestiges : langage muet, mais expressif de ce que la bouche ne peut dire avec bienséance, & il est rare qu'ils s'y trompent.

Bien qu'il y ait en cela quelque chose d'extraordinaire, ce n'est pas à dire qu'ils ayent la vûe meilleure, & plus perçante que nous; mais je crois que c'est l'effet d'une attention particulière, & d'un long usage à faire ces

sortes
l'expé
aux ve
ne me
à deu
souve

Dar
Missio
vages
monto
dès le
pas mo
avec es
ment,
un poi

Jouve
vois, &
force d
marque
se. Enfi
tois so
voir au
rience,
pût voi
de prof
loin, q
ne paro
ce de l

Les A
ges, & s'
manière
Rhodes
Argona
Hercule
après H
ravi. Ay

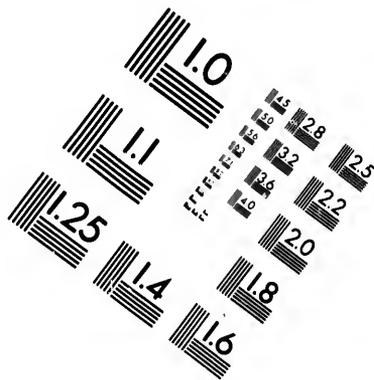
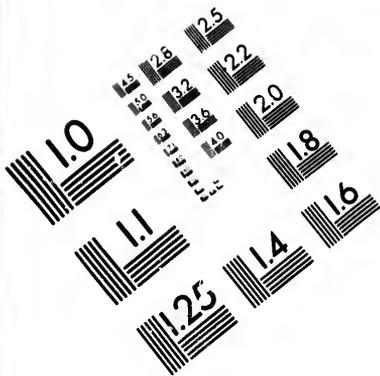
• Apol. R

sortes de remarques. J'en ai moi-même fait l'expérience, non pas à la vérité par rapport aux vestiges, à la considération desquels je ne me suis point appliqué, mais par rapport à deux autres choses qui se présentent assez souvent.

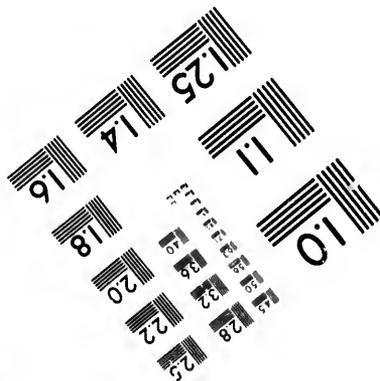
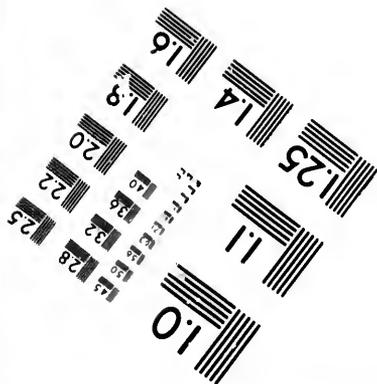
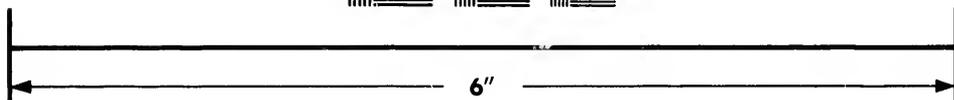
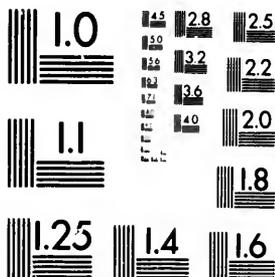
Dans les commencemens que j'étois à ma Mission, j'étois tout surpris de voir les Sauvages découvrir de très-loin les Canots qui montoient, ou qui descendoient la Rivière, dès le moment qu'ils se monroient. Je n'étois pas moins étonné de voir, qu'étant en Canot avec eux, ils faisoient souvent un mouvement, comme s'ils eussent voulu harponner un poisson qu'ils voyoient au fonds de l'eau. J'ouvrois les yeux aussi grands que je pouvois, & je ne voyois rien. Mais peu à peu, à force d'attention sur l'endroit qui m'étoit marqué, je parvins à découvrir quelque chose. Enfin je m'y accoutumai si bien, que j'étois souvent le premier à les faire appercevoir aux Sauvages; mais malgré mon expérience, je ne laissois pas d'être surpris, qu'on pût voir un poisson sous l'eau à plusieurs pieds de profondeur, & un canot à plus d'une lieue loin, quoique les terres le mangent, & qu'il ne paroisse que comme une ligne sur la surface de l'eau.

Les Anciens avoient cette science des vestiges, & s'en servoient avec avantage de la même manière que nos Sauvages. * Appollonius de Rhodes nous en donne l'exemple dans les Argonautes. Ceux-ci avoient abandonné Hercule, lorsqu'il s'étoit égaré pour courir après Hylas, que les Nymphes lui avoient ravi. Ayant appris ensuite qu'il avoit paru dans

K 4



**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 28 25
32 22
20

10
01

la Lybie depuis peu de jours, & qu'il ne devoit pas être éloigné, ils envoyèrent plusieurs de leur troupe en différens endroits pour demander de ses nouvelles, parce que, ajoûté à il, ils n'étoient plus à temps de le suivre en courant sur ses pistes, les vents qui avoient soufflé pendant quelques nuits, ayant troublé tous les vestiges, & transporté les sables de côté & d'autre, comme il arrive encore aujourd'hui dans ces pais-là, où les Caravanes entières sont quelquefois ensevelies sous des montagnes de ces sables mouvans des déserts de l'Afrique.

Ils n'ignorent pas que leurs ennemis ont les mêmes qualités qu'eux; & pour n'en être pas découverts, ils s'observent avec très-grand soin, & marchent avec une très-grande circonspection. Ils ne se servent plus de fusils pour chasser, & ils commencent à vivre des provisions de farine qu'ils ont apportées. Ils la détrempent avec un peu d'eau froide, ou la mangent toute sèche, & boivent un grand coup par-dessus. Ils n'osent pas même allumer du feu. Dans leur route, ils marchent à la file les uns des autres, & les derniers couvrent les pistes avec des feüilles; s'ils trouvent quelque ruisseau, ils marchent quelque temps dans l'eau pour dépaïser ceux qui pouroient les suivre. Enfin en approchant du terme, ils ne marchent plus que la nuit, & reposent une grande partie du jour. Malgré toutes ces précautions néanmoins, ils sont fort souvent surpris, parce qu'ils manquent à la plus essentielle, qui est de faire une sentinelle exacte; car au lieu de se relever les uns les autres dans cette fonction, ils se reposent sur l'assurance que leur ont donnée les Découvreurs qu'ils ont envoyés, avant que de cam-

per
pais
fonce
saut
escla
C
Sauv
Part
main
chet
rend
leur
perte
men
& c
pour
fa ré
Cher
qu'il
far c
mon
me d
men
l'effe
par-l
ne pa
reste
ne m
couver
ne; s
trent
d'atta
tance

Le
autr

per ; ils dorment tous ensemble comme en pais de surté, & c'est lorsqu'ils sont profondément endormis, qu'on leur donne l'assaut, qu'on les assomme, ou qu'on les fait esclaves.

Cette Guerre de surprise que se font les Sauvages les uns aux autres, à la façon des Parthes qui fatiguèrent si long-temps les Romains, ne vient point d'un principe de lâcheté ; mais plutôt de l'envie qu'ils ont de rendre leur victoire plus complète, & de leur attention à conserver leur monde. La perte d'une seule personne leur est extrêmement sensible, eu égard à leur petit nombre ; & cette perte a de si grandes conséquences pour le Chef d'un Partz, que de-là dépend sa réputation ; les Sauvages voulant qu'un Chef non seulement soit habile, mais encore qu'il soit heureux. Leur bizarerie est telle sur ce point, que s'il ne ramène tout son monde, & que s'il en meurt quelqu'un même de mort naturelle, il est presque entièrement décrédité. Cela peut être néanmoins l'effet d'une bonne politique, pour tenir par-là ces Chefs en bride, & les engager à ne pas exposer leur monde avec témérité. Du reste, ils font bien voir dans l'occasion, qu'ils ne manquent pas de cœur lorsqu'ils sont découverts, & qu'il faut payer de leur personne ; soit que deux Partis Ennemis se rencontrent en campagne, soit qu'ils soient obligés d'attaquer une Place en état de faire résistance.

Combat de rencontre.

Le Sieur de Champlain, suivi de quelques autres François, ayant accompagné les Sau-

vages Algonquins & Montagnais, qui alloient en guerre contre les Iroquois, nous a laissé la description d'une de ces rencontres, laquelle peut faire sentir qu'ils ont de la valeur, & même une certaine noblesse de courage, dont on se feroit honneur en Europe. Voici ce que j'ai recueilli de sa naration que j'ai un peu abrégée.

* Champlain & sa Troupe s'étant embarqués sur le Lac qu'on a depuis appelé de son nom le Lac de Champlain, & continuant leur route en silence, & sans faire de bruit, ils virent sur les dix heures du soir, à la pointe d'un Cap, déborder les Iroquois, qui venoient aussi en guerre de leur côté. Dès que les deux Partis se furent apperçus, on jetta de part & d'autre de grands cris, & chacun se prépara au combat. Les Iroquois mirent pied à terre, rangèrent tous leurs canots sur le rivage, pour être en état de se rembarquer en cas de besoin; & ayant abattu du bois avec leurs haches, ils se barricadèrent fort bien. Les autres de leur côté se mirent à la portée d'un trait de flèche de la barricade de leurs ennemis, ferrèrent leurs canots au large les uns contre les autres, les attachèrent avec des piquets, & se mirent en état de se battre.

Dès que ceux-ci furent en ordre, ils détachèrent deux canots avec des Héraults pour aller offrir le combat aux Iroquois, qui l'acceptèrent avec joye; mais pour le lendemain seulement, disant qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils pussent le commencer dans l'obscurité de la nuit, laquelle enseveliroit leurs belles actions; qu'il falloit attendre le jour pour se reconnoître, & qu'au moment que le

Soleil
leur
qui f
le gr
d'aut
sons
ceux
me
Enne
une v
Le
de let
honn
Batail
Lacé
fut fo
tête
pour
parti
gèrent
tant a
pour
l'avoi
rent p
comm
tinué
ayant
à mon
mier
Franç
dedan
à feu
bares
la vict
être re
de bat
sauvé
pour su

Soleil se montreroit sur l'horison, ils iroient leur livrer la bataille. Après cette réponse qui fut agréée, les deux canots rejoignirent le gros de leur petite armée, & de part & d'autre, la nuit se passa à chanter des chansons de mort : à vanter ses hauts-faits, & ceux de sa Nation, & à dire, selon la coutume bien des choses méprisantes pour ses Ennemis, dont chaque parti se promettoit une victoire aisée.

Le jour étant venu, les Iroquois sortirent de leur Fort au nombre de près de deux cens hommes, marchant au petit pas en ordre de bataille, avec une gravité & une contenance Lacedémonienne, dont le Sieur de Champlain fut fort content. Ils avoient trois Chefs à leur tête, qui avoient trois grands pennaches pour se distinguer dans l'action. Ceux du parti contraire qui avoient débarqué, se rangèrent dans le même ordre. Champlain s'étant alors avancé, les Iroquois firent alté pour se remettre de leur surprise, & après l'avoir contemplé un moment, ils s'ébranlèrent pour décocher leurs flèches, & l'action commença de bonne grace. Elle auroit continué de la même manière; mais Champlain ayant tué deux des Chefs Iroquois, & blessé à mort un troisième de leur troupe du premier coup d'arquebuse qu'il tira; un autre François ayant aussi tiré en même temps de dedans les bois, l'effet inopiné de ces armes à feu, qui étoient nouvelles pour ces Barbares, les déconcerta; ils ne disputèrent pas la victoire, que sans cela ils auroient peut-être remportée. Ils abandonnèrent le champ de bataille, & leurs retranchemens; ils se sauvèrent dans les bois, où leurs ennemis les poursuivirent, en tuèrent plusieurs, firent

quelques prisonniers , & le reste se sauva comme il pût.

Dans ces fortes d'occasions , leur petit nombre leur permet assez de s'attacher , pour ainsi parler , corps à corps , & de se battre comme en duel , ainsi que faisoient les Héros de l'Iliade & de l'Eneïde. Ils se connoissent assez souvent , & se parlent. Ils se demandent des nouvelles , se haranguent , & ne s'affomment point sans s'être fait auparavant quelque compliment , pareil à ceux que Virgile fait faire à son Enée.

Quoique les Sauvages soient faits à se battre dans les bois , & courant d'arbre en arbre , ils ne laissent pas de se comporter fort bien en plaine & à découvert. Ils ont même entr'eux une manière d'exercice pour faire leurs évolutions militaires , qui fait voir qu'ils ne combattent point à la débandade , & qu'ils savent garder leurs rangs. Champlain nous en donne aussi cette description.

» Les Chefs , dit-il , prennent des bâtons
 » de la longueur d'un pied , autant en nom-
 » bre qu'ils sont , & signalent par d'autres
 » un peu plus grands , leurs Chefs , puis vont
 » dans les bois ; & esplanadent un espace
 » de cinq ou six pieds en quarré , où le Chef
 » comme Sergent-Major , met par ordre tous
 » ces bâtons , comme bon lui semble ;
 » puis appelle tous ses compagnons qui vien-
 » nent tous armés , & leur montre le rang
 » & ordre qu'ils devront tenir lorsqu'ils se
 » battront avec leurs Ennemis ; ce que tous
 » ses Sauvages regardent attentivement , re-
 » marquant la figure que leur Chef a faite
 » avec ces bâtons , & après se retirent de-
 » là , & commencent à se mettre en ordre ,

uva
ent
our
tre
hé-
on-
s se
nt,
au-
l A

se
en
rter
ont
our
fait
an-
ngs.
des

ons
om-
tres
ont
acc
hef
ous
le,
en-
ang
s se
ous
re-
ite
de-
re,

ainf.







AGES
este se salua

GES
le saliva



20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30

réf
des
l'in
wah
fon
la
rou
ci
un
att
vū
mi
ma
pa
n'e
ga
tro
re
ce
de
br
du
le
te
cu

» ainsi qu'ils ont vû lesdits bâtons ; puis se
 » mêlent les uns parmi les autres , & ré-
 » tournent derechef en leur ordre , conti-
 » nuant deux ou trois fois ; & font ainsi à tous
 » leurs logemens , sans qu'il soit besoin de
 » Sergent-Major pour leur faire tenir leurs
 » rangs , qu'ils savent fort bien garder sans
 » se mettre en confusion. Voilà la regle qu'ils
 » tiennent en leur guerre.

Siège des Places.

Le Siège des Places , où ils trouvent de la résistance , est encore une preuve qu'ils ont des regles d'un art militaire , où la ruse & l'industrie vont de pair avec la force & la valeur la plus intrépide. Si les Assiégeans font des efforts incroyables pour surprendre la vigilance des Assiégés , & pour vaincre tous les obstacles qu'on leur oppose , ceux-ci n'omettent rien de ce qui peut servir à une belle défense. Les feintes , les fausses attaques , les sorties vigoureuses & imprévues , les embûches , les surprises , tout est mis en usage de part & d'autre tour à tour : mais il n'est guères de siège qui dure. Les palissades n'étant que de bois , & les Cabanés n'étant que d'écorce , les Assiégés ont beau garnir leurs remparts de pierres , de poutres , & d'eau ; ils ont beau être attentifs à repousser les Assaillans par une grêle de traits ; ceux-ci portent chez eux la désolation par des flèches enflammées , dont un petit nombre suffit , si le vent les favorise , pour réduire tout le Village en cendres. Ils font leurs approches sans crainte avec des mantelets faits de planches qu'ils portent devant eux , & à la faveur desquelles ils vont jus-

qu'au pied de la palissade, qu'ils sapent avec la hache, ou avec le feu: ou bien ils font une contre-palissade, laquelle leur servant de louchier & d'échelles, leur donne le moyen de franchir les retranchemens ennemis, & de s'en rendre les maîtres. C'est ainsi que j'ai vû dans une de nos Relations, que sept cens Iroquois avoient forcé un Village de la Nation apellée *du chat*, où il y avoit près deux mille hommes pour la défendre, nonobstant une grêle continuelle de coups de fusil, qui pleuvoient sur eux de tous les côtés.

Sac & prise d'une Place.

Il est impossible de bien dépeindre la triste scène qui se passe dans un Village surpris ou forcé. Le Vainqueur barbouillé de noir & de rouge d'une manière propre à inspirer la terreur, & insolent de sa victoire, court par-tout en forcené, chantant son triomphe, & insultant aux vaincus par d'horribles cris. Tout ce qui tombe sous sa main, est imholé à sa cruauté barbare. Il met tout à feu & à sang dans la première chaleur du carnage. Sa fureur ne s'arrête que par la lassitude, & alors elle devient industrieuse pour être plus cruelle à l'égard des malheureux, qui ayant échappé aux premiers coups, ont le triste sort de tomber vifs entre leurs mains. Les Vaincus de leur côté n'ignorant pas ce qu'ils ont à attendre de la cruelle férocité des victorieux, aimant mieux périr, & s'ensevelir dans les cendres de leur patrie, que de survivre quelques momens à sa ruine, pour être exposés ensuite aux tourmens de cruauté la plus raffinée, font des prodiges de

val
ven
arm
cher
dan
enfi
ou
dan
fista
C
serve
font
les n
pêch
& se
disce
fure
serve
les V
pren
droit
bles
avoir
échap
dre,
ge da
tunée
fausse
avant
pris
Ils en
autre
lorsq
tre pe
Les
des c
vance
en a e

valeur ; & animés également par l'esprit de vengeance , & par le désespoir , se font des armes de tout ce qui leur vient à la main , cherchent la mort dans leur courage , & dans celui de leurs Ennemis , & ne cedent enfin , que lorsqu'accablés par le nombre , ou par l'excès de la fatigue , ils se trouvent dans l'impossibilité de continuer à faire résistance.

Comme les Vainqueurs ne sçauroient conserver le grand nombre de prisonniers qu'ils font dans un Village dont ils se sont rendus les maîtres , leur politique , qui vise à empêcher les Vaincus de pouvoit se relever , & se remettre en état de défense , leur fait discerner ceux qu'ils veulent sacrifier à la fureur militaire , & ceux qu'ils veulent réserver pour les incorporer parmi eux. Ainsi les Vieillards qui auroient de la peine à apprendre leur Langue , ou que leur âge rendroit inutiles : les Chefs & les Considérables parmi les Guerriers , dont ils pourroient avoir quelque chose à craindre s'ils leur échappoient : les enfans d'un âge trop tendre , & les infirmes qui seroient trop à charge dans leur route , sont les victimes infortunées qu'ils immolent à leur rage & à leur fausse prudence. Ils en brûlent plusieurs avant que de sortir du Village qu'ils ont pris , & comme sur le champ de bataille. Ils en brûlent ensuite tous les soirs quelque autre les premiers jours de leur marche , lorsqu'ils peuvent se retirer sans crainte d'être poursuivis.

Les petits Partis n'étant pas en état de faire des coups d'éclat , n'osent presque pas s'avancer jusqu'aux portes des Villages. Il y en a cependant qui le font ; mais se font des

222 MOEURS DES SAUVAGES
coups rares, & pleins de témérité, tel que fut celui d'un Iroquois, qui approchant secrètement de la palissade d'un Village où l'on chantoit actuellement la Guerre; & ayant apperçu deux Sauvages sur une guérite, y monta adroitement, déchargea un coup de massüë sur la tête de l'un; & ayant jeté l'autre par terre, se donna le temps de l'égorger, & d'enlever la chévelure à tous les deux, après-quoi il se sauva. Ils font leurs coups d'ordinaire dans les lieux de chasse & de pêche, & quelquefois à l'entrée des champs & des bois, où après s'être tenus tapis dans les brossailles pendant quelques jours, le malheur de quelques passans, qui ne pensent à rien moins, leur donne l'avantage de la surprise & de la victoire. Harcelés ensuite par la crainte d'être poursuivis, ils fuyent plutôt, qu'ils ne battent en retraite; cassent la tête aux blessés, & à ceux qui ne peuvent les suivre, & ne mènent de prisonniers avec eux qu'à proportion de leur petit nombre; s'ils ont envie d'en brûler quelqu'un, qui leur paroisse surnuméraire, & qu'ils ne croient pas avoir le temps de le faire à leur aise, ils l'attachent à un arbre, & mettent le feu à un autre arbre voisin, qui soit dans un juste éloignement; pour le faire souffrir long-temps, & ne le brûler qu'à la longue. Ces misérables ainsi abandonnés, meurent comme des forcenés, ou du feu lent qui les consume, ou d'une faim cruelle, si le feu n'a pû r'allumer assez bien pour leur faire sentir son activité.

Des Chévelures entrecées.

Tous les Guerriers, lorsqu'ils son assemblés en Corps d'armée, avant de donner un com-

bar, ou d'attaquer une Place, coupent la tête de ceux qu'ils ont tués, & surpris à l'écart, & la portent dans leur camp, où ils l'exposent au bout d'une espèce de pique ou d'un long bâton, à la vûe des Ennemis sur qui ils ont fait cette conquête. Mais en se retirant, ou dans les autres occasions, ils ne font qu'enlever la chévelure de tous ceux qui sont morts. Ils cernent pour cet effet la peau qui couvre le crâne, coupant au-dessus du front & des oreilles jusqu'au derrière de la tête. Après l'avoir arrachée, ils la préparent, & la ramollissent, comme ils ont coutume de faire à celles des bêtes qu'ils ont prises à la chasse. Ils étendent ensuite cette peau sur un cercle où ils l'attachent; ils la peignent des deux côtés de diverses couleurs, quelquefois ils tracent du côté opposé aux cheveux, le portrait, ou la peinture hiéroglyphique de celui à qui ils l'ont enlevée, & la suspendent au bout d'une perche, & la portent ainsi en triomphe. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que tous ceux à qui l'on fait cette cruelle opération de leur enlever la chévelure, n'en meurent point, non plus que du coup de casse-tête, dont on a cru les avoir assommés à n'en plus revenir. Plusieurs en sont réchappés, & j'ai vû une femme dans nôtre Mission, à qui après un semblable accident, les François avoient donné le nom de *la Tête pelée*, & qui se portoit fort bien. Elle étoit mariée à un François iroquisé, dont elle avoit des enfans.

Les Scythes & d'autres peuples Barbares de l'Asie & de l'Europe, s'étoient rendus autrefois célèbres par ces terribles marques de leur férocité, que les Auteurs anciens n'ont point ignorées. Voici comme * Hérodote

* Hérodote, Lib. 4. n. 64.

s'explique au sujet des Scythes. Un Scythe boit du sang du premier prisonnier qu'il fait, & il presente au Roi les têtes de tous ceux qu'il a tuez dans le combat ; car en portant une tête, il a part au butin, auquel il n'a nul droit sans cette condition. Il coupe cette tête de cette manière. Il la cerne autour des oreilles, & ayant séparé la tête d'avec le reste, il en arrache la peau, qu'il a soin de ramollir avec ses mains, & d'appréter comme on apprête une peau de bœuf. Il en fait ensuite un ornement, & l'attache au harnois de son cheval en guise de trophée. Plus un particulier a de ces sortes de dépouilles, plus il est considéré & estimé. Il s'en trouve qui cousent plusieurs de ces peaux ensemble, comme si c'étoient des peaux de bêtes, & s'en font des vêtements. Plusieurs écorchent les mains droites de leurs ennemis ; ils enlèvent habilement cette peau avec les ongles qui y restent attachez, & ils s'en servent pour orner leur Carquois, parce que la peau de l'homme est épaisse, & plus éclatante par sa blancheur, que celle de tous les autres animaux. Il y en a encore un grand nombre qui écorchent les hommes entiers ; ils en font sécher la peau sur des chevalets, & s'en servent ensuite de housse qu'ils mettent sur leurs chevaux.

Ce sont-là, dit cet Auteur, des coutumes reçues chez ces Peuples. Il explique ensuite de quelle manière ils font des tasses du crane de leurs ennemis les plus considérables, & de leurs amis même les plus familiers qu'ils ont vaincus en combat singulier en présence du Prince, quand les différends survenus entr'eux les ont contrains de les appeller en duel.

Le
que
écr
qu
tre
Ar
au
pri
ce
ge
leu
Ils
les
per
eux
tro
Pou
les
dan
me
gets
rite
mê
som
n'o
Les
dus d
te ain
Livre
des G
tagne
me m
mis ;
quel
Nord
Gaul
D
E

Les Gaulois n'étoient pas moins barbares que les Scythes, & ¶ Diodore de Sicile en écrit à peu près dans les mêmes termes. » Si « quelqu'un, dit il, s'avance pour les comba- « tre, ils chantent les belles actions de leurs « Ancêtres, & les leurs propres. Ils affectent « au contraire de témoigner un souverain mé- « pris pour leurs ennemis, n'oubliant rien de « ce qui peut servir à leur faire perdre coura- « ge, & les intimider. Ils pendent au cou de « leurs chevaux les têtes qu'ils ont coupées. « Ils font porter par leurs esclaves les dépouil- « les ensanglantées de ceux qu'ils ont vaincus, « pendant que par leurs chants ils célèbrent « eux-mêmes leur victoire. Ils attachent ces « trophées aux vestibules de leurs maisons. « Pour ce qui est des têtes de leurs ennemis « les plus considérables, ils les conservent « dans des caisses embaumées avec de la gom- « me de cèdre, & en les montrant aux Étran- « gers qui passent chez eux, ils se font un mé- « rite de ce que leurs Ancêtres, ou bien eux- « mêmes, ils ont refusé de recevoir de grosses « sommes d'argent pour ces têtes, dont ils « n'ont pas voulu se défaire.

Les anciens Germains, qui étoient descen- dus des mêmes Scythes dont parle Hérodote ainsi que le prétend Elie * Skéed dans son Livre de la Religion ancienne des Germains, des Gaulois, des Peuples de la Grande-Bretagne & des Vandales, en usoient de la même manière à l'égard des têtes de leurs ennemis; ce qui est confirmé par § Strabon, lequel assure que la plupart des Peuples du Nord n'étoient point différens en cela des Gaulois.

¶ Diodor. Sicil. Lib. 5. p. 212. & 213.

* Elias Skéed, p. 381. § Strab. Lib. 7.

Elie Skéed prétend aussi que cet usage barbare étoit pratiqué de presque tous les Orientaux ; & c'est peut-être à cet usage que Dieu fait allusion dans ce passage du * Deutéronome : » J'enyvrrerai mes flèches de leur sang , » & mon épée se saoulera de leur chair. » Quel est ce sang dont il veut enyvrrer ses flèches ? Le sang des morts qui seront tués sur le champ de bataille , & le sang des captifs dont on dépouille la tête. *Intribabo sagittas meas sanguine , & gladius meus devorabit carnes , de cruore occisorum , & de captivitate nudati inimicorum capitis.* Le sens du passage est bien plus complet en interprétant ce dépouillement de cette opération sanglante , qui enlève la peau des captifs jusqu'au crâne , qu'en l'expliquant avec les Interprètes de la coutume d'ôter le casque aux prisonniers de guerre , & de les faire marcher tête nue.

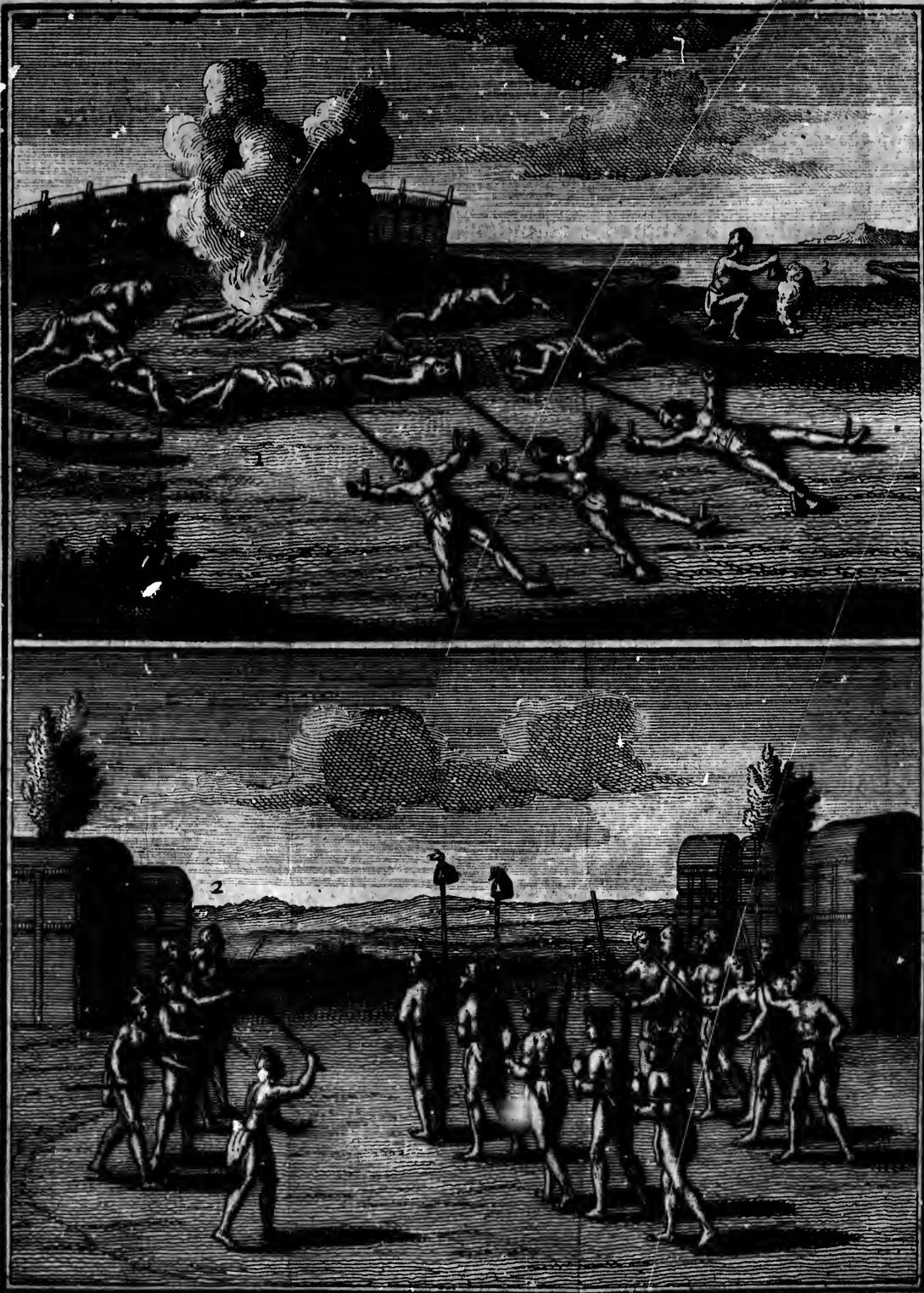
Les Iroquois se contentent d'enlever ces chévelures de la manière dont je l'ai décrit. Il y a quelques Nations de l'Amérique qui écorchent leurs ennemis morts , qui font parade de ces dépouilles , & qui se servent sur-tout des mains pour en faire des poches à mettre leur Tabac , & qu'on appelle en Canada *sacs à peün*.

Retour des Guerriers & des Prisonniers.

Les Prisonniers qui ont été enlevés par de petits partis sont bien moins malheureux dans leur marche , que ceux qui ont été pris par un Corps d'Armée , parce que les Vainqueurs n'étant point animés par le nombre de leurs gens ou de leurs esclaves , ne pensent qu'à se sauver , & à mener sûrement

er-
en-
eu
no-
gg,
air.
ses
ués
ap-
sa-
abit
nu-
est
üil-
en-
i en
itu-
uer-
ces
crit.
e qui
t pa-
vent
ches
Ca-

ar de
reux
pris
ain-
mbre
pen-
ment





leur
ils le
coue
dos
sans
& q
cour
certa
çon
qu'i
neffe
vū u
qu'il
deva
cour

Le
lui d
sur l
que l
pigu
lier l
dus e
enfor
on au
nier j
tours
avec
qui a
qu'il
afin e
quelo
Ce
entrié
c'est
saisor

leur conquère à leur Village. Pour cet effet , ils leur lient seulement les bras au-dessus des coudes , assujettissant leurs liens derrière le dos , de manière qu'ils ont les mains libres , sans que néanmoins ils puissent se détacher , & qu'ils ayent même assez de liberté pour courir & se sauver , laquelle dépend d'un certain balancement du corps que cette façon de les lier leur ôte absolument , à moins qu'ils ne se ent exercez à courir ainsi de jeunesse. Un Missionnaire m'a assuré qu'il avoit vû un Sauvage qui s'y étoit tellement fait , qu'il ne pouvoit pas courir autrement , & devoit cependant tous les autres à la course.

Manière de garder les Prisonniers.

Le tems le plus fâcheux pour eux , est celui de la nuit ; car tous les soirs on les étend sur le dos presque tout-nuds , sans autre lit que la terre , dans laquelle on plante quatre piquets pour chaque prisonnier , afin d'y lier leurs bras , & leurs pieds ouverts & étendus en forme de Croix de saint André. On enfonce de plus un cinquième piquet auquel on attache un collier , qui prend le prisonnier par le col , & le serre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du corps avec un autre collier ou sangle , dont celui qui a soin du captif , prend les deux bouts qu'il met sous sa tête pendant qu'il dort , afin d'être éveillé , si son prisonnier faisoit quelque mouvement pour se sauver.

Cette posture si contrainte durant une nuit entière , est sans doute un supplice. Mais c'est un martyre des plus rigoureux dans la saison des Mousquites & des Maringoins ,

238 MŒURS DES SAUVAGES

ou Cousins; car il n'est pas possible d'exprimer jusqu'où va l'importunité de ces animaux, qui volant par millions, & ne faisant que bourdonner, ne cessent d'enfoncer leurs aiguillons jusqu'au vif & de sucer le sang, laissant un venin dans chaque piquete, qui cause en même-temps, & une inflammation, & une forte demangeaison.

Du reste, ils font toujours espérer à ces pauvres malheureux, qu'à leur arrivée on leur donnera la vie. Lors même qu'ils sont éloignez des lieux où ils les ont pris, on ne garde plus tant de mesures pour les veiller, & on leur donne une liberté si grande, qu'elle devient quelquefois funeste à leurs Vainqueurs. Car il est souvent arrivé que les esclaves mal gardez se sont détachés, ont assommé une partie de leurs ennemis ensevelis dans le sommeil, & se sont rendus maîtres des autres, les ont faits prisonniers à leur tour, leur laissant tout lieu de se plaindre de leur trop grande confiance, & d'une sécurité imprudente, qui devoit la cause de leur perte.

Cri de Mort.

Les Guerriers approchant de leur Village, ou d'un Village de leurs Alliés, détachent quelqu'un de leur troupe pour aller porter la nouvelle de leur retour, & cependant ils font alte en attendant qu'on vienne au-devant d'eux. Celui qui a cette commission, d'aussi loin qu'il apperçoit le Village, ou dès qu'il peut présumer qu'il sera entendu, commence à faire le *cri de mort*, en criant *kôbe*; parole qu'il traîne autant qu'il peut & qu'il répète un nombre de fois, égal à celui

des
tes
Ce
tend
& p
les
d'ou
nuë
son
du V
de lu
il dit
pour
nom
leur
de ce
son r
Con
Apré
intér
les p
vent
ce. L'
ne, o
quelq
rente
ger ;
qui s'
les co
reux
Ils
que q
& que
le pré
c'est c
perdu
partic
se dit

des personnes de leur troupe, qui sont mortes dans le combat, ou pendant le voyage. Ce cri est perçant, & fort lugubre. Il s'entend de fort loin, sur-tout sur la Rivière, & pendant la nuit. Aussi-tôt on sort de toutes les Cabanes du Village, & on court du côté d'où vient le cri. Cependant l'Envoyé continue sa route, redoublant de temps en temps son cri de mort. Il ne s'arrête qu'au milieu du Village, où il se forme un cercle autour de lui. Alors ayant repris un peu ses esprits, il dit à voix basse à l'un des anciens, commis pour l'écouter, le précis de leur voyage, le nom de ceux qu'ils ont perdu, & le genre de leur mort sans omettre aucune circonstance de ce qui les concerne. Cet ancien ayant ouï son rapport, répète à haute voix, en style de Conseil, tout ce que celui-ci a raconté. Après ce récit, chacun se retire chez soi. Les intéressés dont les parens sont morts, vont les pleurer dans leurs Cabanes, où ils reçoivent les complimens ordinaire de condoléance. L'Envoyé de son côté se retire dans la sienne, ou bien s'il est étranger, il entre dans quelque autre où il ait quelque alliance de parenté ou d'hospitalité. On lui donne là à manger; après quoi il raconte en détail tout ce qui s'est passé dans leur expédition, & reçoit les complimens de félicitation sur son heureux retour.

Ils ont ce respect les uns pour les autres, que quelque complete que soit leur victoire, & quelque avantage qu'ils aient remporté, le premier sentiment qu'ils font paroître, c'est celui de la douleur pour ceux qu'ils ont perdu parmi les leurs. Tout le Village doit y participer; la bonne nouvelle du succès ne se dit qu'après qu'on a donné aux morts les

premiers regrets qui leur sont dûs. Cela étant fait, on avertit de nouveau tout le monde par un second cri, on lui donne part de l'avantage qu'on a remporté, & on se livre à la joye qu'a mérité la victoire.

Les femmes font la même chose à l'égard des hommes qui sont allés à la chasse ou à la guerre. Car au moment de leur retour, elles vont les attendre sur le rivage; & au lieu de leur témoigner d'abord la joye qu'elles doivent sentir de les voir arriver en bonne santé, elles commencent par plorer ceux de leur parenté, qui sont morts dans le Village pendant leur absence, & leur annoncent la perte qu'ils ont faite par leurs népies, & leurs chansons théniques dont nous parlerons dans la suite.

Cri de Victoire.

S'il n'y avoit eu personne de tué ou de mort du côté des Vainqueurs, comme il arrive souvent dans les petits partis, qui vont plutôt à la picorée qu'à la guerre, alors l'Envoyé, au lieu d'un cri de mort, fait un cri de triomphe en criant *Kôbe*; mais prononçant ce mot d'une manière plus brève & plus coupée. Il la réitère autant de fois qu'il a de prisonniers ou de chévelures, & tout le Village s'abandonnant au plaisir que cause un tel cri, court avec avidité pour apprendre la bonne nouvelle.

* Il est surprenant qu'une coutume aussi singulière ne nous ait point été détaillée par les Auteurs anciens. Elle est cependant passée

* *Lamberti, Relat. de la Colchide, cap. xi. p. 67.*

de d'Asie en Amérique, & se pratique encore aujourd'hui dans la Colchide. L'*ohi* qui est le cri de mort des Mangroliens, est aussi celui des Hurons.

Les Indiens & les parens des Guerriers sachant leur arrivée, députent au-devant d'eux pour les féliciter sur leur heureux retour, pour leur porter des rafraichissemens, & pour se charger de conduire les esclaves.

Entrée des Prisonniers.

Le jour destiné à cette entrée, les Guerriers abandonnent leurs prisonniers comme s'ils n'y prenoient plus aucun intérêt; ils se rendent au Village seuls, marchant à la file les uns des autres à peu près comme quand ils sont partis, mais sans chanter, sans être peints, & même en habits déchirés, comme gens qui viennent de loin. Cependant ceux qui sont chargés des prisonniers, les préparent pour cette cérémonie, laquelle est une espèce de triomphe, qui a pour eux quelque chose d'honorable & de triste en même tems. Car soit qu'on veuille leur faire honneur, ou qu'on ne leur en fasse que pour relever la gloire des Vainqueurs, on peint leur visage de noir & de rouge comme dans un jour de solennité. On orne leur tête d'une couronne rehaussée de plumes; on met dans leur main gauche un bâton blanc revêtu de peau de cigne, qui est une espèce de bâton de commandement, ou de sceptre, comme s'ils représentoient le Chef de la Nation, ou la Nation elle-même qui a été vaincuë. Dans leur main droite on leur met la *Tortue*, & on attache au col du plus apparent des esclaves, le collier de porcelaine que le Chef de Guerre a

reçu ou donné, lorsqu'il a levé le Parti, & sur lequel les autres Guerriers ont pris leur engagement. Mais si d'un côté on leur fait honneur, de l'autre, pour leur faire sentir leur misère, on les dépouille de tout le reste; de sorte qu'ils sont presque entièrement nus, & on les fait marcher les bras liés derrière le dos au-dessus du coude, ainsi que je l'ai déjà dit.

Je me suis informé des Canadiens les plus habiles, & qui ont eu plus de communication avec les Sauvages, pour sçavoir quelle pouvoit être la signification de ce bâton blanc revêtu de plumes de cigne. Quelques-uns m'ont dit que c'étoit un symbole, qui représentoit à ces pauvres esclaves le triste sort de leur condition, & qu'ils avoient absolument perdu tout droit sur eux-mêmes, & sur leur propre vie. Cependant un Officier m'a raconté un fait dont il avoit été témoin, & d'où l'on pourroit inférer que ce bâton est une marque d'honneur; car un petit Parti de Guerriers ayant fait deux prisonniers dans une rencontre où il se trouva, l'un des deux supportant avec peine sa nouvelle destinée, & ne prenant ce bâton qu'avec une nonchalance, qui témoignoit l'excès de sa douleur, l'autre compagnon de son malheur le lui arracha de force lui disant avec indignation, que la lâcheté qu'il faisoit paroître, marquoit bien qu'il n'étoit pas digne de le porter. Il se mit ensuite à marcher fièrement portant les deux bâtons, celui qu'on lui avoit mis en main, & celui qu'il avoit arraché.

La marche des Prisonniers commence par ceux du Village, qui portent les chévelutes des morts attachées au bout de longues

bâchettes comme des demi piques. Ils se suivent tous à la file de distance en distance ; ensuite viennent les esclaves , qui chantent tout le long du chemin , faisant accorder le son de la Tortue avec leur chanson de mort. Ceux du Village étant avertis à peu près du temps de l'arrivée des Prisonniers , leur vont à la rencontre à un quart de lieuë , ou à une demi-lieuë loin , & presque tous se préparent à se donner un cruel divertissement à leurs dépens. Dès qu'on les a joints, on les arrête ; & tandis qu'ils chantent leur chanson de mort , tout le reste du Village danse autour d'eux , en suivant la cadence de leur chanson par leurs *hé* , *hé* redoublés , qu'ils tirent du fonds de leurs poitrines. Après les avoir ainsi arrêtés , on les fait courir ; & c'est alors que chacun s'efforce à leur faire le plus de mal qu'il peut. Les coups de pierre, les coups de poing & de bâton leur pleuvent sur le corps comme la grêle. On ne trouve pas mauvais qu'ils se défendent , & on en rit. Mais liés comme ils sont , & accablés par le nombre , leur défense leur devient fort inutile. Chacun a droit de les arrêter , & jusqu'au Village on leur fait faire diverses pauses ou stations. Avant qu'ils y entrent, quelque ancien les arrête aussi pour leur faire arracher quelques ongles à belles dents , ou pour leur faire couper quelque doigt , ainsi qu'il aura été auparavant réglé dans le Conseil , ou que quelque particulier l'aura demandé.

Il y a cependant sur cela quelques loix établies entr'eux , mais qu'ils observoient autrefois plus scrupuleusement qu'aujourd'hui. Les Guerriers ont droit sur leurs prisonniers jusqu'à ce qu'ils les ayent donnés ; ils se dépoüillent en quelque sorte de ce droit à l'en-

trée des Villages, pour laisser à leurs compatriotes ou à leurs alliés la satisfaction de s'en divertir; ce que chacun fait avec plus ou moins de fureur, selon qu'il est plus ou moins animé par les pertes que la guerre lui cause. C'est-là une espèce de triomphe dont les Guerriers ont tout l'honneur, quoiqu'ils n'y paroissent pas, & dont le peuple a tout le plaisir. Néanmoins, comme les Guerriers ne se dépouillent pas tellement de ce droit sur leurs prisonniers, qu'ils ne doivent leur revenir, il est de leur intérêt qu'ils leur reviennent le plus sains, & le moins disgraciés qu'il se peut, afin que le présent qu'ils en doivent faire dans la Cabane de leurs peres, où ils doivent remplacer les morts, soit reçu plus agréablement. C'est pour cela qu'il a été établi, que ceux qui veulent mutiler, soient obligés de donner un présent proportionné à la mutilation, afin de dédommager celui à qui il appartient.

La passion se mêle souvent dans ces rencontres, & il n'est pas toujours aisé de sauver ceux à qui l'on voudroit faire donner la vie, à cause de ces mutilations, qui les rendant inutiles, les font jeter au feu. Pour cette raison on cache avec soin la destination qu'on en veut faire; mais si le secret en est éventé, & que les personnes à qui ils sont destinez, soient de quelque considération, elles vont au-devant de ceux qu'elles ont envie de sauver, & les conduisent elles-mêmes par la main. Le respect qu'on a pour elles, sauve à ces pauvres malheureux le mal qu'on leur feroit sans cette précaution. Autrement ils sont si maltraitez, qu'en entrant au Village, le sang leur coule de toutes parts; & ils sont quelquefois dans un état si pitoyable, que

e
b
ge
tro
ils
tou
rén
mo
de
ent
and
les
rien
nen
eux
heu
leur
mo
pen
mal
ils f
dan
sons
Vain
D'u
& c
jour
Gue
Vill
dète

La
après
tout

c'est une merveille qu'ils n'ayent pas succombé sous les coups.

Ce droit d'entrée est dû dans tous les Villages de la Nation ou de leurs alliez, qui se trouvent sous leurs routes, jusqu'à celui où ils doivent être définitivement jugez; partout c'est la même aubeine, & la même cérémonie. On a cependant plus d'égard & de modération dans les Villages qui ne sont que de passage.

La grêle des coups cesse au moment qu'ils entrent dans le Village. On les introduit dans une Cabane de Conseil, où se retrouvent avec les Anciens & toute la jeunesse, les Guerriers qui les ont amenez, lesquels reprennent alors le premier droit qu'ils avoient sur eux. On donne à manger à ces pauvres malheureux; après-quoi le Chef des Guerriers leur ordonne de chanter leur chanson de mort, & de divertir la compagnie à leurs dépens. On ne leur fait pas néanmoins d'autre mal, que celui de jouir de l'état misérable où ils sont. Tout le plaisir consiste à les voir danser, & à les entendre chanter des chansons de leur pays, ou bien de celles que leurs Vainqueurs leur ont apprises chemin faisant. D'une Cabane on les conduit dans une autre, & on les promene ainsi pendant quelques jours dans les Cabanes, jusqu'à ce que les Guerriers se remettent en route; ou si c'est le Village de leur séjour, jusqu'à ce qu'on ait déterminé & déclaré à qui on doit les donner.

Destination des Esclaves.

La destination s'en fait dans un Conseil, après lequel on fait le cri dans le Village, où tout le monde s'assemble dans la place publi-

246 MOEURS DES SAUVAGES

que pour y apprendre le sort des esclaves. Un Ancien déclare le partage qu'on en a fait, les Nations alliées, ou les personnes à qui ils sont donnez, & le nom de ceux ou de celles qu'ils doivent remplacer. On distribue aussi en même temps les chévelures, lesquelles tiennent lieu d'un esclave, & remplacent aussi une personne. Ceux qui reçoivent ces chévelures, les conservent avec soin, les suspendent pendant quelque temps aux portes de leurs Cabanes; elles s'en font un ornement dans les solemnitez publiques, sur-tout lorsqu'on chante la Guerre; & enfin elles les suspendent de nouveau aux portes de leurs Cabanes, où le temps acheve de les consumer.

Après cette distribution on conduit les esclaves dans les Cabanes où ils sont donnez, & on les y introduit; ou bien, on les laisse à la porte dans le vestibule; ce qui se pratique sur-tout lorsqu'on n'est pas déterminé à leur donner la vie. Là on leur fait donner sur le champ à manger. Cependant ceux de cette Cabane, leurs parens & leurs amis pleurent les morts que ces esclaves remplacent, comme si on ne faisoit que de les perdre; & on verse dans cette cérémonie des larmes véritables pour honorer la mémoire des personnes, dont la vûë de ces esclaves rappelle un souvenir amer, & renouvelle la douleur qu'on a eüe de les avoir perduës.

Les Guerriers qui donnent un esclave, le donnent avec le collier qui a servi d'engagement à leur entreprise, ou qui leur sert de parole, pour dire qu'ils ont rempli leur obligation. Ils dépoüillent l'esclave de tout le reste, excepté de la seule pièce qu'ils ne peuvent lui ôter avec bienféance. La Cabane à qui l'esclave est donné, doit répondre à ce present

par un autre si elle lui donne la vie; mais si elle le jette au feu, le présent se prend sur le Village, étant juste qu'il paye le plaisir barbare qu'il a de le faire mourir.

On brûle toujours deux ou trois esclaves, lorsqu'ils sont donnez pour remplacer des personnes de grande considération, quand bien même ceux qu'on remplace, seroient morts sur leur natte, & de leur mort naturelle. On n'est point surpris que ceux à qui on les donne, les jettent au feu, selon leur expression; mais après cela il faut que les personnes intéressées se contentent; car l'obligation de remplacer les morts, subsistant toujours dans les enfans par rapport à la Cabane de leurs peres & de leurs rantes, jusqu'à ce qu'on ait donné la vie à une personne qui représente celle qu'on veut ressusciter; ceux qui ont cette obligation, auroient droit de se plaindre qu'on les ménage peu; puisque pour faire un esclave, ils sont obligez de courir les risques d'être faits esclaves eux-mêmes, d'être tuez ou brûlez, de la même manière dont ils les brûlent chez eux.

Souvent les Anciens appliquent quelques prisonniers au fisk, comme un bien qui appartient au public, & qui peut servir dans la suite pour quelque affaire d'Etat. On ne laisse pas alors de les déterminer à quelque Cabane, & de leur faire relever quelque nom, pour mieux déguiser les intentions secrètes que le Conseil peut avoir prises, ou prendre dans la suite à leur sujet. D'autrefois les Anciens & les Guerriers eux-mêmes, en les donnant dans une Cabane, font pressentir l'inclination qu'ils ont sur la décision de leur vie ou de leur mort, & cette inclination est communément suivie par la déférence qu'on

à pour eux ; mais elle ne fait pas loi. Celles à qui on les donne , en sont tellement maîtresses , que l'inclination de tout le Village ne scauroit les sauver , si elles ont envie de les jeter au feu ; si les faire mourir , si elles ont la volonté de leur donner la vie.

Les circonstances critiques où se trouvent ces malheureux , décident assez souvent de leur destinée. Leur perte est comme assurée , s'ils tombent dans une Cabane où l'on ait perdu beaucoup de Guerriers , ou quelque autre personne que ce puisse être , ne fut-ce qu'un enfant à la mammelle , dont le deuil est encore récent. Ils ne courent pas un moindre risque , si leur âge , leur physionomie & leur caractère ne plaisent pas , & font craindre qu'on n'en retirera pas de grands services , si on les donne à certaines Mégères , lesquelles se font un plaisir de leur inhumanité : où bien si on les applique à des Cabanes pauvres , qui ne soient pas en état de reconnoître le présent , de nourrir & d'habiller l'esclave. Les Jésuites ont sauvé plusieurs de ces malheureuses victimes , qu'ils ont retirés des feux de ces Barbares , en fournissant les présents nécessaires pour leur conservation.

Leur sort est bien-tôt décidé , si les personnes à qui ils sont donnez , se trouvent dans le Village. Mais si elles sont absentes , ces infortunés vivent jusqu'à leur retour dans une cruelle incertitude entre la vie & la mort. On leur donne néanmoins une liberté raisonnable ; ils ne sont ni liez , ni enchaînez , on les entretient dans l'espérance de la vie , & on se contente de veiller à ce qu'ils ne puissent pas s'enfuir. Souvent pour les tranquilliser , & pour les tromper mieux , on leur laisse ignorer dans ces occasions à qui ils ont été donnez.

Fin du Tome troisième.

les à
ref-
e ne
e les
ont

vent
t de
cée ,
ait
lque
t-ce
eüil
oin-
e &
ain-
ces,
uel-
: ou
res,
e le
ave.
mal-
des
pré-

fon-
s le
for-
une
On
na-
les
n se
pas
, &
no-
nez.

